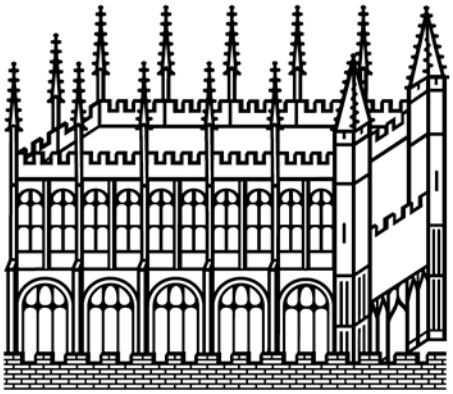

Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

LEWES Ann 1748

2960 f. 36

C. M.

Lina Eckenstein

2960 f. 36

LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

NOUVELLE EDITION, revûë & corrigée.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Par la Compagnie des Libraires.

M. DCC. XXI.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

BODLEIAN
29 AUG 1935
LIBRARY

PRÉFACE.

MON DESSEIN, dans cette Traduction, n'eſt pas d'inſtruire les Sçavans, mais d'amuſer ceux qui n'ont pas eu le loiſir de le devenir. Comme je n'aſpire point à donner des modéles aux uns, je crois pouvoir faire des copies pour les autres. On auroit donc grand tort, ſi l'on me reprochoit que je n'ay pas rendu toutes les

graces de mon original. Je ſeray trop content, ſi j'en ay groſſierement ébauché les traits.

Plus j'ay lû Pline le jeune, plus il m'a paru que trois qualitez principales, quoyqu'en differents degrez, le caracteriſent. Beaucoup de fineſſe dans les penſées, aſſez d'enjoüement dans le ſtile, infiniment de nobleſſe dans les ſentiments. Je ſçay bien que ſon eſprit n'a pas été du goût de tout le monde. L'un de nos Auteurs modernes, qui s'eſt aquis le plus de réputation dans le

même genre d'écrire, trouve que les expreſſions de Pline ſont trop concertées, & que ſa maniere de penſer n'eſt point aſſez naturelle. Il ſe déchaîne contre luy, le met fort au-deſſous de Pline le Naturaliſte ſon oncle, & le traite (ou peu s'en faut) d'écolier.

Seroit-ce un préjugé apporté du College? Perſonne n'ignore qu'en un Païs où la ſeule latinité fait le mérite des Auteurs, & où l'on étudie bien plus les phraſes de Ciceron, que ſes penſées, Pline doit avoir peu de crédit. L'on ne parloit

ne à tout ce qu'il écrit ; ſur la délicateſſe avec laquelle il penſe ; on ſera bien plûtôt tenté de croire qu'il avoit oublié ce qu'il devoit à Pline, ou qu'il vouloit le faire oublier aux autres.

Je l'avouërai pourtant ; il ſe trouve de la difference entr'eux. L'enjouëment fait le fond des Lettres de Voiture, & l'ornement de celles de Pline.

Le premier eſt plus hardi ; le ſecond plus retenu dans ſes plaiſanteries. Jamais Pline n'eût hazardé la Lettre du Clou à une gran-

de Princeſſe, ni celle des Chevaux de poſte à une Dame qu'il eût reſpectée. Celuy-là n'écrit que pour rire ; celuy-cy ne rit que pour égayer ce qu'il écrit. Tous deux réjoüiſſent quand ils badinent : mais l'un ne prend point le ſérieux que les Lecteurs n'y perdent ; l'autre, qu'ils n'y gagnent. Enfin, l'imagination peut trouver plus ſon compte avec Voiture ; le cœur avec Pline.

On ne peut jetter les yeux ſur ſes Lettres, ſans y reconnoître la ſource de cette ſorte de politeſſe, qui,

par des paroles obligeantes, multiplie le bienfait, & donne des graces même au refus. Il a des premiers enrichi le commerce des hommes de cette agréable flatterie qui plaît ſans nuire, & qui s'éloigne également de la baſſeſſe des Courtiſans & de la bonté des Philoſophes.

Il eſt ſurprenant que Montagne l'accuſe de vanité. Si Pline, dans des diſcours publics, eût continuellement ramené ſon mérite & ſes ſervices; ſi dans des traitez de Philoſophie il eût à tout propos vanté la Nobleſſe

de ſa race, les équipages de ſes Ayeux, & le nombre de ſes domeſtiques, l'accuſation auroit peut-être ſes apparences. Mais il parle de luy dans ſes **Lettres** : pouvoit-il s'en diſpenſer ? L'amitié qui met les amis en ſociété des biens & des maux, ne les oblige-t-elle pas à ſe rendre compte de leur bonne & de leur mauvaiſe fortune ? Leur eſt-il permis de retrancher de ce compte leurs proſperitez, pour n'y faire entrer que leurs diſgraces ? La même loy qui veut que l'ami malheureux répande

une partie de ſa douleur dans le ſein de ſon ami, veut auſſi, par un juſte retour, que l'ami heureux y verſe une partie de ſa joye.

C'eſt-là proprement l'office des Lettres. Ailleurs, c'eſt orgueïl de parler de ſoy ; dans les Lettres, c'eſt néceſſité. Nous y ſommes le plus ſouvent hiſtoriens de nous-même : mais cette hiſtoire, faite pour demeurer inconnuë, ne peut être raiſonnablement ſuſpecte d'une oſtentation recherchée. Perſonne n'en fut jamais plus éloigné que Pline. L'avidité de gloire ſeroit peut-être

pardonnable à un Philoſophe, qui ne connoiſſoit gueres d'autre récompenſe de la vertu. Cependant on ne peut s'imaginer juſqu'où notre Auteur porte ſa délicateſſe ſur ce point. Il découvre dans une de ſes Lettres * le fond de ſon ame, à l'occaſion d'un diſcours, où il avoit été obligé de dire du bien de ſes ayeux & de luy-même. Il y fait voir tant de timidité, de modeſtie & de ſageſſe, que Montagne eût mieux parlé, s'il eût bien lû cette Lettre.

Pour moy, puiſqu'il faut

* Lettre 8, Liv. 1.

que je paye le tribut de préference, que tout Traducteur doit à ſon original (car de quel droit m'en affranchir), je ne feindrai point de le dire: Peut-êtreq u'ailleurs on trouvera un génie plus naturel & plus facile; mais nulle autre part, l'on ne rencontrera tant de mœurs.

Si ce n'eſt pas ce que la plûpart des Lecteurs cherchent dans des Lettres, c'eſt du moins ce qu'ils devroient y chercher. Les leçons de morale débitées dans les livres, où les vertus ſont traitées par chapitres, & démon-

trées par regles, ont ordinairement le ſort, ou de dégoûter par la ſéchereſſe du dogme, ou de ne toucher que légerement des eſprits qui ſe tiennent ſur leurs gardes.

Les Lettres ſeules ont le privilege d'inſinuer dans le cœur, avant même qu'il s'en apperçoive, les ſentiments qu'elles expoſent. On s'y familiariſe inſenſiblement avec les vertus que l'on y voit chacune à ſa place, chacune appliquée à ſon uſage. Charmez de les retrouver dans l'exercice continuel des plus communs devoirs de la

vie civile, nous revenons de l'erreur qui nous les repréſentoit auparavant comme les idées & les chimeres des ſages, ou comme les irréconciliables ennemies de la nature. Le peu qu'elles paroiſſent avoir coûté, inſpire la hardieſſe d'y prétendre & l'eſperance d'y parvenir. On ne ſe contente plus d'admirer ce que l'on croyoit inimitable : on ſe ſent piqué d'une noble émulation d'imiter ce qu'on admire.

Tel eſt l'effet le plus ordinaire des Lettres de Pline. On ne peut, quand on les lit, ne le pas eſtimer, ne le pas

aimer. On ſent un déſir ſecret de luy reſſembler. Vous ne voyez par tout que candeur, que déſintereſſement, que reconnoiſſance, que frugalité, que modeſtie, que fidelité pour ſes amis à l'épreuve de la diſgrace & de la mort même ; enfin qu'horreur pour le vice, & paſſion pour la vertu.

J'ay donc crû que l'on ne pouvoit trop mettre entre les mains de tout le monde, ce qui peut être utile à tout le monde. Pline, dans les premiers rangs du Barreau, de la Magiſtrature & de la Cour, nous montre que l'on

peut être habile Avocat, & fort poli; grand Magiſtrat, & fort affable; délié Courtiſan, & fort ſincere. En un mot, que tous les défauts appartiennent aux hommes, & non pas à leurs profeſſions. Avec luy, l'on apprend à exercer les plus illuſtres emplois, & mieux encore à s'en paſſer. Aux uns, il enſeigne à ſe poſſeder dans la vie tumultueuſe. Aux autres, à joüir de la vie privée; à ne point chercher la gloire dans l'approbation des hommes, mais dans le témoignage de la conſcience; & pour tout dire, à ne point connoître

de mérite ſans probité.

Comme je ne veux point de querelle, je ne prétends point m'en faire icy, avec ceux qui ne trouvent ni moins d'agrément, ni moins d'utilité dans les Lettres de Ciceron, & qui leur adjugent même la préference.

Cette queſtion demanderoit plus d'étenduë que n'en ſouffre une Préface. D'ailleurs, je ne m'oublie pas juſqu'à croire qu'il m'appartienne de décider. Chacun peut donc en juger ce qu'il luy plaira. Mais ſi ceux pour qui j'ay déclaré avoir entrepris ma Traduction me preſ-

ſent de leur dire mon avis ; il me paroît plus de génie dans les Lettres de Ciceron, plus d'art dans celles de Pline. Le premier ſe pardonne quelquefois plus de négligence ; le ſecond, ſouvent laiſſe voir trop d'étude. On lit dans Ciceron grand nombre de Lettres, dont il ſemble que la poſterité ſe ſeroit bien paſſée. Il en eſt peu dans Pline dont elle ne puiſſe profiter. Plus de grands événements, plus de politique dans les unes ; plus de ſentiments, plus de morale dans les autres. L'un eſt peut-être un meilleur modéle de

bien écrire, l'autre de bien vivre. Enfin les Lettres de Ciceron nous apprennent, mieux que toutes les hiſtoires, à connoître les hommes de ſon ſiécle, & les reſſorts qui les remuoient : les Lettres de Pline, mieux que tous les préceptes, apprennent aux hommes de tous les ſiécles à ſe connoître & à ſe regler eux-mêmes.

Voilà, ſelon moy, ce que l'on peut rapporter de plus précieux du commerce de Pline. Voilà l'unique objet de ma Traduction. Je puis n'avoir pas attrapé ſes tours heureux, ſes expreſſions vi-

ves & ſerrées ; j'ai pû ne pas donner aſſez de jour à tant de réflexions judicieuſes qu'il fait ſur l'éloquence. Mais je crois avoir exprimé ſes ſentiments avec aſſez de fidelité. Que ceux donc qui ne demandent que des ſentiments liſent hardiment cet Ouvrage. Que les autres le négligent ; ou, s'ils font tant que de le lire, qu'ils me pardonnent de ne les avoir pas ſatisfaits. J'en dis autant à ceux qui n'aiment rien davantage dans la lecture des Anciens, que le nom des poiſſons qu'ils mangeoient, des mets que l'on ſervoit ſur

leur table, des piéces qui compoſoient leurs appartements ; & que le rapport de l'ancienne Géographie avec la moderne. Ils peuvent, s'ils croyent cette découverte ſi importante, avoir recours à ces ſçavants Interprétes, pour qui l'antiquité n'a rien d'obſcur.

Perſuadé que ſur ces ſortes de queſtions, l'on pouvoit impunément ſe tromper ; je me ſuis imaginé que cette recherche ne vaut pas toûjours ce qu'elle coûte. Sans trop m'embarraſſer dans ces diſcuſſions curieuſes, je m'en tiens à l'explication qui

me paroît la plus commune, ou la plus naturelle ; bien réſolu de ne point défendre mon opinion contre ceux qui pourroient m'en propoſer une meilleure.

LES LETTRES

LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE PREMIER.

LETTRE PREMIERE.

A Septitius Clarus.

VOUS m'avez ſouvent preſſé de raſſembler & de donner au Public les Lettres que je pouvois avoir écrites avec un peu d'application.

Je vous en préſente un recueil. Je ne me ſuis point arrêté aux dates, car je ne prétends pas faire une hiſtoire ; mais je les ay placées dans le même ordre qu'elles ſe ſont trouvées ſous ma main. Je ſouhaite que nous ne nous repentions, ni vous de votre conſeil, ni moy de ma déférence : j'en ſeray plus attentif, & à rechercher celles qui m'ont échappé, & à conſerver celles qu'à l'avenir j'auray occaſion d'écrire. Adieu.

LETTRE II.

A Arien.

COMME je prévois que vous ne reviendrez pas ſi-tôt, je vous envoye l'Ouvrage que mes dernieres Lettres vous avoient annoncé. Liſez-le, je vous en ſupplie; & ſur tout n'épargnez pas la ratu-

re ſelon votre loüable coûtume. J'en ay d'autant plus de beſoin, que je me ſuis imaginé n'avoir encore rien écrit avec tant d'envie d'atteindre aux grands modéles.* Car j'ay eu deſſein d'imiter tout-à-la-fois Demoſthene, dont vous avez toûjours fait vos délices, & Calvus dont je fais depuis peu les miennes. Quand je dis imiter, je parle des figures du diſcours. Je ſçay qu'il n'appartient qu'aux favoris des Dieux de parvenir à ce dégré de force, qui ſe fait admirer dans ces hommes incomparables. Mais (je crains bien de paſſer icy pour fanfaron) mon ſujet favoriſoit mon deſſein. Il étoit par tout ſuſceptible de véhémence & de mouvements. Il n'en falloit pas moins, pour réveiller une pareſſe

* J'ay préféré icy la leçon qui dit ζήλω, à celle qui porte *Stylo*, comme plus liée à ce qui ſuit.

tournée en habitude ; ſi tant eſt que telle pareſſe puiſſe être réveillée. Je ne me ſuis pas cependant ſi fort entêté de l'auſtérité de mes modéles, que je ne me ſois quelquefois amuſé à cueillir des fleurs à la façon de Ciceron, quand j'en ay vû qui ne m'éloignoient pas trop de mon chemin. Je ſouhaitois d'avoir de la force ; mais je ne voulois pas manquer de grace. Vous croyez que par-là je demande quartier à votre critique : au contraire, pour vous faire voir que je ne cherche qu'à l'irriter davantage, ſçachez que nos amis & moy, nous nous ſommes à tel point infatuez de cet Ouvrage, que nous ferons la folie de le publier, pour peu que vous l'approuviez. Il faut bien mettre au jour quelque choſe ; & ſi cela eſt, donnons la préférence à ce qui eſt tout fait. Vous reconnoiſſez-là votre pareſſeux. Mais pourquoy ſe

faire Auteur, dites-vous ? Par plus d'une raiſon. La plus importante, c'eſt que nos Libraires nous jurent, que ceux de mes Ouvrages qui ont paru, ſont encore recherchez, quoyqu'ils ayent perdu la grace de la nouveauté. Peut-être les Libraires nous en font-ils accroire ; mais puiſſent-ils toûjours nous tromper, ſi leurs flatteries nous donnent plus de goût pour nos études. Adieu.

LETTRE III.

A Caninius.

QUE fait-on à Côme, cette ville délicieuſe, que nous aimons tant l'un & l'autre ? Cette belle maiſon que vous avez dans le faux-bourg eſt-elle toûjours auſſi riante ? Cette galerie où l'on trouve toûjours le printems, n'a-t-elle rien perdu de ſes charmes ?

Vos planes conſervent-ils la fraicheur de leur ombrage ? Le canal qui ſe plie & replie en tant de façons différentes a-t-il toûjours ſa bordure auſſi verte, & ſes eaux auſſi pures ? Ne m'apprendrez-vous rien de ce vaſte baſſin, qui ſemble fait exprès pour les recevoir ? Quelles nouvelles de cette longue allée, dont le terrain eſt ferme ſans être rude ? de ce bain délicieux où le grand ſoleil donne à toutes les heures du jour ? En quel état ſont ces ſalles où vous tenez table ouverte, & celles qui ne ſont deſtinées qu'à vos amis particuliers ? Nos apartements de jour & de nuit ; ces lieux charmants, vous poſſedent-ils tour à tour ? Ou le ſoin de faire valoir vos revenus, vous met-il à l'ordinaire dans un mouvement continuel ? Vous êtes le plus heureux des hommes, ſi vous joüiſſez de tant

de biens; mais vous n'êtes qu'un homme vulgaire, ſi vous n'en joüiſſez pas. Que ne renvoyez-vous ces baſſes occupations à des gens qui en ſoient plus dignes que vous? & qu'attendez-vous pour vous donner tout entier à l'étude des belles Lettres dans ce paiſible ſéjour? C'eſt la ſeule occupation, c'eſt la ſeule oiſiveté honnête pour vous. Rapportez là votre travail, votre repos, vos veilles, votre ſommeil même. Travaillez à vous aſſurer une ſorte de bien, que le temps ne puiſſe vous ôter. Tous les autres dans la ſuite des ſiecles changeront mille & mille fois de maître; mais les ouvrages de votre eſprit ne ceſſeront jamais d'être à vous. Je ſçay à qui je parle. Je connois la grandeur de votre courage, l'étenduë de votre genie. Tâchez ſeulement d'avoir meilleure opinion de vous;

faites-vous juſtice, & les autres vous la feront. Adieu.

LETTRE IV.

A Pompeïa.

JE n'ay plus beſoin de vos Lettres pour connoître les commoditez & l'agréable abondance qu'offrent vos maiſons d'Otricoli, d'Arſuli, de Perouſe, & de Narni où l'on trouve un bain ſi commode. La ſeule Lettre que je vous écrivis il y a déja quelque temps, quoique fort courte, ſuffit pour faire voir que j'en ſuis parfaitement inſtruit. Mais ce qui m'en plaît davantage, c'eſt d'y éprouver que mon bien n'eſt pas plus à moy que le vôtre. J'y vois pourtant une différence: vos gens me ſervent mieux chez vous, que les miens ne me ſervent chez moy;

Peut-être aurez-vous même fortune dans les maiſons qui m'appartiennent, ſi vous me faites l'honneur d'y aller. Courez-en le riſque, je vous en ſuplie. Vous me ferez deux plaiſirs à la fois. L'un, d'uſer de mon bien, comme j'uſe du vôtre. L'autre, de réveiller un peu l'aſſoupiſſement de mes valets, qui m'attendent toûjours avec une eſpece de tranquillité, qui reſſemble fort à la négligence. C'eſt le ſort des maîtres trop indulgents. On s'accoûtume aiſément à n'en avoir pas grand peur. Les nouveaux objets raniment le zele des domeſtiques. Ils aiment mieux obtenir l'approbation de leurs maîtres par le ſuffrage d'un étranger, que par les ſervices qu'ils leur rendent. Adieu.

LETTRE V.

A Voconius.

VISTES-vous jamais d'homme plus lâche & plus rampant que Regulus depuis la mort de Domitien? Vous ſçavez que ſous ſon Empire, Regulus, quoyqu'il ſauvât mieux les apparences, ne fut pas plus honnête homme, qu'il l'avoit été à la Cour de Neron. Il s'eſt aviſé de craindre, que je n'euſſe du reſſentiment contre luy. Il n'a pas grand tort. Non content d'avoir fomenté la perſécution faite à Ruſticus Arulenus, il avoit triomphé de ſa mort juſqu'à réciter en public, & à répandre un livre injurieux, où il le traite *de ſinge des Stoïciens, & d'homme qui porte les Stigmates de Vitellius.* Vous reconnoiſſez l'élo-

quence de Regulus. Il déchire avec tant d'emportement Herennius Senecion, que Metius Carus ſon rival dans le noble métier de délateur, n'a pû s'empêcher de luy dire, *Quel droit avez-vous ſur mes morts? Me voit-on remuer les cendres de Craſſus ou de Camerinus?* C'étoient des Perſonnes illuſtres, que, du temps de Neron, Regulus avoit accuſées. Il lût en public ſon dernier livre. Il ne m'invita point, perſuadé que je n'avois rien oublié de toutes ſes indignitez. Il ſe ſouvenoit d'ailleurs qu'il m'avoit mis moi-même en un terrible danger devant les Centumvirs. Je parlois, à la recommandation de Ruſticus Arulenus, pour Arionille femme de Timon, & j'avois contre moi Regulus. Je fondois en partie mon droit & mes eſperances ſur une Sentence de Metius Modeſtus très-homme de bien,

mais que Domitien avoit alors exilé. Ce fut un pretexte à Regulus de me faire cette demande : *Pline, que penſez-vous de Modeſtus ?* Vous voyez quel péril je courois, ſi j'euſſe rendu un fidéle témoignage à la vérité ; & de quel opprobre je me couvrois, ſi je l'euſſe trahie. Je ne puis dire autre choſe, ſi-non que les Dieux m'inſpirerent dans cette occaſion. *Je répondray*, (luy dis-je) *à votre queſtion, quand les Centumvirs auront à la juger.* Il ne ſe rendit point. *Je vous demande* (pourſuit-il) *quel jugement vous faites de Metius Modeſtus ?* Je luy repliquay que l'on ne demandoit témoignage que contre des accuſez, & jamais contre un homme condamné. *Eh bien*, continua-t-il, *je ne vous demande plus ce que vous penſez de Modeſtus, mais quelle opinion avez-vous de ſon attachement pour le Prince ? Vous voulez* (dis-je)

ſçavoir ce que j'en penſe ; mais moy, je croy qu'il n'eſt pas même permis de mettre en queſtion ce qui eſt une fois jugé. Là, mon homme demeura muet. Vous ne pouvez vous imaginer quels éloges & quels applaudiſſemens ſuivirent cette réponſe, qui, ſans bleſſer ma réputation par aucune flatterie utile peut-être, mais honteuſe, me tira d'un piége ſi artificieuſement tendu. Aujourd'huy Regulus troublé par les juſtes reproches de ſa conſcience, s'adreſſe à Cecilius Celer, & enſuite à Fabius Juſtus, & les preſſe de vouloir bien faire ſa paix avec moy. Il ne s'en tient pas là. Il court chez Spurinna ; & comme il eſt le plus rampant de tous les hommes, lorſqu'il craint, il le ſupplie avec les dernieres baſſeſſes, de me venir voir le lendemain matin, mais de grand matin (car je ne puis plus

vivre, dit-il, dans l'inquiétude où je ſuis); & d'obtenir de moy, à quelque prix que ce ſoit, d'étouffer mon reſſentiment. J'étois à peine éveillé, qu'un valet me vint prier de la part de Spurinna de l'attendre. Je luy réponds, que je vais le trouver. Et comme nous allions l'un au-devant de l'autre, nous nous rencontrons ſous la galerie de Livie. Il m'expoſe le ſujet de ſon ambaſſade. Il me prie, me preſſe, m'en fait des excuſes, comme il convenoit à un ſi honnête homme engagé de ſolliciter pour un perſonnage qui luy reſſemble ſi mal. *Vous verrez vous-même* (luy dis-je) *ce qu'il faut répondre à Regulus. Voici la ſituation où je me trouve. J'attends Mauricus* (*car il n'étoit pas encore revenu de ſon exil*); *je ferai tout ce qu'il voudra. Il me ſiéroit mal de me déterminer ſans luy. C'eſt à luy à*

me guider ; c'eſt à moy à le ſuivre. Regulus, peu de jours après, me vint trouver dans la ſalle du Préteur. Là, après m'avoir ſuivi quelque temps, il me tire à l'écart. *Je crains* (dit-il) *que vous ne ſoyez choqué de ce que je dis dans la Chambre des Centumvirs.* Je plaidois contre vous & contre Satrius Rufus. Ce mot m'échappa : *Satrius, & cet Orateur, qui, dégoûté de l'éloquence de notre ſiécle, ſe pique d'imiter Ciceron.* Je luy répondis, que ſon aveu ſeul m'ouvroit l'eſprit ; que juſqu'alors je n'y avois pas entendu malice ; & qu'il avoit été très-aiſé de donner à ſes paroles un ſens fort obligeant. *J'ay en effet* (pourſuivis-je) *une grande paſſion d'imiter Ciceron ; & j'eſtime fort peu l'éloquence de notre temps. Je trouve ridicule, s'il faut ſe choiſir des modéles, de ne pas prendre les plus excellents. Mais vous* (luy dis-je) *qui*

vous ſouvenez ſi bien de ce qui ſe paſſa dans cette cauſe, comment avez-vous oublié les queſtions que vous eûtes la bonté de me faire dans une autre, où vous me preſſâtes tant de dire ce que je penſois de l'attachement de Metius Modeſtus pour le Prince ? La pâleur ordinaire de l'homme augmenta plus de deux nuances. Il me dit enfin d'une voix tremblante : *Ce n'étoit pas à vous que j'en voulois ; mais à Metius Modeſtus.* Remarquez, je vous prie, le caractere cruel de cet homme, qui ne feignoit pas d'avoüer qu'il avoit voulu accabler un malheureux exilé. La raiſon qu'il me donna pour juſtifier cet indigne procédé vous divertira. *On a lû* (dit-il) *à Domitien une Lettre, où Modeſtus me traite du plus méchant de tous les hommes ;* comme ſi Modeſtus avoit eu grand tort. Notre converſation n'alla

guére plus loin ; car je voulois me réſerver la liberté entiere d'agir comme il me plairoit quand Mauricus ſeroit de retour. Ce n'eſt pas que j'ignore qu'il eſt aſſez difficile de perdre Regulus. Il eſt riche, il eſt intriguant ; bien des gens le conſiderent ; beaucoup d'autres en plus grand nombre le craignent ; & la crainte ſouvent a plus de pouvoir que l'amitié. Mais après tout, il n'eſt rien que de violentes ſecouſſes ne puiſſent abbattre. La fortune n'eſt pas plus fidelle aux ſcélérats, qu'ils le ſont aux autres. Mais je vous le répéte encore, j'attends Mauricus. C'eſt un homme de poids, d'expérience, & que ſes malheurs paſſez éclairent ſur l'avenir. Je ne puis manquer de trouver dans ſes conſeils des raiſons, ou pour agir, ou pour demeurer en repos. J'ay crû devoir ce récit à l'amitié qui nous unit.

Elle ne me permet pas de vous laiſſer ignorer mes démarches, mes diſcours, ni même mes deſſeins. Adieu.

LETTRE VI.

A Corneille Tacite.

VOUS allez rire ; & je vous le permets : riez-en tant qu'il vous plaira. Ce Pline que vous connoiſſez, a pris trois ſangliers, mais très-grands. Quoy ! luy-même, dites-vous ? Luy-même. N'allez pourtant pas croire qu'il en ait coûté beaucoup à ma pareſſe. J'étois aſſis près des toiles ; je n'avois à côté de moy ni épieu ni dard, mais des tablettes ; je rêvois, j'écrivois, & je me préparois la conſolation de remporter mes feüilles pleines, ſi je m'en retournois les mains vuides. Ne mépriſez pas cette manié-

re d'étudier. Vous ne ſçauriez croire combien le mouvement du corps donne de vivacité à l'eſprit ; ſans compter que l'ombre des forêts, la ſolitude, & ce profond ſilence qu'exige la chaſſe, ſont très-propres à faire naître d'heureuſes penſées. Ainſi croyez-moy, quand vous irez chaſſer, portez votre pannetiere & votre bouteille ; mais n'oubliez pas vos tablettes. Vous éprouverez que Minerve ſe plaît autant ſur les montagnes que Diane. Adieu.

LETTRE VII.

A Octavius Rufus.

SÇAVEZ-vous bien à quel dégré de puiſſance vous m'élevez, quand vous m'appliquez ce qu'Homere dit de Jupiter.

Le Pere accorda l'un ; mais il refuſa l'autre.

Ne puis-je donc pas aujourd'huy faire le Jupiter avec vous, vous accorder l'un & vous refuſer l'autre? S'il m'eſt permis, pour vous obéir, de refuſer mon miniſtere à l'Andalouſie contre un Particulier qu'elle accuſe, ne dois-je pas avoir auſſi la liberté de ne point me charger de la défenſe de cet homme ? Après avoir prodigué mes veilles ; après avoir hazardé ma fortune en faveur de cette Province opprimée, que penſeriez-vous de la fidélité ſcrupuleuſe dont je fais profeſſion, & de cette uniformité de conduite que vous aimez ſi fort en moy, ſi je me démentois juſqu'à me déclarer contre mes anciens Clients ? Je prendray donc un milieu dans la priere que vous me faites. De deux graces que vous me demandez, je vous accorde celle qui peut en

même-temps remplir une partie de vos déſirs, & toute l'opinion que vous avez de moy. Car, afin que vous ne vous y trompiez pas, je n'ay pas tant à me regler, ſur ce que veut aujourd'huy un homme de votre caractere, que ſur ce qu'il voudra toûjours. J'eſpére me rendre à Rome vers le quinziéme d'Octobre. J'y réitéreray à Gallus en perſonne la promeſſe que je vous fais : & je luy engageray ma parole & la vôtre. Vous pouvez par avance luy répondre de moy.

Il dit ; & d'un clin d'œil, fait ſigne qu'il exauce.

Et pourquoy ne citerois-je pas auſſi les vers d'Homere, puiſque vous ne voulez pas que je puiſſe citer les vôtres ? Dans la paſſion que j'ay de les voir, les pauvres peuples d'Andalouſie ne ſeroient pas trop en ſûreté, ſi l'on tentoit à ce prix de me corrompre ; & je ne voudrois pas jurer que je ne

plaidâſſe contre eux. J'oubliois le meilleur : j'ai reçû vos dattes ; & quelles dattes ? Elles ſont ſi bonnes, qu'il faudroit être bien hardi pour entreprendre de regler les rangs entr'elles, les figues & les morilles que vous m'aviez auparavant envoyées. Adieu.

LETTRE VIII.

A Pompeïus Saturninus.

VOTRE Lettre ne pouvoit m'être renduë plus à propos. Elle me demande quelque ouvrage de ma façon, juſtement dans le temps que je me diſpoſois à vous prier d'en recevoir un. C'eſt me preſſer de me ſatisfaire. Je n'ay donc plus à craindre, ni les excuſes de votre pareſſe, ni les ſcrupules de ma diſcrétion J'aurois

auſſi mauvaiſe grace de me croire importun, que vous de me traiter de fâcheux, quand je ne fais que répondre à votre impatience. Cependant vous ne devez attendre rien de nouveau d'un pareſſeux. Vous avez déja vû le diſcours dont j'accompagnay la fondation que j'ay faite d'une Bibliothéque en faveur de mes Compatriotes. Ne pourrois-je point obtenir qu'il repaſſe encore une fois ſous votre lime? Votre critique la premiere fois ne s'attacha qu'au deſſein. J'en voudrois aujourd'huy une qui ne fît pas de quartier même aux ſyllabes. Encore après cet examen, il nous ſera permis de donner notre ouvrage, ou de le garder. Peut-être même que cette exacte revûë aidera beaucoup à nous déterminer? Car en retouchant ſouvent cette piéce, ou nous la trou-

verons indigne, ou nous la rendrons digne de paroître. Ce n'eſt pas qu'à vous parler ſincérement, ce qui me fait balancer ne tombe pas tant ſur la compoſition que ſur le ſujet. N'y entre-t-il point un peu trop de vanité ? Quelque ſimple que ſoit mon ſtile, il ſera difficile, que contraint à parler de la libéralité de mes Ayeux & de la mienne, je paroiſſe aſſez modeſte. Le pas eſt gliſſant, lors même que la plus juſte néceſſité nous y engage. Si les loüanges que nous donnons aux autres ne dégoûtent déja que trop, comment ſe promettre d'aſſaiſonner aſſez délicatement notre propre éloge? La vertu, qui toute ſeule fait des envieux, nous en attire bien davantage quand la gloire la ſuit. Vous expoſez à la malignité les plus belles actions, à meſure que vous les tirez de l'obſcurité. Plein de ces penſées,

je

je me demande ſouvent, ſi j'ay prétendu par ma harangue travailler pour le public, ou ſeulement pour moy. Je ſens bien même, que les accompagnements les plus néceſſaires à une action d'éclat, ne conſervent pas après l'action & leur prix & leur grace. Sans aller plus loin chercher des exemples, peut-on douter qu'il ne fût très-important d'expliquer les motifs de mon deſſein. J'y trouvois tout à la fois trois avantages. Je me rempliſſois l'eſprit de ſages réflexions. Plus je les repaſſois en moy-même, plus j'en découvrois les beautez; & je me précautionnois contre le repentir, qui ne manque guére de ſuivre les libéralitez précipitées. Par-là je m'aguerriſſois au mépris des richeſſes. Car pendant que la nature attache tous les hommes à des biens vils & périſſables, l'amour d'une libéralité bien entenduë me

dégageoit de ces honteux liens. Délibérer dans ces occaſions, c'eſt aſſûrer au bienfait toute ſa gloire. L'aveugle penchant d'un heureux naturel, les ſaillies de l'humeur n'y peuvent plus avoir de part. Une derniere conſidération me déterminoit encore. Je ne propoſois point des ſpectacles ou des combats de Gladiateurs; mais des penſions, qui aſſuraſſent à de jeunes gens d'honnête famille les ſecours que la fortune leur refuſoit. S'il faut parler quand on propoſe des plaiſirs, qui charment les yeux ou les oreilles, ce ne doit être, que pour en modérer les tranſports. Faut-il engager quelqu'un à ſe livrer aux fatigues & aux dégoûts, que traîne à ſa ſuite l'éducation des jeunes gens? on n'a pas trop & des charmes de l'intérêt, & de tous les agréments de l'éloquence. Les Médecins eſſayent par leurs diſcours de ré-

pandre ſur des aliments inſipides, mais ſalutaires, la ſaveur qui leur manque : & quand nous ferons à nos Citoyens un préſent auſſi utile que peu agréable, négligerons-nous de lui donner tout l'aſſaiſonnement qu'il peut emprunter de la parole ? On garderoit à contre-temps un ſilence modeſte, quand il faut faire approuver à ceux qui n'ont plus d'enfants une inſtitution qui n'eſt faite qu'en faveur de ceux qui en ont ; & obtenir de ceux qui n'en ont point encore, qu'ils attendent avec patience le temps de participer à ce bienfait. Mais comme alors en rendant compte de mes intentions, j'étois plus occupé de l'utilité publique, que de ma gloire particuliere ; je crains aujourd'huy en publiant ma harangue, de paroître plus occupé de ma gloire particuliere, que de l'utilité publique. Je n'ay pas ou-

blié, qu'une grande ame eſt plus touchée du témoignage ſecret de la conſcience, que des témoignages éclatants de la Renommée. Ce n'eſt pas à nos actions à courir après la gloire; c'eſt à la gloire à les ſuivre. Et s'il arrive que par un ſort bizarre elle nous échappe, il ne faut pas croire que ce qui l'a méritée, perde rien de ſon prix. Il eſt difficile de vanter le bien qu'on a fait, ſans donner lieu de juger que l'on ne s'en vante pas, parce qu'on l'a fait; mais qu'on l'a fait pour s'en vanter. Notre action, que l'on admire quand d'autres en parlent, eſt mépriſée dès que nous en parlons. Les hommes ſont ainſi faits: ils décrient comme vaine, l'action qu'ils ne peuvent décrier comme mauvaiſe. Quel parti prendre? Ne faiſons-nous rien qui mérite que l'on parle de nous? on nous le reproche,

Avons-nous mérité que l'on en parle? on ne nous pardonne pas d'en parler nous-même. Ce qui m'embarraſſe le plus, c'eſt que je n'ay pas harangué en Public, mais dans l'aſſemblée des Décurions. Je crains donc que moy, qui, lors que je haranguois dans une ſalle particuliere, croyois à peine ma modeſtie en ſûreté contre les applaudiſſements du peuple, qui pouvoit les devoir à ma libéralité, je ne ſemble aujourd'huy mandier l'approbation de ceux-même qui n'ont d'autre intérêt à mon action, que celuy de l'exemple qu'elle donne. Vous voilà inſtruit de tous mes doutes; décidez. Je ne veux pour raiſon que votre avis. Adieu.

LETTRE IX.

A Minutius Fundanus.

C'EST une choſe étonnante de voir comment le temps ſe paſſe à Rome. Prenez chaque journée à part ; il n'y en a point qui ne ſoit remplie : raſſemblez-les toutes ; vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides. Demandez à quelqu'un, Qu'avez-vous fait aujourd'huy ? J'ay aſſiſté (vous dira-t'il) à la cérémonie de la robe virile qu'un tel a donnée à ſon fils. J'ay été prié à des fiançailles, ou à des nôces. L'on m'a demandé pour la ſignature d'un teſtament. Celuy-cy m'a chargé de ſa cauſe. Celuy-là m'a fait appeller à une conſultation. Chacune de ces choſes, le jour qu'on l'a faite, a paru néceſſaire. Toutes enſemble, quand vous venez à ſonger qu'elles ont

pris tout votre temps, paroiſſent inutiles ; & le paroiſſent bien davantage, quand on les repaſſe dans une agréable ſolitude. Alors vous ne pouvez vous empêcher de vous dire: A quelles bagatelles ay-je perdu mon temps ? C'eſt ce que je répete ſans ceſſe dans ma maiſon de Laurentin, ſoit que je liſe, ſoit que j'écrive, ſoit qu'à mes études je mêle les exercices du corps, dont la bonne diſpoſition influë tant ſur les opérations de l'eſprit. Je n'entends, je ne dis rien, que je me repente d'avoir entendu & d'avoir dit. Perſonne ne m'y fait d'ennemis par de mauvais diſcours. Je ne trouve à redire à perſonne, ſinon à moy-même, quand ce que je compoſe n'eſt pas à mon gré. Sans déſirs, ſans crainte, à couvert des bruits fâcheux, rien ne m'inquiéte. Je ne m'entretiens qu'avec moy & avec mes livres. O l'agréa-

ble ! ô l'innocente vie ! Que cette oiſiveté eſt aimable ! qu'elle eſt honnête ! qu'elle eſt préférable même aux plus illuſtres emplois ! Mer, rivage, dont je fais mon vray cabinet, que vous m'inſpirez de nobles, d'heureuſes penſées ! Voulez-vous m'en croire, mon cher Fundanus ; fuyez les embarras de la Ville. Rompez au plûtôt cet enchaînement de ſoins frivoles qui vous y attachent ; adonnez-vous à l'étude ou au repos ; & ſongez que ce qu'a dit ſi ſpirituellement & ſi plaiſamment notre ami Attilius, n'eſt que trop vrai : *Il vaut infiniment mieux ne rien faire, que de faire des riens.* Adieu.

LETTRE X.

A Atrius Clemens.

SI jamais les Belles-lettres ont été floriſſantes à Rome, c'eſt

aſſurément aujourd'huy. Il ne tiendroit qu'à moy de vous en citer pluſieurs exemples. Vous en ſerez quitte pour un ſeul. Je ne vous parleray que du Philoſophe Euphrate. Je commençay à le connoître en Syrie dans ma jeuneſſe & dans mes premieres campagnes. Les entrées que j'avois chez luy me donnerent lieu de l'étudier à fond. Je pris ſoin de m'en faire aimer; & il n'en falloit pas beaucoup prendre. Il eſt acceſſible, prévenant, & ſoûtient bien par ſa conduite les leçons d'affabilité qu'il donne. Que je ſerois content, ſi j'avois pû remplir l'eſpérance qu'il avoit conçûë de moy, comme il a ſurpaſſé celle qu'on avoit déja de luy! Peut-être qu'aujourd'huy je n'admire d'avantage ſes vertus, que parce que je les connois mieux; quoy qu'à vray dire, je ne les connoiſſe pas encore aſſez. Il n'appar-

tient qu'aux Maîtres de bien juger des fineſſes d'un art ; & il faut avoir fait de grands progrès dans la ſageſſe, pour ſentir tout le mérite d'un Sage. Mais autant que je puis m'y connoître, tant de rares qualités brillent dans Euphrate, qu'elles frappent les moins clairvoyants. Il eſt ſubtil, ſolide & fleuri dans la diſpute ; & quand il luy plaît, perſonne n'atteint mieux au ſublime de Platon, & n'en fait mieux revivre le vaſte génie. On voit regner dans ſes diſcours la richeſſe des expreſſions, la variété des tours, & ſur tout, une douce violence qui ébranle & qui emporte les plus opiniâtres. Son extérieur ne dément point le reſte : il eſt de belle taille ; il a le viſage agréable, les cheveux longs, & une très-longue barbe toute blanche. Vous ne pouvez vous imaginer combien ces dehors, tout indifférents qu'ils

paroiſſent, luy attirent de vénération. Ses habits ſont propres, ſans affectation. Son air eſt ſérieux, ſans être chagrin. Son abord inſpire le reſpect, ſans imprimer la crainte. Son extrême politeſſe égale la pureté de ſes mœurs. Il fait la guerre aux vices, & non pas aux hommes. Il ramene ceux qui s'égarent, & ne leur inſulte point. On eſt ſi charmé de l'entendre, qu'après même qu'il vous a perſuadé, vous voudriez qu'il eût à vous perſuader encore. Trois enfants compoſent ſa famille. Il a deux fils, & il n'oublie rien pour leur éducation. Julien ſon beaupere tient le premier rang dans ſa Province. C'eſt un homme recommandable par mille endroits; & principalement par la préférence que, dans le choix d'un gendre, il a donnée à la ſeule vertu ſur la naiſſance & ſur la fortune. Mais il

faut que je n'aime guére mon repos, quand je m'étends ſi fort ſur les loüanges d'un ami, qui eſt comme perdu pour moy. Ay-je donc peur de ne point ſentir aſſez ma perte? Malheureuſe victime d'un emploi, qui, tout important qu'il eſt, me paroît encore plus fâcheux, je paſſe ma vie à écouter, à juger des Plaideurs, à répondre des Requêtes, à faire des Reglements, à écrire un grand nombre de Lettres, mais où les Belles-lettres n'ont guére de part. Je m'en plains quelquefois fort ſérieuſement à Euphrate; c'eſt tout ce que je puis. Il eſſaye de me conſoler. Il m'aſſûre que la plus noble fonction de la Philoſophie, c'eſt de conſacrer ſes travaux aux intérêts publics; c'eſt de faire regner la juſtice & la paix parmi les hommes; & que c'eſt là mettre en œuvre les maximes des Philoſophes. Je

vous l'avouë, c'eſt le ſeul point où ſon éloquence ne me perſuade pas. Je ſuis encore à comprendre, que de ſemblables occupations puiſſent valoir le plaiſir de l'écouter continuellement, & de l'étudier. Voulez-vous que je vous parle en ami? Vous qui en avez le temps, revenez promptement à Rome; & dès que vous y ſerez, hâtez-vous de mettre votre eſprit ſous une ſi douce lime. Vous voyez que je ne reſſemble pas à la plûpart des hommes, qui envient aux autres les avantages qu'ils ne peuvent avoir eux-même. Au contraire, je crois joüir des biens que je n'ay pas, quand je ſçais que mes amis en joüiſſent. Adieu.

LETTRE XI.

A Fabius Juſtus.

DEPUIS long-temps je n'ay reçû de vos nouvelles. Vous n'avez rien à m'écrire, dites-vous : eh bien, écrivez-le-moy, que vous n'avez rien à m'écrire. Du moins écrivez-moy ce que vos ancêtres avoient coûtume de mettre au commencement de leurs Lettres : *Si vous vous portez bien, j'en ſuis bien aiſe ; quant à moy, je me porte fort bien.* Je vous quitte du reſte, car cela dit tout. Vous croyez que je badine : non, je parle très-ſérieuſement. Mandez-moy comment vous paſſez votre temps ; je ſouffre trop à ne le pas ſçavoir. Adieu.

LETTRE XII.

A Caleſtrius.

J'AY fait une cruelle perte, ſi c'eſt aſſez dire pour exprimer le malheur qui nous enleve un ſi grand homme. Corellius Rufus eſt mort ; & ce qui m'accable davantage, il n'eſt mort que parce qu'il l'a voulu. Ce genre de mort que l'on ne peut reprocher, ni à l'ordre de la nature, ni aux caprices de la fortune, me ſemble le plus affligeant de tous. Lorſque le cours d'une maladie emporte nos amis, ils nous laiſſent au moins un ſujet de conſolation, dans cette inévitable néceſſité qui menace tous les hommes. Mais ceux qui ſe livrent eux-mêmes à la mort, ne nous laiſſent que l'éternel regret

de penſer qu'ils auroient pû vivre long-temps. Une ſouveraine raiſon qui tient lieu de deſtin aux ſages, a déterminé Corellius Rufus. Mille avantages concouroient à luy faire aimer la vie. Le témoignage d'une bonne conſcience, une haute réputation, un crédit des mieux établis, une femme, une fille, un petit-fils, des ſœurs très-aimables; & ce qui eſt encore plus précieux, de véritables amis. Mais ſes maux duroient depuis ſi long-temps, & étoient devenus ſi inſupportables, que les raiſons de mourir l'emporterent ſur tant d'avantages qu'il trouvoit à vivre. A trente-trois ans, il fut attaqué de la goûte. Je luy ay oüy dire pluſieurs fois qu'il l'avoit héritée de ſon pere: car les maux comme les biens nous viennent ſouvent par ſucceſſion. Tant qu'il fut jeune, il trouva des remédes dans le régime &

dans la continence : plus avancé en âge & plus accablé, il ſe ſoûtint par ſa vertu & par ſon courage. Un jour que les douleurs les plus aiguës, n'attaquoient plus les pieds ſeuls comme auparavant, mais ſe répandoient ſur tout le corps, j'allay le voir à ſa maiſon près de Rome : c'étoit du temps de Domitien. Dès que je parus, les valets de Corellius ſe retirerent. Il avoit établi cet ordre chez luy, que quand un ami de confiance entroit dans ſa chambre, tout en ſortoit, juſqu'à ſa femme, quoyque d'ailleurs très-capable d'un ſecret. Après avoir jetté les yeux de tous côtez : *Sçavez-vous bien* (dit-il) *pourquoy je me ſuis obſtiné à vivre ſi long-temps, malgré des maux inſupportables ? C'eſt pour ſurvivre au moins un jour à ce brigand ; & j'en aurois eu le plaiſir, ſi mes forces n'euſſent pas démenti mon courage.* Ses vœux furent pourtant

exaucez. Il eut la ſatisfaction d'expirer libre & tranquille ; & de n'avoir plus à rompre que les autres liens en grand nombre, mais beaucoup plus foibles, qui l'attachoient à la vie. Ses douleurs redoublerent; il eſſaya de les adoucir par la diette. Elles continuerent : il ſe laſſa d'être ſi long-temps leur joüet. Il y avoit déja quatre jours qu'il n'avoit pris de nourriture, quand Hiſpula ſa femme envoya notre ami commun C. Geminius m'apporter la triſte nouvelle, que Corellius avoit réſolu de mourir; que les larmes de ſa femme, les ſupplications de ſa fille, ne gagnoient rien ſur luy; & que j'étois le ſeul qui pouvois le rappeller à la vie. J'y cours. J'arrivais, lorſque Julius Atticus, de nouveau dépêché vers moy par Hiſpula, me rencontre, & m'annonce que l'on avoit perdu toute eſpérance, même celle que l'on avoit

en moy : tant Corellius paroiſſoit affermi dans ſa réſolution. Ce qui déſeſpéroit, c'étoit la réponſe qu'il avoit faite à ſon Medecin qui le preſſoit de prendre des aliments : *J'en ay prononcé l'Arrêt* (dit-il.) Parole qui me remplit tout à la fois d'admiration & de douleur. Je ne ceſſe de penſer quel homme, quel ami j'ay perdu. Il avoit paſſé ſoixante & ſept ans, terme aſſez long, même pour les plus robuſtes. Il eſt délivré de toutes les douleurs d'une maladie continuelle. Il a eu le bonheur de laiſſer floriſſantes & ſa famille & la République, qui luy étoit plus chere encore que ſa famille. Je me le dis ; je le ſçais ; je le ſens ; cependant je le regette comme s'il m'eût été ravi dans la fleur de ſon âge ; & dans la plus brillante ſanté. Mais, (duſſiez-vous m'accuſer de foibleſſe) je le regrette, particuliérement pour l'a-

mour de moy. Ah! mon cher, j'ay perdu le témoin, le guide, le juge de ma conduite. Vous feray-je un aveu que j'ay déja fait à notre ami Calviſius dans les premiers tranſports de ma douleur? Je crains bien que cette perte ne me coûte quelque relâchement. Vous voyez quel beſoin j'ay que vous me conſoliez. Il ne s'agit pas de me repréſenter que Corellius étoit vieux, qu'il étoit infirme. Il me faut d'autres conſolations; il me faut de ces raiſons, que je n'aye point encore trouvées, ni dans le commerce du monde, ni dans les livres. Tout ce que j'ay entendu dire, tout ce que j'ay lû, me revient aſſez dans l'eſprit. Mais mon affliction n'eſt pas d'une nature à ſe rendre aux réflexions communes. Adieu.

LETTRE XIII.

A Soſius Senecion.

CETTE année nous avons des Poëtes à foiſon. Il n'y a pas eu un ſeul jour du mois d'Avril, qui n'ait eu ſon Poëme & ſon Poëte pour le déclamer. Je ſuis charmé que l'on cultive les ſciences, & qu'elles excitent cette noble émulation, malgré le peu d'empreſſement qu'ont nos Romains d'aller entendre les pieces nouvelles. La plûpart, aſſis dans les places publiques, s'amuſent à écouterdes ſornettes; & ſe font informer de temps en temps, ſi l'auteur eſt entré, ſi la Préface eſt expédiée, s'il eſt bien avancé dans la lecture de ſa piece. Alors vous les voyez venir gravement, & d'un pas qui viſiblement

ſe reſſent de la violence qu'ils ſe font. Encore n'attendent-ils pas la fin pour s'en aller. L'un ſe dérobe adroitement ; l'autre moins honteux ſort ſans façon & la tête levée. Qu'eſt devenu le temps que nos Peres nous ont tant vanté ? Nous nous ſouvenons de leur avoir oüi dire, qu'un jour que l'Empereur Claude ſe promenoit dans ſon Palais, il entendit un grand bruit. Il en demanda la cauſe. On luy dit que Nonianus liſoit publiquement un de ſes ouvrages. Ce Prince quitte tout, & par ſa préſence vient ſurprendre agréablement l'aſſemblée. Aujourd'huy l'homme le plus fainéant, bien averti, convié, prié, ſupplié, dédaigne de venir ; ou s'il vient, ce n'eſt que pour ſe plaindre d'avoir perdu un jour, parce qu'il ne l'a pas perdu. Je vous l'avouë ; cette nonchalance & ce dédain de la

part des Auditeurs, rehauſſent beaucoup dans mon idée le courage des Auteurs, qu'ils ne dégoûtent pas de l'étude. Pour moy, je n'ay manqué preſque perſonne; & à dire vray, la plûpart étoient mes amis: car c'eſt tout un, ou peu s'en faut, d'aimer les Belles-Lettres, & d'aimer Pline. Voilà ce qui m'a retenu icy plus long-temps que je ne voulois. Enfin, je ſuis libre. Je puis revoir ma retraite, & y compoſer, ſans deſſein d'avoir à mon tour de quoy entretenir le Public. Gardons-nous bien de faire croire à nos déclamateurs, que je ne leur ay pas donné, mais ſeulement prêté mon attention. Car dans ce genre d'obligation, comme dans tous les autres, le bienfait ceſſe, dès qu'on le redemande. Adieu.

LETTRE XIV.

A Junius Mauricus.

VOUS me priez de chercher un parti pour la fille de votre frere. C'eſt avec raiſon que vous me donnez cette commiſſion plûtôt qu'à tout autre. Vous ſçavez juſqu'où je portois mon attachement & ma vénération pour ce grand homme. Par quels ſages conſeils n'a-t-il point ſoûtenu ma jeuneſſe? Par quelles avances de loüanges ne m'a-t-il point engagé à en mériter ? Vous ne pouviez donc me charger d'une commiſſion plus importante, & qui me fit tout à la fois & plus de plaiſir & plus d'honneur, que celle de choiſir un homme digne de faire revivre Ruſticus Arulenus dans ſes deſcendants. Ce choix m'embarraſſeroit fort, ſi Minutius

Minutius Acilianus n'étoit tout propre pour cette alliance, & comme fait exprès. C'eſt un jeune homme qui m'aime comme l'on aime les gens de ſon âge, car je n'ay que quelques années plus que luy ; & qui n'a guéres moins de reſpect pour moy que pour un barbon. Il me demande ; & je luy montre les routes de la ſcience & de la vertu, que vous m'avez autrefois enſeignées. Il eſt né à Breſſe, ville de ce canton d'Italie, où l'on conſerve encore des reſtes de la modeſtie, de la frugalité, de la franchiſe de nos Ancêtres. Minutius Macrinus ſon pere n'eût d'autre rang, que celuy de premier des Chevaliers, parce qu'il refuſa de monter plus haut. Veſpaſien luy offrit une place parmi ceux qui avoient exercé la Préture. Mais il eut la conſtance de préférer une honnête oiſiveté aux illuſtres embarras, que

peut-être notre ſeule ambition pare du nom de grandes charges. Serrana Procula, ayeule maternelle de ce jeune homme, eſt née à Padouë. Le naturel auſtere des Padoüans ne vous eſt pas inconnu; ils la propoſent eux-même comme un modéle. Il a un oncle que l'on nomme P. Acilius. C'eſt un homme d'une ſageſſe, d'une prudence, d'une intégrité ſinguliere. En un mot, vous ne trouverez dans toute cette famille, rien qui ne vous plaiſe autant que dans la vôtre. Revenons à Minutius Acilianus. Modeſte autant qu'on le peut être, il n'en a ni moins de courage, ni moins de capacité. Il a paſſé avec approbation par les charges de Queſteur, de Tribun, de Préteur; & par avance il vous a épargné la peine de les briguer pour luy. Sa phiſionomie eſt heureuſe, ſes couleurs vives. Il eſt parfaitement bien fait.

Il a l'air noble, & toute la majeſté d'un Sénateur. Loin de croire qu'il faille négliger ces avantages, je ſuis au contraire perſuadé qu'il faut les chercher, comme la récompenſe que l'on doit aux mœurs innocentes d'une jeune perſonne. Je ne ſçay ſi je dois ajoûter, que le pere eſt fort riche. Quand je me repréſente le caractere de ceux qui veulent un gendre de ma main, je n'oſe parler de ſes biens; mais ils ne me ſemblent pas à mépriſer, quand je conſulte l'uſage établi, & même nos Loix, qui meſurent les hommes principalement par leurs revenus. Et franchement on ne peut jetter les yeux ſur les ſuites du mariage, ſans mettre les biens au nombre des choſes néceſſaires pour ſa félicité. Vous croyez peut-être que mon cœur a conduit mon pinceau, dans le portrait que j'ay fait d'Acilianus. Ne vous fiez ja-

mais à moy, s'il ne vous tient plus que je ne vous ay promis. Je vous avouë que je l'aime, comme il le mérite, c'eſt-à-dire, de tout mon cœur. Mais, ſelon moy, le meilleur office que puiſſe rendre un ami, c'eſt de ne pas donner à celuy qu'il aime plus de loüanges qu'il n'en peut porter. Adieu.

LETTRE XV.

A Septitius Clarus.

VRAYMENT, vous l'entendez. Vous me mettez en dépenſe pour vous donner à ſouper, & vous me manquez? Il y a bonne juſtice à Rome. Vous me le payerez juſqu'à la derniére obole; & cela va plus loin que vous ne penſez. J'avois préparé à chacun ſa laituë, trois eſcargots, deux œufs, un gâteau, du vin miellé & de la

neige ; car je vous compteray juſqu'à la neige, & avec plus de raiſon encore que le reſte, puiſqu'elle ne ſert jamais plus d'une fois. Nous avions des olives d'Andalouſie, des courges, des échalottes, & mille autres mets auſſi délicats. Vous auriez eu à choiſir d'un Comédien, d'un Lecteur, ou d'un Muſicien ; ou même, admirez ma profuſion, vous les auriez eu tous enſemble. Mais vous avez mieux aimé, chez je ne ſçay qui, des huitres, des viandes exquiſes *, des poiſſons rares, & des danſes Eſpagnoles. Je ſçauray vous en punir ; je ne vous dis pas comment. Vous m'avez bien mortifié ; vous vous êtes fait à vous-même plus de tort que vous ne penſez : au moins, vous ne m'en pouviez aſſûrément faire davantage, ni en vérité à vous non plus. Que nous euſſions badiné,

* Le texte dit, des freſſures de porc.

plaiſanté, moraliſé! Vous trouverez ailleurs des repas plus magnifiques: mais n'en cherchez point où regnent davantage la joye, la propreté, la liberté. Faites-en l'épreuve: & après cela, ſi vous ne quittez toute autre table pour la mienne, je conſens que vous quittiez la mienne pour toute autre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Euricius,

JE chériſſois déja Pompée Saturnin: je parle de notre ami. Je vantois ſon eſprit, même avant que j'en connûſſe bien la fécondité, le tour, l'étenduë. Aujourd'huy j'en ſuis tout rempli. Il me ſuit par tout; il m'occupe tout entier. Je l'ay oüy plaider avec autant de vivacité que de force; & je ne l'ay trouvé ni moins juſte ni moins fleu-

ri dans ſes repliques imprévûës, que dans ſes diſcours étudiez. Son ſtile eſt ſoutenu par tout de réflexions ſolides : ſa compoſition eſt belle & majeſtueuſe: ſes expreſſions harmonieuſes & marquées au coin de l'antiquité. Toutes ces beautez qui vous tranſportent quand la déclamation les anime, vous charment encore, lorſque vous les retrouvez ſans vie ſur le papier. Vous ſerez de mon avis, dès que vous aurez jetté les yeux ſur ſes piéces d'Eloquence. Vous n'héſiterez pas à les comparer aux plus belles que les Anciens nous ont laiſſées ; & vous avoüerez qu'il égale ſes modéles. Mais vous ſerez encore plus content de luy, ſi vous liſez ſes hiſtoires. Ses narrations vous paroîtront tout à la fois ſerrées, claires, coulantes, lumineuſes, & même ſublimes. Il n'a pas moins de force dans ſes harangues, que

dans ſes plaidoyers : mais il y eſt plus concis, plus ramaſſé, plus preſſant. Ce n'eſt pas tout : il fait des vers, qui valent ceux de Catulle ou de Calvus que j'aime tant. Quel agrément, quelle douceur, quel ſel, quelle tendreſſe ! Il en mêle quelquefois exprès de plus lâches, de plus négligez, de plus durs ; & cela, Catulle ou Calvus ne le font pas mieux. Ces jours paſſez, il me lût des Lettres qu'il diſoit être de ſa femme. Je crus lire Plaute ou Terence en proſe. Pour moy, ſoit qu'il ſoit l'auteur de ces Lettres, qu'il ne veut pas reconnoître ; ſoit que ſa femme, à qui il les donne, les ait écrites : je le trouve également eſtimable, d'avoir ſçû les compoſer luy-même, ou d'en avoir ſi bien appris l'art à ſa femme, qui n'étoit encore qu'un enfant lorſqu'il l'épouſa. Je ne le quitte donc plus. Je le lis à

toute heure, avant que de prendre la plume, quand je la quitte, quand je me délaſſe : & je crois en vérité le lire toûjours pour la premiere fois. Croyez-moy, faites-en autant; & n'allez pas vous en dégoûter, parce qu'il eſt votre contemporain. Quoy ! S'il avoit vécu parmi des gens que nous n'euſſions jamais vû, nous courrions après ſes Livres, nous rechercherions juſqu'à ſes Portraits ; & quand nous l'avons au milieu de nous, nous n'aurons que du dégoût pour ſon mérite, à cauſe de la facilité que nous avons d'en joüir ? Les hommes ſelon moy ne font rien de plus indigne, rien de plus injuſte, que de refuſer leur admiration à un homme, parce qu'il n'eſt pas mort; parce qu'il leur eſt permis, non-ſeulement de le loüer, mais de le voir, de l'entendre, de l'entretenir, de l'embraſſer, de l'aimer. Adieu.

LETTRE XVII.

A Cornelius Titianus.

IL reſte encore de l'honneur & de la probité parmi les hommes. Il s'en trouve dont l'amitié ſurvit à leurs amis. Titinius Capiton vient d'obtenir de l'Empereur la permiſſion d'élever une ſtatuë dans la Place publique à Lucius Sillanus. Qu'il eſt glorieux d'employer à cet uſage ſa faveur, & d'eſſayer ſon crédit à illuſtrer la vertu des autres ! Véritablement Capiton eſt dans l'habitude d'honorer les grands hommes. Il eſt étonnant de voir, avec quelle affection, avec quel reſpect il conſerve dans ſa maiſon les Portraits des Brutus, des Caſſius, des Catons. Il ne s'en tient pas là. Il eſt peu de perſonnes diſtinguées, que

ſes excellentes poëſies ne célébrent. Croyez-moy, l'on n'aime point tant le mérite d'autruy ſans en avoir beaucoup. On a fait juſtice à Sillanus : mais lorſque Capiton luy aſſure l'immortalité, il ſe la donne à luy-même. Il n'eſt pas ſelon moy plus glorieux de mériter une ſtatuë dans Rome, que de la faire dreſſer à celuy qui la mérite. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Suetone.

VOUS m'écrivez qu'un ſonge vous effraye ; que vous craignez qu'un accident fâcheux ne traverſe le ſuccès de votre plaidoyer. Vous me priez de faire remettre pour quelques jours la cauſe ; ou du moins de la faire renvoyer à un autre jour, qu'à celuy qui étoit marqué. Cela n'eſt pas

aiſé : j'y feray pourtant de mon mieux ; car

Le ſonge aſſez ſouvent eſt un avis des Dieux. *

Mais il n'eſt pas indifférent de ſçavoir, ſi ordinairement vos ſonges diſent vray. Pour moy quand je me rappelle un ſonge que je fis, ſur le point de plaider la cauſe de Julius Paſtor, j'augure bien de celuy qui vous fait tant de peur. Je révay que ma belle-mere à mes genoux me conjuroit avec les dernieres inſtances, de ne point plaider ce jour-là. J'étois fort jeune ; il me falloit parler en quatre différents tribunaux. J'avois contre moy tout ce qui étoit de plus acrédité dans Rome, ſans excepter ceux que le Prince honoroit de ſa faveur. Il n'y avoit pas une de ces circonſtances, qui jointe à mon ſonge, ne dût me détourner de mon entrepriſe. Je plaiday pourtant, raſſûré par cette reflexion, que

* Vers d'Homere.

Défendre ſa patrie eſt un très-bon augure. *

Ma parole que j'avois engagée me tenoit lieu de patrie, & même s'il eſt poſſible, de quelque choſe de plus cher encore. Je m'en trouvay fort bien. C'eſt cette action qui la premiere me fit connoître, qui la premiere fit parler de moy dans le monde. Voyez donc ſi cet exemple ne vous engagera point à mieux augurer de votre ſonge; ou ſi vous trouvez plus de ſûreté dans ce conſeil des Sages, *Ne faites rien avec répugnance.* Mandez-le-moy. J'imagineray quelque honnête prétexte. Je plaideray pour vous faire obtenir de ne plaider que quand il vous plaira. Après tout, vous êtes dans une ſituation différente de celle où je me trouvois. L'audiance des Centumvirs ne ſouffre point de remiſe. Celle où vous devez parler ne ſe remet pas aiſément: mais enfin elle ſe peut remettre. Adieu.

* Vers d'Homere.

LETTRE XIX.

A Romanus.

NEz dans un même lieu, inſtruits en même école, nous n'avons depuis notre enfance preſque habité que la même maiſon. Votre pere étoit lié d'une étroite amitié avec ma mere, avec mon oncle, avec moy, autant que le pouvoit permettre la différence de nos âges. Que de raiſons à la fois pour m'intéreſſer dans votre élévation, & pour y concourir ! Il eſt certain que vous avez * cent mille ſeſterces de revenu, puiſque vous êtes Décurion dans notre Province. Je veux achever ce qui vous manque, pour monter juſqu'à l'ordre des Chevaliers : & pour cela j'ay trois cents mille ſeſterces** à votre ſervice. Je vous prie de tout

* Environ 10000 livres de notre monnoye.
** Environ 30000 livres de notre monnoye.

mon cœur de les accepter. Retranchez les proteſtations de votre reconnoiſſance : notre ancienne amitié m'en répond aſſez. Je ne veux pas même vous avertir de ce que je devrois vous recommander, ſi je n'étois perſuadé que vous vous y porterez aſſez de votre propre mouvement. Gouvernez-vous dans ce nouvel employ, avec une retenuë qui prouve que vous le tenez de moy. On ne peut remplir avec trop d'exactitude les devoirs de ſon rang, lors qu'il faut juſtifier le choix de l'ami qui nous y éleve. Adieu.

LETTRE XX.

A Corneille Tacite.

JE diſpute ſouvent avec un fort ſçavant & fort habile homme, qui, dans l'Eloquence du Barreau,

n'eſtime rien tant que la briéveté. J'avouë qu'elle n'eſt pas à négliger, quand la cauſe le permet : mais quand la cauſe a beſoin d'être plus développée, je ſoûtiens que ne pas dire ce qu'il peut être dangereux d'obmettre ; ne tracer que légérement ce qu'il faut imprimer ; ne dire qu'à demy ce qui ne peut être trop rebattu, c'eſt une véritable prévarication. Il arrive aſſez ſouvent, que l'abondance des paroles ajoûte une nouvelle force, & comme un nouveau poids aux idées qu'elles forment. Nos penſées entrent dans l'eſprit des autres, comme le fer entre dans un corps ſolide ; un ſeul coup ne ſuffit pas, il faut redoubler. Quand je preſſe par ces raiſonnements notre partiſan du ſtile Laconique, il s'arme d'exemples. Il m'attaque avec les harangues de Lyſias, qu'il vante entre les Orateurs Grecs, avec

celles des Gracques & de Caton, qu'il vante entre les nôtres. La plûpart véritablement ne pourroient être plus ſerrées ni plus conciſes. Moy, à Lyſias, j'oppoſe Eſchine, Hyperide, Demoſthene, & une infinité d'autres. Aux Gracques & à Caton, j'oppoſe Pollion, Cælius, Ceſar, & ſur tout Ciceron, de qui, ſelon l'opinion commune, la plus longue harangue eſt la plus belle. Il en eſt d'un bon livre, comme de toute autre choſe bonne en ſoi : plus il eſt grand, meilleur il eſt. Ne voyez-vous pas que les ſtatuës, les gravûres, les tableaux, la figure même des hommes, des animaux, des arbres, reçoivent principalement leur prix de leur grandeur, pourvû qu'elle ſoit réguliére. Les harangues ont le même ſort. La grandeur d'un volume luy donne je ne ſçay quelle autorité & je ne ſçay quelle beau-

té. Comme j'ay affaire à un homme ſubtil, on ne ſçait par où le prendre. Il échappe à tous ces raiſonnements & à pluſieurs autres de même eſpéce, par un détour aſſez ingénieux. Il prétend que les harangues même que je luy oppoſe, étoient plus courtes, lors qu'elles ont été prononcées. Je ne puis être de ce ſentiment: je me fonde ſur un bon nombre de harangues de divers Orateurs ; par exemple, ſur celle de Ciceron pour Murena, pour Varenus. L'Orateur y traite quelque chef d'accuſation ſi ſuperficiellement, qu'il ſemble ne faire qu'y dénoncer les crimes, ſans deſſein d'en établir la preuve. De-là on doit juger qu'en prononçant, il s'étoit étendu ſur bien des choſes, qu'il a ſupprimées en écrivant. Il dit luy-même, que ſelon l'ancien uſage, qui dans une cauſe ne donnoit qu'un Avocat à cha-

que Client, il plaida ſeul pour Cluentius, & pendant quatre Audiences pour Cornelius. Par-là, il fait aſſez entendre, que ce qu'il avoit été obligé d'étendre bien davantage en plaidant pendant pluſieurs jours, il l'avoit depuis, en l'écrivant, à force de retrancher & de corriger, réduit dans un ſeul diſcours, long à la vérité, mais unique. Mais il y a bien de la différence entre la licence que l'action permet, & la juſteſſe que la compoſition exige. C'eſt l'opinion de bien des gens, je le ſçay. La mienne (peut-être que je me trompe), c'eſt qu'il ſe peut bien faire que ce qui a paru bon quand il a été déclamé, ſe trouve mauvais quand il eſt lû; mais qu'il n'eſt pas poſſible que ce qui eſt bon quand on le lit, paroiſſe mauvais quand on le déclame. Car enfin la harangue ſur le papier eſt l'original & le

modéle du diſcours qui doit être prononcé. De-là vient, que celles que nous avons ſe trouvent toutes pleines de ces figures, qui ont l'air ſi peu médité : je dis les harangues même que l'on ſçait n'avoir jamais été récitées. C'eſt ainſi que dans une des harangues contre Verrès, nous liſons : *Un Ouvrier... comment s'appelloit-il ? Vous m'aidez fort à propos ; c'eſt Policlete.* On ne peut donc en diſconvenir : pour plaider parfaitement, il faut parfaitement écrire, & n'être point reſſerré dans un eſpace de temps trop court. Que ſi l'on vous y renferme, ce n'eſt plus la faute de l'Avocat, c'eſt celle du Juge. Les Loix s'expliquent en ma faveur : elles ne ſont point avares du temps pour l'Orateur. Ce n'eſt point la briéveté, mais l'attention à ne rien obmettre, qu'elles luy recommandent : & comment s'acquitter de

ce devoir, ſi l'on ſe pique d'être court ? C'eſt tout ce qu'on pourroit faire dans les cauſes d'une très-petite importance. J'ajoûte ce que je tiens d'un long uſage, le plus ſûr de tous les Maîtres : J'ai ſouvent rempli les fonctions d'Avocat & de Juge ; on m'a conſulté ſouvent ; & j'ay toûjours éprouvé que celuy-cy étoit frappé d'une raiſon, & celuy-là d'une autre : que ce qui paroît un rien, avoit quelquefois de grandes ſuites. Les diſpoſitions de l'eſprit, les affections du cœur ſont ſi différentes dans les hommes, qu'il eſt ordinaire de les voir de différents avis ſur une queſtion que l'on vient d'agiter devant eux ; & s'il leur arrive de s'accorder, c'eſt preſque toûjours par différents motifs. D'ailleurs, on s'entête de ce qu'on a ſoy-même penſé ; & lorſque la raiſon qu'on a prévûë eſt propoſée par

un autre, on y attache irrévocablement la déciſion. Il faut donc donner à chacun quelque choſe qui ſoit de ſa portée & de ſon goût. Un jour que Regulus & moy défendions le même Client, il me dit: *Vous vous imaginez qu'il faut tout relever, tout faire valoir dans une cauſe; moy, je prends d'abord mon ennemi à la gorge, je l'étrangle.* Il preſſe effectivement l'endroit qu'il ſaiſit: mais il ſe trompe ſouvent dans le choix qu'il fait. Ne pourroit-il point arriver, luy répondis-je, que vous priſſiez quelquefois le genou, la jambe, ou même le talon, pour la gorge? Moy, qui ne ſuis pas ſi ſûr de ſaiſir la gorge, je ſaiſis tout ce qui ſe préſente, de peur de m'y tromper. Je mets tout en œuvre: je fais valoir ma cauſe, comme on fait valoir une ferme. On n'en cultive pas ſeulement les vignes; on

y prend ſoin des moindres arbriſſeaux, on en laboure les terres. Dans ces terres, on ne ſe contente pas de ſemer du froment ; on y ſeme de l'orge, des fêves, & de toute ſorte d'autres légumes. Je jette auſſi à pleines mains dans ma cauſe des faits, des raiſonnements de toute eſpéce, pour en recueillir ce qui pourra venir à bien. Il n'y a pas plus de fond à faire ſur la certitude des jugements, que ſur la conſtance des ſaiſons, & ſur la fertilité des terres. Je me ſouviens toûjours qu'Eupolis, dans une de ſes Comédies, donne cette loüange à Periclès :

La Déeſſe des Orateurs
Sur ſes lévres fait ſa demeure ;
Et par luy laiſſe dans les cœurs
L'aiguillon, dont un autre à peine les effleure.

Mais ſans cette heureuſe abon-

dance qui me charme, Periclès eût-il exercé cet empire ſouverain ſur les cœurs, ſoit par la rapidité, ſoit par la briéveté de ſon diſcours (car il ne faut pas les confondre), ou par toutes les deux enſemble? Plaire & convaincre, s'inſinuer dans les eſprits & s'en rendre maître, ce n'eſt pas l'ouvrage d'une parole & d'un moment. Mais comment y laiſſer l'aiguillon, ſi l'on pique ſans enfoncer? Un autre Poëte Comique*, lorſqu'il parle du même Orateur, dit :

Il tonnoit, foudroyoit, & renverſoit la Grece.

Quand il faut mêler le feu des éclairs aux éclats du tonnerre, ébranler, renverſer, détruire; il n'appartient pas à un diſcours concis & ſerré, de faire comparaiſon avec un diſcours ſoutenu, majeſtueux & ſublime. Il y a pourtant une juſte meſure, je l'avouë. Mais à

* Ariſtophane.

votre avis, celuy qui ne la remplit pas, eſt-il plus eſtimable que celuy qui la paſſe ? Vaut-il mieux ne pas dire aſſez, que de trop dire ? On reproche tous les jours à cet Orateur d'être ſtérile & languiſſant ; on reproche à cet autre d'être fertile & vif à l'excès. On dit de celuy-cy qu'il s'emporte au-delà de ſon ſujet ; on dit de celuy-là qu'il n'y peut atteindre. Tous deux péchent également ; mais l'un a trop de force, & l'autre en manque. Si cette fécondité ne marque pas tant de juſteſſe, elle marque en récompenſe beaucoup plus d'étenduë dans l'eſprit. Quand je parle ainſi, je n'approuve pas ce diſcoureur ſans fin, que peint Homere ; mais plûtôt celuy dont les paroles ſe précipitent en abondance,

Telles qu'en plein hyver on voit tomber la neige.

Ce n'eſt pas que je n'aye tout

le goût imaginable pour l'autre,

Qui, concis dans ſon ſtile, eſt énergique & vif.

Mais vous en remettez-vous à mon choix? Je me déclareray pour cette profuſion de paroles, qui tombent comme la neige en hyver; je veux dire, pour cette éloquence impétueuſe, abondante, étenduë. En un mot, c'eſt elle qui me paroît toute céleſte & preſque divine. Mais, dites-vous, un diſcours moins long plaît davantage à la plûpart des Auditeurs: dites aux pareſſeux, dont il ſeroit ridicule de prendre pour regle la délicateſſe & l'indolence. Si vous les conſultez, non-ſeulement vous parlerez peu, mais vous ne parlerez point. Voilà mon ſentiment, que j'offre d'abandonner pour le vôtre. Toute la faveur que je vous demande, ſi vous me condamnez, c'eſt de m'en expliquer les rai-

ſons. Ce n'eſt pas que je ne ſçache quelle ſoumiſſion je dois à votre autorité : mais dans une occaſion de cette importance, il eſt encore plus ſûr de déférer à la raiſon. Quand même je ne me ſerois point trompé, ne laiſſez pas de me l'écrire, en auſſi peu de mots qu'il vous plaira. Cela me fortifiera toûjours dans mon opinion. Que ſi je ſuis dans l'erreur, prenez la peine de m'en convaincre, & de n'y pas épargner le papier. N'eſt-ce point vous corrompre, que de vous en quitter pour une petite Lettre, ſi vous m'êtes favorable; & d'en exiger de vous une longue, ſi vous m'êtes contraire? Adieu.

LETTRE XXI.

A Plinius Paternus.

JE ne me fie pas moins à vos yeux qu'à votre diſcernement. Non que je vous croye fort habile (car il ne faut pas vous donner de vanité), mais je crois que vous l'êtes autant que moy ; c'eſt encore beaucoup dire. Raillerie à part, les Eſclaves que vous m'avez fait acheter, me paroiſſent d'aſſez bonne mine. Il ne reſte qu'à ſçavoir s'ils ſont de bonnes mœurs ; & c'eſt de quoy il vaut mieux ſe rapporter à leur réputation qu'à leur phiſionomie. Adieu.

LETTRE XXII.

A Catilius Severus.

UN accident fâcheux me retient depuis long-temps à Rome. La longue & opiniâtre maladie de Titus Ariſton, pour qui je n'ay pas moins d'admiration que de tendreſſe, me jette dans un trouble étrange. Rien ne ſurpaſſe ſa ſageſſe, ſon intégrité, ſon ſçavoir; & je m'imagine voir expirer avec luy les Sciences, les Arts, & les Belles-lettres. Egalement verſé dans le Droit Public & dans le Droit Particulier, il a toûjours en main les maximes, les exemples, l'hiſtoire de l'antiquité la plus éloignée. Voulez-vous apprendre quelque choſe que vous igno-

riez? à coup ſûr adreſſez-vous à luy. C'eſt pour moy un tréſor, où je trouve toûjours tout ce qui me manque. Quelle ſincérité dans ſes diſcours ! De quel poids ne ſont-ils pas ! Que de modeſtie dans ſa lenteur à ſe déterminer ! Cet homme, qui du premier coup d'œil découvre la vérité que vous cherchez, ne laiſſe pas d'héſiter fort ſouvent, combattu par les raiſons oppoſées, que ſon vaſte génie va reprendre juſques dans leur principe. Il voit, il examine, il décide. Vous vanteray-je la frugalité de ſa table, la ſimplicité de ſes habits ? Je vous l'avouë, je n'entre jamais dans ſa chambre, je ne jette jamais les yeux ſur ſon lit, que je ne croye revoir les mœurs de nos Peres. Il rehauſſe cette ſimplicité par une grandeur d'ame, qui n'accorde rien à l'oſtentation, qui donne tout au

ſecret témoignage de la conſcience, & n'attache point la récompenſe d'une bonne action, aux loüanges qu'elle s'attire, mais à la ſeule ſatisfaction intérieure qui la ſuit. En un mot, il n'eſt pas aiſé de trouver, même entre nos Philoſophes déclarez, quelqu'un digne de luy être comparé. Vous ne le voyez point courir d'école en école, pour nourrir par de longues diſputes l'oiſiveté des autres & la ſienne. Les affaires, le Barreau l'occupent tout entier. Il plaide pour l'un; il donne des conſeils à l'autre : & malgré tant de ſoins, il pratique ſi bien les leçons de la Philoſophie, qu'aucun de ceux qui en font profeſſion publique ne luy peut diſputer la gloire de la modeſtie, de la bonté, de la juſtice, de la magnanimité. Vous ſeriez ſurpris de voir avec quelle patience il

ſupporte la maladie, comment il lutte contre la douleur, comment il réſiſte à la ſoif, avec quelle tranquillité il ſouffre les plus cruelles ardeurs de la fiévre. Ces jours paſſez il nous fit appeller quelques-uns de ſes plus intimes amis & moy. Il nous pria de conſulter ſérieuſement ſes Médecins, & nous dit, qu'il vouloit prendre ſon parti: quitter au plûtôt une vie douloureuſe, ſi la maladie étoit incurable; attendre patiemment la guériſon, ſi elle pouvoit venir avec le temps. Qu'il ne ſe défendoit point, d'être ſenſible aux prieres de ſa femme, aux larmes de ſa fille & à l'inquiétude de ſes amis; qu'il vouloit bien ne pas trahir leurs eſpérances, par une mort volontaire, pourvû qu'elles ne fûſſent pas une illuſion de leur tendreſſe. Voilà ce que je crois auſſi difficile dans l'exécution, que

grand dans le deſſein. Vous trouverez aſſez de gens, qui ont la force de courir ſans réflexion & en aveugles à la mort. Mais il n'appartient qu'aux ames héroïques, de peſer la mort & la vie ; & de ſe déterminer entre l'un ou l'autre, ſelon qu'une ſérieuſe raiſon fait pencher la balance. Les Médecins nous font tout eſpérer. Il reſte, qu'une divinité ſecourable favoriſe leurs ſoins, & me délivre de cette mortelle inquiétude. Auſſi-tôt l'on me verra voler à ma maiſon de Laurentin, avec impatience de reprendre mon porte-feuilles & mes livres, & de me plonger dans une ſçavante oiſiveté. En l'état où je ſuis, tout occupé de mon ami tant que je le vois ; inquiet dès que je le perds de vûë, il ne m'eſt pas poſſible ni de lire, ni d'écrire. Vous voilà informé de mes allarmes, de

mes vœux, de mes deſſeins. Apprenez-moy à votre tour, mais d'un ſtile moins triſte, ce que vous avez fait, ce que vous faites, & ce que vous vous propoſez de faire. Ce ne ſera pas un petit ſoulagement à ma peine, de ſçavoir que vous n'avez rien qui vous en faſſe.

LETTRE XXIII.

A Pompée Falcon.

VOUS me demandez, s'il vous convient de plaider pendant que vous êtes Tribun. Pour ſe bien déterminer, il eſt bon de ſçavoir quelle idée vous vous faites de cette dignité. Ne la regardez-vous que comme un phantôme d'honneur, comme un vain titre? Ou la croyez-vous une puiſ-

ſance ſacrée, une autorité reſpectable à tout le monde, même à celuy qui en eſt revêtu ? Pour moy, tant que j'ay exercé cette charge, je me ſuis trompé peut-être, par l'opinion d'être devenu un homme d'importance : mais comme ſi cette opinion eût été vraye, je ne me ſuis chargé d'aucune cauſe. Je me faiſois ſur cela plus d'une peine. Je croyois qu'il étoit contre la bienſéance que le Magiſtrat, à qui la premiére place eſt dûë en tout lieu, devant qui tout le monde devoit être debout, ſe tînt luy-même debout, pendant que tout le monde ſeroit aſſis ; que luy, qui a droit d'impoſer ſilence à qui il luy plaît, fût obligé de ſe taire quand il plaît à l'horloge ; que luy, qu'il n'eſt pas permis d'interrompre, fût expoſé à s'entendre dire des injures, traité de lâche s'il les ſouffre, de ſuperbe s'il s'en venge. J'y voyois

un autre embarras. Que faire, ſi l'une des parties venoit à réclamer ma protection? Aurois-je uſé de mon pouvoir? Serois-je demeuré muet, ſans action? Et, comme ſi je me fûſſes dégradé moy-même, me ſerois-je réduit à la condition d'un ſimple particulier? J'ay donc mieux aimé être le Tribun de tous nos Citoyens, que l'Avocat de quelques-uns. Pour vous, je vous le répéte, tout dépend de ſçavoir ce que vous penſez du rang que vous tenez, quel rôle vous avez réſolu de choiſir, & de ne pas oublier qu'un homme ſage le doit prendre tel qu'il le puiſſe ſoutenir juſqu'au bout. Adieu.

LETTRE XXIV.

A Bebius.

SUETONE, qui loge avec moy, a deſſein d'acheter une petite terre, qu'un de vos amis veut vendre. Faites en ſorte, je vous prie, qu'elle ne ſoit venduë que ce qu'elle vaut. C'eſt à ce prix qu'elle luy plaira. Un mauvais marché ne peut être que déſagréable, mais principalement par le reproche continuel qu'il ſemble nous faire de notre imprudence. Cette acquiſition (ſi d'ailleurs elle n'eſt pas trop chere), tente mon ami par plus d'un endroit. Son peu de diſtance de Rome; la commodité des chemins; la médiocrité des bâtimens; les dépendances, plus capables d'amuſer que d'occuper. En un mot, il ne faut à ces Meſ-

ſieurs les Sçavans, abſorbez comme luy dans l'étude, que le terrain néceſſaire pour délaſſer leur eſprit & réjoüir leurs yeux : il ne leur faut qu'une allée pour ſe promener, qu'une vigne dont ils puiſſent connoître tous les ſeps, que des arbres dont ils ſçachent le nombre. Je vous mande tout ce détail pour vous apprendre quelle obligation il m'aura, & toutes celles que luy & moy vous aurons, s'il achete, à des conditions dont il n'ait jamais lieu de ſe repentir, une petite maiſon telle que je viens de la dépeindre. Adieu.

LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE SECOND.

LETTRE PREMIERE.

A Voconius Romanus.

LA POMPE funébre de Virginius Rufus, également diſtingué par ſon mérite & par ſa fortune, vient de donner

aux Romains un ſpectacle des plus beaux & des plus mémorables, qu'ils ayent eû depuis long-temps. Il a joüi trente années de ſa gloire. Il a eû le plaiſir de lire des Poëmes & des Hiſtoires à ſa loüange, & de ſe voir revivre avant que de mourir. Trois fois Conſul, il ſe vit élevé au plus haut rang où pouvoit monter un particulier qui n'avoit pas voulu être Souverain. Suſpect, ou même odieux par ſes vertus aux Empereurs, il s'étoit ſauvé de leur jalouſie & de leur haine; & mourant, il a eû la ſatisfaction de laiſſer la République entre les mains du meilleur de tous les Princes, & qui d'ailleurs l'honoroit d'une amitié particuliére. Il ſemble que les Deſtins eûſſent réſervé un ſi grand Empereur, pour faire les honneurs des funérailles d'un ſi grand homme.*

* J'ay ſuivi la leçon qui dit, *reſervatum*, & non celle qui porte *reſervatus*, & qui ne m'a pas paru ſi belle.

Il a vécu quatre-vingt-trois ans, toûjours heureux, toûjours admiré. Sa ſanté fut parfaite; & il n'eût d'autre incommodité, qu'un tremblement de mains ſans aucune douleur. Il eſt vray que ſa mort à été longue & douloureuſe: mais cela même n'a fait que rehauſſer ſa gloire. Comme il exerçoit ſa voix pour ſe préparer à remercier publiquement l'Empereur, du Conſulat où il l'avoit élevé; un livre aſſez grand qu'il tenoit, échape par ſon propre poids à un homme de cet âge, & qui étoit debout. Il veut le retenir, & ſe preſſe de le ramaſſer; le plancher étoit gliſſant, le pied luy manque: il tombe & ſe rompt une cuiſſe. Elle fut ſi mal remiſe, que les os ne purent reprendre, la vieilleſſe s'oppoſant aux efforts de la nature. Les obſéques que l'on vient de faire répandent un nouvel élat ſur l'Empereur, ſur notre ſiécle, ſur le

Barreau même. Corneille Tacite Conſul, a prononcé l'Oraiſon funébre. La fortune, toûjours fidelle à Virginius, gardoit pour derniére grace, un tel Orateur à de telles vertus. Quoyqu'il ſoit mort chargé d'années, comblé d'honneurs, même de ceux qu'il a refuſez; nous n'en devons pas moins regretter ce modéle des anciennes mœurs. Mais perſonne ne le doit plus que moy, qui ne l'aimois, qui ne l'admirois pas moins dans le commerce familier, que dans les emplois publics. Nous étions originaires du même pays. Nous étions nez dans des villes voiſines l'une de l'autre. Nos terres ſe touchoient. Il m'avoit été laiſſé pour Tuteur, & avoit eû pour moy la tendreſſe d'un pere. Je n'ay point obtenu de charge, qu'il ne l'ait briguée publiquement pour moy; & qu'il n'ait accouru du fond de ſa retraite pour

m'appuyer de ſa préſence & de ſon crédit, quoyque depuis long-temps il eût renoncé à ces ſortes de devoirs. Enfin le jour que les Prêtres ont coûtume de nommer ceux qu'ils croyent les plus dignes du ſacerdoce, jamais il ne manqua de me donner ſon ſuffrage. Cette vive affection ne ſe démentit point pendant ſa derniere maladie. Dans la crainte d'être élû l'un des cinq Commiſſaires, que le Sénat a chargé du ſoin de retrancher les dépenſes publiques; il me choiſit à lâge où vous me voyez, pour porter ſes excuſes, par préférence à tant d'amis & vieux & Conſulaires. Mais de quelles paroles obligeantes n'accompagna-t-il point cette faveur? *Quand j'aurois un fils*, dit-il, *je vous préférerois encore à luy*. Jugez ſi j'ay raiſon de verſer dans votre ſein les larmes que je donne à ſa mort;

& de les verſer comme ſi je n'avois pas dû m'y attendre : quoyqu'il ne ſoit peut-être pas trop permis de la pleurer, ou d'appeller mort le paſſage qu'il a fait d'une vie courte, à une vie qui ne finira jamais. Car enfin il vit, & ne ceſſera plus de vivre ; jamais ſi préſent à l'eſprit des hommes, jamais plus mêlé dans leurs diſcours, que depuis qu'il ne paroît plus à leurs yeux. J'avois mille autres choſes à vous mander. Mais mon eſprit ne peut ſe détacher de Virginius ; je ne puis penſer qu'à Virginius ; ſon idée me revient ſans ceſſe. Je crois l'entendre, l'entretenir, l'embraſſer. Nous avons & nous aurons peut-être encore des Citoyens, qui ſauront atteindre à ſes vertus : mais je ne crois pas qu'aucun arrive jamais au comble de ſa gloire. Adieu.

LETTRE II.

A Paulin.

JE ſuis en colere, & tout de bon. Je n'ay pas encore trop bien démêlé ſi c'eſt avec raiſon. Tout ce qu'il y a de certain, c'eſt que je ſuis fort en colere. Vous ſçavez que l'amour eſt quelquefois injuſte, ſouvent emporté, toûjours querelleur. Mon chagrin eſt très-grand ; peut-être n'eſt-il pas trop juſte : mais je ne me fâche ni plus ni moins, que s'il étoit auſſi juſte que grand. Quoy ! ſi long-temps ſans me donner de vos nouvelles ! Je ne ſache plus qu'un moyen de m'appaiſer. C'eſt de m'écrire à l'avenir fort ſouvent, & de très-longues lettres. Je ne reçois que cette ſeu-

le excuſe. Je traiteray toutes les autres de chanſons. Je ne me payeray pas de toutes ces défaites, *Je n'étois point à Rome ; j'étois accablé d'affaires.* Car pour l'excuſe, *j'étois malade*, aux Dieux ne plaiſe que vous puiſſiez vous en ſervir! Moy je me partage icy entre l'étude & la pareſſe, enfans de l'oiſiveté.

LETTRE III.

A Nepos.

LA Renommée publioit des merveilles d'Iſéus avant qu'il parût; & la Renommée n'en diſoit pas encore aſſez. Rien n'égale la facilité, la variété, la richeſſe de ſes expreſſions. Jamais il ne ſe prépare, & il parle toûjours en hom-

me préparé. Il ſe ſert de la langue Grecque, ou plûtôt de l'Attique. Ses exordes ſont polis, déliez, inſinuants, quelquefois nobles & majeſtueux. Il demande pluſieurs ſujets de problêmes. Il en laiſſe le choix aux auditeurs, & prend le parti qu'il leur plaît. Il ſe leve, il ſe compoſe, il commence, tout ſe trouve ſous ſa main. Ses penſées ſont profondes; les paroles (mais quelles paroles!) les plus propres & les plus choiſies, ſemblent courir & voler au devant de ſes penſées. Il paroît, dans ſes diſcours les moins étudiez, qu'il a lû beaucoup, & beaucoup compoſé. Il entre avec dignité dans ſon ſujet; il narre avec clarté; il preſſe vivement; il récapitule avec force, & ſeme par tout des fleurs. En un mot il inſtruit, il plaît, il remuë, & (ce que vous aurez peine à croire) il ramene ſans ceſſe de cour-

tes réflexions,& des raiſonnements ſi juſtes & ſi ſerrez, que même la plume à la main, on auroit peine à leur donner plus d'agrément & plus d'énergie. Sa mémoire eſt un prodige. Il reprend dès le commencement un diſcours fait ſur le champ, & n'y manque pas d'un mot. L'étude & l'exercice luy ont acquis ce merveilleux talent. Car ce qu'il fait, ce qu'il entend, ce qu'il dit, tout ſe rapporte là. Il paſſe ſoixante ans, & il s'exerce encore dans les Ecoles. C'eſt chez des hommes de ſon caractere, que l'on trouve de la bonté, de la franchiſe, de la droiture dans toute ſa pureté. Nous autres qui paſſons notre vie dans les conteſtations réelles & ſérieuſes, & dans le tumulte du Barreau, nous apprenons, même contre notre intention, plus de chicane que nous ne voulons. Les Ecoles au contraire, où tout n'eſt que fiction, que fable,

fable, ne nous offre auſſi que des ſujets où l'imagination ſe jouë, où l'eſprit s'amuſe innocemment, ſur tout lorſque l'on eſt déja ſur l'âge. Car quel plaiſir plus innocent pour la vieilleſſe, que ce qui fait le plus doux amuſement d'une jeuneſſe reglée? Je ne crois donc pas ſeulement Iſéus le plus éloquent, mais encore le plus heureux homme du monde; & je vous crois le plus inſenſible, ſi vous ne mourez d'envie de le connoître. Quand d'autres affaires, quand l'impatience de me voir ne vous appelleroient pas icy, vous y devriez voler pour l'entendre. N'avez-vous jamais lû, qu'un Citoyen de Cadix, charmé de la réputation & de la gloire de Tite-Live, vint des extrémités du monde pour le voir, le vit, & s'en retourna. Il faut être ſans goût, ſans littérature, ſans émulation (peu

s'en faut que je ne diſe ſans honneur), pour n'être pas piqué de cette curioſité, la plus agréable, la plus belle, la plus digne d'un honnête homme. Vous me direz peut-être, je lis icy des ouvrages où l'on ne trouve pas moins d'éloquence. Je le veux : mais vous les lirez toûjours quand il vous plaira ; vous ne pourrez pas toûjours entendre ce grand homme. Ignorez-vous d'ailleurs que la prononciation fait bien d'autres impreſſions, & bien plus profondes ? Quelque vivacité qu'il y ait dans ce que vous liſez, ne comptez point qu'il pénétre auſſi avant que les traits que l'Orateur enfonce par le geſte, par la voix, & par tous les autres accompagnements de la déclamation ; ſi vous n'êtes homme à traiter de fable, ce que l'on raconte d'Eſchine. Un jour qu'il liſoit à Rhodes la Harangue que Demoſthene

avoit faite contre luy, les Auditeurs charmez applaudiſſoient. *Que ſeroit-ce donc* (s'écria-t-il) *ſi vous eûſſiez entendu cette bête féroce elle-même?* Cependant Eſchine, ſelon Demoſthene, avoit la déclamation très-véhémente; & ce même Eſchine avoüoit que Demoſthene avoit infiniment mieux prononcé que luy. Où tendent tous ces raiſonnements? A vous obliger d'entendre Iſéus, quand ce ne ſeroit que pour dire que vous l'avez entendu. Adieu.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

LETTRE IV.

A Calvine.

SI votre pere avoit laiſſé pluſieurs créanciers, ou même un ſeul à qui il dût plus qu'à moy, vous auriez raiſon de délibérer ſi vous accepteriez une ſucceſſion onéreuſe, je ne dis pas à une femme ſeulement, je dis même à un homme. Mais vous avez ſatisfait tous les autres créanciers plus fâcheux, ou plus vigilants que moy. Les égards que demandoit notre alliance m'ont retenu. Je ſuis reſté ſeul & le dernier. J'ay contribué cent mille ſeſterces * pour votre dot, outre la ſomme què votre pere promit en quelque façon ſur mon bien (car c'étoit moy proprement qui la devois payer). Ainſi

* Environ dix mille livres de notre monnoye.

ma conduite paſſée vous répond de moy. Vous pouvez hardiment épargner à votre pere, la honte de n'avoir point d'héritier. Mais pour donner à mes avis toute la vertu que les effets donnent aux paroles, je vous envoye une quittance générale de tout ce que me doit la ſucceſſion. N'appréhendez point qu'une telle donation me ſoit à charge; qu'elle ne vous faſſe point de peine. Il eſt vray, j'ay un bien médiocre; mon rang exige de la dépenſe; & mon revenu, par la nature de mes terres, eſt auſſi caſuel que modique. Ce qui me manque de ce côté-là, je le retrouve dans la frugalité, la ſource la plus aſſûrée de mes libéralitez. Je ſçay bien pourtant, qu'il ne faut pas y puiſer juſqu'à la tarir; mais je garde cette précaution pour d'autres que vous. Je ſuis ſûr qu'avec une amie de votre carac-

tere, à quelque excès que je porte mes bienfaits, la raiſon les juſtifiera toûjours. Adieu.

LETTRE V.

A Lupercus.

JE vous envoye une piéce que vous m'avez demandée plus d'une fois, & que je vous ay ſouvent promiſe. Vous n'en recevrez pourtant aujourd'huy qu'une partie : l'autre eſt encore ſous la lime. Cependant j'ay crû que je ne ferois pas mal de mettre ſous la vôtre ce qui me paroiſſoit déja de plus achevé. Liſez, je vous prie, avec la même application que j'ay compoſé. Il n'eſt encore ſorti de mes mains rien qui ait dû m'intéreſſer davantage. On n'avoit à juger dans mes autres diſcours, que de

mon zéle & de ma fidélité à remplir mon miniſtere : icy l'on jugera de l'amour que j'ay pour la Patrie. Je ne pouvois manquer d'être long, emporté par le plaiſir d'en relever juſqu'aux moindres avantages, de la juſtifier des plus petits reproches, & de mettre ſa gloire dans tout ſon jour. Coupez pourtant ; taillez à votre gré. Car toutes les fois que je fais réflexion ſur le dégoût, & ſur la délicateſſe de nos Lecteurs, je conçois qu'il eſt très-prudent de donner à un livre juſqu'au mérite du petit volume. Cependant je ne m'abandonne pas ſi fort à votre ſévérité, que je ne luy demande quartier pour les jeux d'eſprit qui ont pû m'échapper. Il faut bien donner quelque choſe au goût des jeunes gens, ſur tout lorſque le ſujet n'y répugne pas. Dans ces ſortes d'ouvrages, il eſt permis de prêter aux deſcriptions

des lieux qui reviennent ſouvent ; non-ſeulement les ornements de l'Hiſtoire, mais peut-être encore les embelliſſements de la Poëſie. Que ſi quelqu'un croit que je me ſuis ſur cela plus égayé que ne le permettoit le ſérieux de mon ſujet, les autres endroits de mon diſcours demandront grace à ce cenſeur chagrin. J'ay, par la variété de mon ſtile, tâché de ſatisfaire les différentes inclinations des Lecteurs. Ainſi dans la crainte que l'endroit qui plaît à l'un ne déplaiſe à l'autre, je me flatte de l'eſpérance, que cette variété même ſauvera le corps entier de l'ouvrage. Quand nous ſommes à table, nous ne touchons pas à tous les mets : nous loüons pourtant tout le repas ; & ce qui n'eſt pas de notre goût ne fait point de tort à ce qui en eſt. Non que je prétende avoir atteint au dégré de perfection dont je par-

le : je veux ſeulement vous faire entendre que j'y viſois. Peut-être même n'auray-je pas perdu ma peine, ſi vous prenez celle de retoucher ce que je vous envoye, & ce que je vous envoyeray bien-tôt. Vous direz, qu'il ne vous eſt pas poſſible de vous déterminer ſans voir toute la piece. Je l'avoüe. Cependant vous vous familiariſerez toûjours avec ces morceaux ; & vous y trouverez quelque endroit, qui peut ſouffrir une critique détachée. Que l'on vous préſente une tête, ou quelqu'autre partie d'une ſtatuë ; vous ne pourrez pas dire, ſi les proportions ſont bien gardées; vous ne laiſſerez pas de juger, ſi cette partie eſt parfaite. Et par quel autre motif va-t-on lire de maiſon en maiſon les commencements d'un ouvrage, ſinon parce que l'on eſt perſuadé, qu'ils peuvent avoir leur beauté, indépen-

damment du reſte ? Je m'apperçois que le plaiſir de vous entretenir m'a mené loin. Je finis. Il ſied trop mal à un homme, qui blâme même les longues harangues, de faire de longues Lettres. Adieu.

LETTRE VI.

A Avitus.

IL faudroit reprendre trop loin une Hiſtoire d'ailleurs inutile, pour vous dire, comment malgré mon humeur reſervée, je me ſuis trouvé à ſouper chez un homme, ſelon luy magnifique & œconome : ſelon moy ſomptueux & meſquin tout à la fois. On ſervoit pour luy & pour un petit nombre de conviez des mets excellents : l'on ne ſervoit pour les autres, que des viandes communes & de mauvais

ragoûts. Il y avoit trois ſortes de vins dans de petites bouteilles différentes, non pas pour en laiſſer le choix, mais pour l'ôter. Le premier étoit pour la bouche du maître de la maiſon, & pour nous qui étions aux premieres places. Le ſecond, pour les amis du ſecond rang (car il aime par étage). Le dernier, pour ſes affranchis, & pour les nôtres. Quelqu'un qui ſe trouva près de moy, me demanda, ſi j'approuvois l'ordonnance de ce repas. Je luy répondis que non. Et comment donc en uſez-vous, dit-il? Je fais ſervir également tout le monde; car j'aſſemble mes amis pour les régaler, non pour les offenſer par des diſtinctions injurieuſes. La différence du ſervice ne diſtingue point ceux que ma table égale. Quoy, reprit-il! traitez-vous de même les affranchis? Pourquoy non? Dans ce moment

je ne vois point en eux d'affranchis, je n'y vois plus que des convives. Cela vous coûte beaucoup, (ajoûta-t-il)? Point du tout. Quel ſecret avez-vous donc? Quel ſecret? C'eſt que dans ces occaſions, je ne fais pas ſervir de mon vin; mais du vin de mes affranchis. Refuſez à l'exceſſive délicateſſe ce qu'elle vous demande; & il ne vous coûtera plus rien de traiter les autres comme vous. Il ne faut prendre que ſur ce rafinement de bonne chere, & luy ôter ce qu'il a de trop. Une œconomie reglée par notre tempérance aura toûjours meilleure grace, que celle qui ſera fondée ſur le mépris que nous faiſons des autres. A quoy tend ce diſcours? A inſtruire un jeune homme bien né comme vous, à le préſerver d'une ſorte de profuſion énorme, & d'autant plus dangereuſe, qu'elle ſe pare des de-

hors de l'œconomie. L'amitié que je vous ay voüée exige de moy, que toutes les fois qu'en mon chemin je rencontre quelque choſe de ſemblable, je m'en ſerve pour vous avertir de ce qu'il faut éviter. N'oubliez donc jamais, que l'on ne peut avoir trop d'horreur de ce monſtrueux mêlange d'avarice & de prodigalité : & que ſi un ſeul de ces vices ſuffit, pour ternir la réputation de quelqu'un; celuy qui les raſſemble, ſe dèshonore infiniment davantage. Adieu.

LETTRE VII.

A Macrin.

HIER le Sénat, ſur la propoſition qu'en fit l'Empereur, ordonna qu'il ſeroit élevé une Statuë Triomphale à Veſtri-

cius Spurinna ; non pas comme à tant d'autres, qui ne ſe ſont jamais trouvez à une bataille, qui n'ont jamais vû de camp, & qui n'ont jamais entendu la trompette qu'au milieu des ſpectacles ; mais comme à ceux pour qui leurs travaux, leurs exploits, & leur ſang la demandent. Spurinna, à la tête d'une Armée, a rétabli le Roy des Bructeres dans ſes Etats ; & ce qui eſt de toutes les victoires la plus glorieuſe, il n'a fait que paroître, pour dompter par la terreur de ſes armes une nation très-belliqueuſe. Mais au même temps que l'on a récompenſé le Heros, on a pris ſoin de conſoler le pere. Spurinna en ſon abſence a perdu ſon fils Cottius, à qui l'on a auſſi décerné une ſtatuë ; diſtinction rarement accordée à un homme de cet âge. Les ſervices du pere l'avoient bien méritée : outre

qu'une ſi grande playe demandoit un tel appareil. L'heureux naturel de Cottius faiſoit déja voir tant de vertus, que l'on ne pouvoit prendre trop de ſoin d'immortaliſer en quelque ſorte une vie ſi précieuſe, mais ſi courte. La pureté de ſes mœurs, ſoûtenuë d'un extérieur grave, imprimoit tant de reſpect, qu'il ne l'eût point cedé aux vieillards, à qui ce nouvel honneur l'a juſtement égalé. Cet honneur (ſi je ne me trompe) ne ſe bornera pas à la conſolation du pere, & à la gloire du fils. Il va faire naître une nouvelle émulation dans tous les cœurs. Les jeunes gens animez par l'eſpérance du même prix, vont ſe diſtinguer à l'envy dans l'exercice des vertus. Les gens de qualité s'empreſſeront d'élever des enfans; ou pour revivre en eux, s'ils les conſervent; ou pour être ſi

glorieuſement conſolez, s'ils les perdent. Voilà ce qui m'engage à me réjouir avec le public, & plus encore avec moy-même, de la ſtatuë dreſſée à Cottius. J'aimois ce jeune homme ſi accompli; & je l'aimois avec une ardeur, qui n'a rien d'égal, que le regret que je ſens de ſa perte. Je puis donc me promettre beaucoup de ſatisfaction, à jetter les yeux de temps en temps ſur ſa ſtatuë, à la regarder, à la conſidérer avec attention, à m'arrêter devant elle, à paſſer auprès d'elle. Si les Portraits des morts qui nous ont été chers adouciſſent notre douleur, lors même que nous ne les voyons que dans notre maiſon: quel charme pour nous de les rencontrer dans les places publiques! Non ſeulement il nous remettent devant les yeux leur air & leurs traits: mais ils nous rappellent tou-

tes leurs vertus & toute leur gloire. Adieu.

LETTRE VIII.

A Caninius.

EST-CE l'étude; eſt-ce la pêche; eſt-ce la chaſſe? ou les trois enſemble, qui vous amuſent? car on peut prendre ces trois ſortes de plaiſirs dans notre charmante maiſon près du lac de Côme. Le lac vous fournit du poiſſon; les bois qui l'environnent ſont pleins de bêtes fauves; & la profonde tranquillité du lieu invite à l'étude. Mais ſoit que toutes ces choſes enſemble, ou quelqu'autre vous occupent, je n'oſerois dire que je vous porte envie. Je ſouffre pourtant avec beaucoup de peine qu'il ne me ſoit pas permis auſſi-bien qu'à vous, de goûter ces innocents plai-

firs, après leſquels je ſoupire, avec la même ardeur que le malade ſoupire après les bains, après le vin, après les eaux. Ne m'arrivera-t-il donc jamais, de rompre les nœuds qui m'attachent, puiſque je ne puis les délier? Non, je n'oſe m'en flatter. Chaque jour, nouveaux embarras viennent ſe joindre aux anciens. Une affaire n'eſt pas encore finie, qu'une autre commence. La chaîne que forment mes occupations, ne fait que s'allonger & s'appeſantir. Adieu.

LETTRE IX.

A Apollinaire.

LEs démarches que fait mon ami Sextus Euritius pour obtenir la charge de Tribun, me donnent une véritable inquiétude. Je reſſens pour cét autre moy-même des agitations, qu'en pareille occaſion je n'ay point ſenties pour moy. D'ailleurs, il me ſemble que mon honneur, mon crédit, & ma dignité ſont compromis. J'ay obtenu de l'Empereur pour Sextus une place dans le Sénat, & la charge de Queſteur. Il doit à mes ſollicitations la permiſſion de demander celle de Tribun. Si le Sénat la luy refuſe, j'ay peur que je ne paroiſſe avoir ſurpris le Prince. Je ne dois donc rien oublier,

pour faire en ſorte que le jugement public confirme l'opinion que, ſur ma parole, l'Empereur en a bien voulu concevoir. Quand une raiſon ſi preſſante me manqueroit, je n'aurois guére moins d'ardeur pour l'élevation de Sextus. C'eſt un jeune homme plein de probité, de ſageſſe, de ſçavoir, & de qui l'on ne peut dire trop de bien, ainſi que de toute ſa maiſon. Son pere Euritius Clarus s'eſt acquis une grande réputation. Il n'a pas moins de droiture que d'éloquence. Il excelle dans la profeſſion d'Avocat, dont il s'acquitte avec autant de modeſtie & de probité que de courage. Caïus Septitius ſon oncle eſt la vérité, la franchiſe, la candeur, la fidélité même. Ils m'aiment tous comme à l'envy, & tous également. Voicy une occaſion, où je puis, en payant un ſeul, m'acquitter envers tous. J'employe

donc tous mes amis. Je ſupplie, je brigue, je vais de maiſon en maiſon, je cours dans toutes les places publiques; & je n'oublie rien, pour voir juſqu'où peuvent aller mon crédit & la conſidération que l'on a pour moy. Partagez, s'il vous plaît, les ſoins & les mouvements que je me donne; je vous le rendray au premier ordre, que même je préviendray. Je ſçay combien de gens vous chériſſent, vous honorent, vous font la cour. Laiſſez entrevoir ſeulement vos intentions; nous ne manquerons pas de perſonnes empreſſées à les ſeconder. Adieu.

LETTRE X.

A Octave.

N'ESTES-vous pas bien nonchalant, ou plûtôt bien dur, peut s'en faut que je ne diſe cruel, de tenir toûjours dans l'obſcurité de ſi excellentes Poëſies? Combien de temps encore avez-vous réſolu d'être l'ennemi de votre gloire & de notre plaiſir ? Laiſſez, laiſſez vos ouvrages courir le monde. Ne les reſſerrez pas dans des bornes plus étroites que celles de l'Empire Romain. L'idée qu'ils nous ont donnée n'eſt-elle pas aſſez grande, & notre curioſité aſſez vive, pour vous obliger à ne nous pas faire languir davantage? Quelques-uns de vos vers échappez malgré vous, ont déja paru. Si vous ne prenez ſoin de les rappeller & de les raſſembler,

ces vagabonds ſans aveu trouveront maître. Songez que nous ſommes mortels, & qu'ils peuvent ſeuls vous aſſûrer l'immortalité. Tous les autres ouvrages des hommes ne réſiſtent point au temps, & périſſent comme eux. Vous m'allez dire, à votre ordinaire : C'eſt l'affaire de mes amis. Je ſouhaite de tout mon cœur, que vous ayez des amis aſſez fidéles, aſſez ſçavants, aſſez laborieux pour vouloir ſe charger de cette entrepriſe, & pour la pouvoir ſoûtenir. Mais croyez-vous qu'il y ait beaucoup de ſageſſe à ſe promettre des autres ce que l'on ſe refuſe à ſoy-même ? Ne parlons plus de publier : ce ſera quand il vous plaira. Eſſayez du moins d'en avoir envie ; récitez-les ; & donnez-vous enfin la ſatisfaction, que je goûte par avance pour vous depuis ſi long-temps. Je me repréſente déja cette foule d'Au-

diteurs, ces tranſports d'admiration, ces applaudiſſements, ce ſilence même, qui, lorſque je plaide, ou que je lis mes piéces, n'a guére moins de charmes pour moy, que les applaudiſſements, quand il eſt cauſé par la ſeule attention, & par l'impatience d'entendre la ſuite. Ne dérobez plus à vos veilles par ce long retardement une récompenſe & ſi grande & ſi ſûre. A différer plus long-temps, vous ne gagnerez rien que le nom d'indolent, de pareſſeux, & peut-être de timide. Adieu.

LETTRE XI.

A Arrien.

VOUS avez coûtume de montrer de la joye, lorſqu'il ſe paſſe dans le Sénat quelque choſe digne de cette auguſte Compagnie. L'amour du repos qui vous éloigne des affaires, ne bannit pas de votre cœur la paſſion que vous avez pour la gloire de l'Empire. Apprenez donc ce qui vient d'arriver. C'eſt un évenement fameux par le rang de la perſonne, ſalutaire par la ſévérité de l'exemple, mémorable à jamais par ſon importance. Marius Priſcus Proconſul d'Afrique, accuſé par les Afriquains, ſe retranche à demander des Juges ordinaires, ſans propoſer aucune défenſe. Corneille Tacite &

moy chargez par ordre du Sénat de la cauſe de ces Peuples, nous crûmes qu'il étoit de notre devoir de remontrer, que les crimes dont il s'agiſſoit étoient d'une énormité, qui ne permettoit pas de civiliſer l'affaire. On n'accuſoit pas Priſcus de moins, que d'avoir vendu la condamnation, & même la vie des innocens. Catius Fronto ſupplia la Compagnie de vouloir bien que toute l'accuſation fût renfermée dans le Péculat; & cet homme très-ſçavant dans l'art de tirer des larmes, fit joüer tous les reſſorts de la pitié. Grande conteſtation, grandes clameurs de part & d'autre. Selon les uns, la Loy aſſujettit le Sénat à juger luy-même. Selon les autres, elle luy laiſſe la liberté d'en uſer comme il croit convenir à la qualité des crimes. Enfin Julius Ferox Conſul déſigné, homme droit & integre, ouvre un

troiſiéme avis Il veut que par proviſion l'on donne des Juges à Priſcus ſur le Péculat ; & qu'avant que de prononcer ſur l'accuſation capitale, ceux à qui il avoit vendu le ſang des innocens ſoient appellez. Non-ſeulement cet avis l'emporta, mais il n'y en eut preſque plus d'autre après tant de diſputes ; & l'on éprouva, que ſi les premiers mouvements de la prévention & de la pitié ſont vifs & impétueux, la ſageſſe & la raiſon peu à peu les appaiſent. De-là vient, que perſonne n'a le courage de propoſer ſeul, ce qu'il oſoit ſoûtenir par des cris confus avec la multitude. La vérité que l'on ne pouvoit découvrir, tant que l'on étoit envelopé dans la foule, ſe manifeſte tout-à-coup dès que l'on s'en tire. Enfin Vitellius Honoratus, & Flavius Martianus complices aſſignez comparurent. Le premier étoit accuſé d'avoir

acheté trois cens mille ſeſterces *, le baniſſement d'un Chevalier Romain; & la mort de ſept de ſes amis. Le ſecond en avoit donné ſept cens mille ** pour faire ſouffrir divers tourments à un autre Chevalier Romain. Ce Chevalier avoit été d'abord condamné au foüet, de-là envoïé aux mines, & à la fin étranglé en priſon. Mais une mort favorable a derobé Honoratus à la juſtice du Sénat. On amena donc Martianus ſans Priſcus. Tutius Cerealis homme Conſulaire demanda, que ſuivant le privilege des Sénateurs; Priſcus en fût averty: ſoit qu'il cherchât à luy attirer par-là ou plus de compaſſion, ou plus de haine: ſoit qu'il crut (ce qui me paroît plus vray-ſemblable) que ſelon les regles de la Juſtice, dans un crime commun la défenſe ou la condam-

* Environ trente mille livres de notre monnoye.
** Environ ſoixante & dix mille livres de notre monnoye.

nation doivent être communes. L'affaire fut renvoyée à la premiere aſſemblée du Sénat, qui fut des plus auguſtes. Le Prince y préſidoit, il étoit Conſul. Nous entrions dans le mois de Janvier, celuy de tous qui raſſemble à Rome le plus de monde, & particuliérement de Sénateurs. D'ailleurs l'importance de la cauſe, le bruit qu'elle avoit fait, & que tant de remiſes avoient redoublé, la curioſité naturelle à tous les hommes de voir de près les grands & rares événements, avoient de toutes parts attiré le monde. Imaginez-vous quels ſujets d'inquiétude & de crainte pour nous, qui devions porter la parole en une telle aſſemblée, & en préſence de l'Empereur. J'ay plus d'une fois parlé dans le Sénat. J'oſe dire même, que je ne ſuis nulle part auſſi favorablement écoûté. Cependant tout m'étonnoit,

comme ſi tout m'eût été inconnu. La difficulté de la cauſe ne m'embarraſſoit guéres moins que le reſte. Je regardois dans la perſonne de Priſcus, tantôt un Conſulaire, tantôt un Septemvir, quelquefois un homme déchû de ces deux dignitez. J'avois un véritable chagrin, d'accuſer un malheureux déja condamné pour le Péculat. Si l'énormité de ſon crime parloit contre luy, la pitié qui ſuit ordinairement une premiere condamnation, parloit en ſa faveur. Enfin je me raſſuray, je commençay mon diſcours, & je reçûs autant d'applaudiſſements, que j'avois eû de crainte. Je parlay près de cinq heures (car on me donna près d'une heure & demie au de-là des trois & demie qui m'avoient été d'abord accordées.) Tout ce qui me paroiſſoit contraire & fâcheux quand j'avois à le dire, me devint favorable quand je le

dis. Les bontez, les ſoins de l'Empereur pour moy, je n'oſerois dire ſes inquiétudes, allerent ſi loin, qu'il me fit avertir pluſieurs fois par un affranchi, que j'avois derriere moy, de ménager mes forces, & de ne pas oublier la foibleſſe de ma complexion. Claudius Marcellinus défendit Martien. Le Sénat ſe ſépara pour ſe raſſembler le lendemain : car il n'y avoit pas aſſez de temps pour achever un nouveau plaidoyer avant la nuit. Le jour d'après, Salvius Liberalis parla pour Marius. Cet Orateur a l'eſprit délié. Il eſt habile, très-véhément, & tout à la foistrès-fleuri. Ce jourlà il déploya tous ſes talents. Corneille Tacite répondit avec beaucoup d'éloquence ; & fit éclater ce grand, ce ſublime, qui regne dans ſes diſcours. Catius Fronto fit une très-belle replique pour Marius ; & s'accommodant à ſon ſujet, il ſongea

plus à fléchir les Juges qu'à juſtifier l'accuſé. La nuit ſurvint avant qu'il pût finir ; & la plaidoyerie fut continuée au jour ſuivant, où l'on traita ce qui regardoit les preuves. C'étoit en vérité quelque choſe de fort beau, de fort digne de l'ancienne Rome, que de voir le Sénat trois jours de ſuite aſſemblé, trois jours de ſuite occupé, ne ſe ſéparer qu'à la nuit. Cornutus Tertullus Conſul déſigné, homme d'un rare mérite, & très-zélé pour la vérité, opina le premier. Il fut d'avis de condamner Marius à porter au Tréſor Public les ſept cent mille ſeſterces * qu'il avoit reçûs, & de le bannir de Rome & d'Italie. Il alla plus loin contre Martien, & fut d'avis de le bannir même d'Afrique. Il conclut, par propoſer au Sénat de déclarer que nous avions Tacite &

* Environ ſoixante & dix mille livres de notre monnoye.

moy fidélement & dignement rempli & ſon attente & notre miniſtere. Les Conſuls déſignez, & tous les Conſulaires qui parlerent enſuite, ſe rangerent à cet avis, juſqu'à ce que Pompeïus Collega en ouvrit un autre. Le ſien fut de condamner Marius à porter au Tréſor Public les ſept cens mille ſeſterces, d'en demeurer à la condamnation qu'il avoit déja ſubie pour le Péculat, & d'envoyer en exil Martien pour cinq ans. Chaque opinion eut grand nombre de Partiſans ; & il y avoit bien de l'apparence, que la derniere, qui étoit la plus douce, l'emporteroit : car pluſieurs qui avoient ſuivi Cornutus, ſembloient le quitter, pour celuy qui venoit d'opiner après eux. Enfin lorſqu'on vint à recuëillir les voix, tous ceux qui ſe trouverent autour des Conſuls, commencerent à ſe déclarer pour Cornutus. Alors tout changea de

face. Ceux qui donnoient lieu de croire qu'ils étoient de l'avis de Collega, repaſſerent tout à coup de l'autre côté, en ſorte que Collega ſe trouva preſque ſeul. Il exhala ſon chagrin en reproches amers contre ceux qui l'avoient engagé dans ce parti, principalement contre Regulus, qui n'avoit pas le courage de ſuivre un avis dont il étoit l'auteur. Vous connoiſſez le caractere de Regulus : c'eſt un eſprit ſi léger, qu'en un moment il paſſe de l'audace à la crainte. Voilà quel fut le dénouëment de cette grande affaire. Il en reſte toutefois un chef, qui n'eſt pas de petite importance. C'eſt ce qui regarde Hoſtilius Firminus, Lieutenant de Marius Priſcus, qui, ſe trouvant fort impliqué dans cette accuſation, a eu de terribles aſſauts à ſoutenir. Il eſt chargé par les regiſtres de Martien, & par la harangue qu'il fit dans l'aſſemblée des

habitans de Leptis, d'avoir rendu d'infâmes offices à Marius; d'avoir exigé cinquante mille deniers * de Martianus, & reçû dix mille ſeſterces **, comme parfumeur de Marius; qualité qui convenoit parfaitement à un homme qui eſt toûjours ſi peigné, ſi raſé, ſi parfumé. Cornutus fut d'avis de renvoyer à la premiere Séance, ce chef qui regardoit Hoſtilius. Car alors ſoit hazard, ſoit remords, il étoit abſent. Vous voilà bien informé de ce qui ſe paſſe icy. Informez-moy à votre tour de ce que vous faites à votre campagne. Rendez-moy un compte exact de vos arbres, de vos vignes, de vos bleds, de vos troupeaux; & ſongez que ſi je ne reçois de vous une très-longue lettre, vous n'en aurez plus de moy que de très-courtes. Adieu.

* Environ vingt mille livres de notre monnoye.
** Environ mille livres de notre monnoye.

LETTRE XII.

A Arrien.

JE ne ſçai ſi nous avons bien jugé ce dernier chef, qui nous reſtoit de l'affaire de Priſcus, comme je vous l'avois mandé; mais enfin nous l'avons jugé. Firminus comparut au Sénat, & ſe défendit en homme qui ſe voyoit déja convaincu. Les avis ſe partagerent entre les Conſuls déſignez. Cornutus opinoit à le chaſſer du Sénat; Acutius Nerva, ſeulement à luy donner l'excluſion dans la diſtribution des Gouvernements. Cette opinion prévalut comme la plus douce, quoyqu'elle ſoit en effet plus rigoureuſe que l'autre. Car enfin, qu'y a-t-il de plus cruel, que de ſe voir livré aux ſoins & aux travaux attachez à la digni-

té de Sénateur, ſans eſpérance de joüir jamais des honneurs qui en ſont la récompenſe? Qu'y a-t-il de plus affreux à un homme flétri d'une telle tache, que de n'avoir pas la liberté de ſe cacher au fond d'une ſolitude; mais d'être obligé de s'expoſer aux yeux de cette illuſtre Compagnie? Que peut-on d'ailleurs imaginer de plus bizarre & de plus indigne, que de voir aſſis dans le Sénat, un homme que le Sénat a noté? De voir un homme condamné, prendre place parmi ſes juges? Un homme exclus du Proconſulat, pour avoir prévariqué dans ſa Lieutenance, juger luy-même les Proconſuls? Enfin un concuſſionaire déclaré, prononcer ſur les concuſſions? Mais ces réflexions n'ont pas touché le plus grand nombre; car on ne peſe pas les voix, on les compte; & il ne faut pas s'attendre à rien de mieux,

dans ces ſortes d'aſſemblées, où il ne ſe trouve point de plus grand déſordre, que l'égalité du pouvoir. Chacun a la même autorité; tous n'ont pas les mêmes lumiéres. Je me ſuis acquitté de ce que je vous avois promis par ma derniere lettre: ſa date me fait croire, que vous l'avez reçûë. Car je l'ay confiée à un Courier qui aura fait diligence, s'il n'a point rencontré d'obſtacle ſur ſon chemin. C'eſt à vous aujourd'huy à payer, & ma premiére & ma ſeconde Lettre, par d'autres auſſi remplies, que le pays où vous êtes vous le peut permettre. Adieu.

LETTRE XIII.

A Priſcus.

NOus avons un plaiſir égal, vous à me faire des graces, moy à les recevoir de vous. Deux

motifs me déterminent donc à vous en demander une, que je ſouhaite avec paſſion. Vous êtes à la tête d'une puiſſante armée. Ce poſte eſt une ſource de faveurs; & le temps qu'il y a que vous l'occupez, vous a permis aſſez d'en combler vos amis. Honorez, je vous prie, les miens d'un regard favorable. Ils ne ſont pas en grand nombre; & puis quand cela feroit, vous n'en feriez que plus content. Mais je veux demander avec diſcrétion; je ne parleray que d'un ou de deux; ou plûtôt, je ne vous parleray que d'un. C'eſt Voconius Romanus. Son pere étoit d'une grande diſtinction dans l'Ordre des Chevaliers; & ſon beau-pere, ou plûtôt ſon ſecond pere (car Voconius a ſuccédé à ſon nom auſſi-bien qu'à ſes vertus), y acquit encore plus de conſidération. Sa mere étoit de l'une des meilleures maiſons de

l'Eſpagne de deçà l'Ebre. Vous ſçavez quelle eſt la réputation de cette Province, quelle ſévérité de mœurs y regne. Pour luy, la derniére charge par où il a paſſé, a été le Sacerdoce. Notre amitié a commencé avec nos études. Nous n'avions qu'une même maiſon, à la ville & à la campagne. Il entroit dans mes affaires, comme dans mes plaiſirs. Et où trouver auſſi une affection plus ſûre, & tout à la fois une compagnie plus agréable? On ne peut exprimer le charme de ſa converſation, la douceur de ſa phyſionomie. Il a l'eſprit élevé, délicat, doux, aiſé, très-propre pour le Barreau. Vous ne lirez point ſes Lettres, ſans croire que les Muſes elles-mêmes les ont dictées. Je l'aime plus encore que je ne vous le dis, & je ne l'aime pas pourtant plus qu'il ne m'aime. J'étois tout jeune auſſi-bien que luy; & déja, pour le ſervir,

je cherchois avec empreſſement les occaſions, que notre âge me pouvoit permettre. Je viens de luy obtenir le privilége, que donne le nombre de trois enfants. Quoyque l'Empereur ſe ſoit fait une loy de ne le donner que très-rarement, & avec beaucoup de circonſpection; il a bien voulu me l'accorder auſſi agréablement que s'il l'avoit donné par choix. Je ne puis mieux ſoûtenir mes premiers bienfaits, que par de nouveaux; principalement avec un homme, qui les reçoit d'une maniére qui ſeule pourroit ſuffire pour en mériter d'autres. Je vous ay dit quel eſt Romanus, ce que j'en ſçay, combien je l'aime. Faites-luy, je vous prie, toutes les graces que je puis attendre de votre inclination bienfaiſante, & de la ſituation où vous êtes. Je vous recommande ſur tout de l'aimer. Quelque bien que vous luy faſſiez, je n'en vois

point de plus précieux pour luy que votre amitié. Dans le deſſein de vous apprendre combien il en eſt digne, je vous ay peint au naturel ſes inclinations, ſon eſprit, ſes mœurs & toute ſa conduite. Je redoublerois encore ici mes recommandations, ſi je ne ſçavois que vous n'aimez pas à vous faire prier long-temps, & que je ne vous ay déja que trop prié dans toute cette Lettre. Car c'eſt prier, & prier très-efficacement, que faire ſentir la juſtice de ſes prieres. Adieu.

LETTRE XIV.

A Maxime.

VOUS l'avez deviné : je commence à me laſſer des cauſes que je plaide devant les Centumvirs. La peine paſſe le plaiſir. La plûpart ſont peu importantes. Rarement s'en preſente-t'il une, qui par la qualité des perſonnes, ou par la grandeur du ſujet, attire l'attention. D'ailleurs il s'y trouve un très-petit nombre de dignes concurrents. Le reſte n'eſt qu'un amas de gens, dont l'audace fait tout le mérite, ou d'écoliers ſans talents & ſans nom. Ils ne viennent là que pour déclamer ; mais avec ſi peu de reſpect & de retenuë, que ſelon moy notre ami Attilius a fort bien dit, que *les enfants commencent au Barreau par plaider devant les Centumvirs, comme au College par lire*

Homere; car dans l'un & dans l'autre, on commence par ce qu'il y a de plus difficile. Mais avant que je paruſſe dans le monde, les perſonnes déja avancées en âge plaidoient ces ſortes de cauſes, * & les jeunes gens même les plus qualifiez n'étoient point admis à parler devant les Centumvirs, ſi quelqu'homme Conſulaire ne les préſentoit; tant on avoit alors de vénération pour de ſi nobles exercices. Aujourd'huy toutes les barrieres de la diſcretion & de la pudeur rompuës, laiſſent le champ ouvert à tout le monde. Ils n'attendent plus qu'on les préſente, ils s'y jettent d'eux-mêmes. A leur ſuite marchent des auditeurs d'un ſemblable caractere, & que l'on achette à beaux deniers comptants. On

* Je hazarde icy la correction d'un mot du texte, qui me paroît alteré. Je lis *Iſtas ſolebant dicere*, qui fait un ſens parfait, au lieu de ... *Iſta* qui le gâte.

fait ſans honte ſon marché avec eux ; ils s'aſſemblent dans le Palais ; & on en fait une ſale à manger, où l'Orateur regale & défraye ; on les voit à ce prix courir d'une cauſe à l'autre. De-là on les a nommez en Grec aſſez plaiſamment, *gens gagez pour applaudir* ; en Latin, *loüangeurs pour un repas*. Cette indignité caractériſée dans les deux langues s'établit de plus en plus. Hier (j'en fus témoin) deux de mes domeſtiques à peine ſortis de l'Enfance, & chargez du ſoin d'annoncer ceux qui m'abordent, allerent bon gré malgré pour une ſomme très-modique * entonner des loüanges. Tant il en coûte pour être excellent Orateur. A ce prix il n'y a point de chaiſes & de bancs que vous ne rempliſſiez, point de lieux où vous ne mettiez les auditeurs en preſſe, point d'applaudiſſements

* Le texte dit trois deniers qui valent environ vingt-quatre ſols de notre monnoye.

que vous n'excitiez, quand il plaît à celuy qui regle ce beau concert, d'en faire le ſignal. Il faut bien un ſignal pour des gens qui n'entendent pas, & qui même n'écoutent point. Car la plûpart ne s'amuſent pas à écouter, & ce ſont ceux qui loüent le plus haut. S'il vous arrive jamais de paſſer près du Palais, & que vous ſoyez curieux de ſçavoir comment parle chacun de nos Avocats; ſans vous donner la peine d'entrer, & de prêter votre attention, il vous ſera facile de le deviner. Voicy une regle ſûre. Celuy qui reçoit plus d'applaudiſſements, c'eſt celuy qui en mérite le moins. Largius Licinius amena le premier cette mode. Mais il ſe contentoit de raſſembler luy-même ſes auditeurs. Je l'ay oüy dire à Quintilien mon maître. J'accompagnois, diſoit-il, Domitus Afer, qui plaidoit devant les Centum-

virs avec gravité & d'un ton fort lent ; c'étoit ſa maniere. Il entendit dans une chambre voiſine un bruit extraordinaire. Surpris, il ſe tût. Le ſilence ſuccede, il reprend où il en eſt demeuré. Le bruit recommence, il s'arrête encore une fois. On ſe taît, il continuë à parler. Il eſt encore interrompu. Enfin fatigué de ces clameurs, il demande qui eſt-ce donc qui plaide ? On luy répond que c'eſt Licinius. *Meſſieurs*, dit-il, *c'eſt fait de l'éloquence*. C'eſt aujourd'huy que cet art qui ne commençoit qu'à ſe perdre, lors qu'Afer le croyoit déja perdu, eſt entierement éteint & anéanti. J'ay honte de vous dire avec quelles acclamations flateuſes ſont reçûs les plus mauvais diſcours, & les plus mollement prononcez. En vérité il ne manque à cette ſorte de ſimphonie, que des battements de mains, ou

plûtôt que des cymbales & des tambours. Pour des hurlements (un autre mot ſeroit trop doux), nous en avons de reſte ; & le Barreau retentit de ces acclamations, indignes du Théâtre même. Mon âge pourtant, & l'intérêt de mes amis, m'arrêtent encore. Je crains que l'on ne me ſoupçonne, de ne pas tant fuir ces infamies que le travail. Cependant, je commence à me montrer au Bureau plus rarement qu'à l'ordinaire ; ce qui me conduit inſenſiblement à diſparoître. Adieu.

LETTRE XV.

A Valerien.

LA terre que vous avez acquiſe depuis long-temps dans le pays des Marſes vous plaît-elle toûjours ? Comment vous trouvez-vous de cette acquiſition nouvelle ? La poſſeſſion ne luy a-t-elle rien fait perdre

perdre de ſes charmes ? Il eſt rare qu'elle laiſſe aux choſes toutes les graces que leur prétoient nos déſirs. Pour moy, je n'ay pas trop à me loüer des terres que j'ay héritées de ma mere : elles ne laiſſent pas de me faire plaiſir, parce qu'elles viennent de ma mere ; & d'ailleurs, une longue habitude m'a endurci. C'eſt ordinairement où ſe terminent les plaintes qui reviennent trop ſouvent. A la fin, on a honte de ſe plaindre. Adieu.

LETTRE XVI.

A Annien.

JE reconnois votre attention ordinaire à mes intérêts, quand vous me mandez que les Codiciles d'Acilien, qui m'a inſtitué ſon héritier en partie, doivent être

regardez comme nuls, parce que ſon teſtament ne les confirme pas. Je n'ignore pas ce point de droit, connu du Juriſconſulte le plus médiocre : mais je me ſuis fait une loy particuliere ; c'eſt de ne trouver jamais aucun défaut dans la volonté des morts, quoyqu'en puiſſent dire les formalitez. Les Codiciles dont il s'agit ſont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en eſt aſſez pour oublier avec luy, qu'ils doivent être confirmez par ſon teſtament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie ; ſur tout ici, où je ne vois rien à craindre de la chicane des délateurs. Car, je vous l'avoüeray, j'héſiterois davantage, ſi j'avois lieu d'appréhender, qu'une confiſcation ne détournât vers le Tréſor public, des libéralitez que je veux faire aux Légataires. Mais comme il eſt permis à un héritier de diſpoſer à ſon

gré des biens d'une ſucceſſion, je ne vois rien qui puiſſe traverſer l'exécution de ma loy particuliére, que les loix publiques ne déſapprouvent pas. Adieu.

LETTRE XVII.

A Gallus.

VOus êtes ſurpris que je me plaiſe tant à ma terre de Laurentin, ou ſi vous voulez, de Laurens. Vous reviendrez ſans peine de votre étonnement, quand vous connoîtrez ce charmant ſéjour, les avantages de ſa ſituation, l'étenduë de nos rivages. Le Laurentin n'eſt qu'à dix-ſept mille de Rome : ſi bien qu'on y peut aller après avoir achevé toutes ſes affaires, & ſans rien prendre ſur ſa journée. Deux grands chemins y me-

nent, celuy de Laurentin & celuy d'Oſtie. Si vous prenez le premier, il faut le quitter à quatorze mille: ſi vous prenez le ſecond, il faut le quitter à onze. Tous deux tombent dans un autre, où les ſables rendent le voyage aſſez fâcheux & aſſez long pour les voitures; mais à cheval, il eſt plus doux & plus court. La vûë eſt de tous côtez fort diverſifiée: tantôt la route ſe reſſerre entre des bois, tantôt elle s'ouvre & s'étend dans de vaſtes prairies. Là, vous voyez des troupeaux de moutons, de bœufs, de chevaux, qui s'engraiſſent dans les pâturages & profitent du printemps, dès qu'il a chaſſé l'hyver de leurs montagnes. La maiſon eſt d'une grande commodité, & n'eſt pas d'un grand entretien: l'entrée eſt propre, ſans être magnifique. On trouve d'abord une galerie de figure ronde, qui enferme une pe-

tite cour aſſez riante, & qui offre une agréable retraite contre le mauvais temps; car elle vous met à l'abri, par des vîtres qui la ferment de toutes parts, & beaucoup plus par un toît avancé qui la couvre. De cette galerie, vous paſſez dans une grande cour fort gaye; & dans une aſſez belle ſalle à manger, qui s'avance ſur la mer, dont les vagues viennent mourir au pied du mur, pour peu que le vent du midi ſouffle: tout eſt porte à deux battants, ou fenêtres, dans cette ſalle; & les fenêtres y ſont auſſi hautes que les portes: ainſi, à droite, à gauche, en face, vous découvrez comme trois mers en une ſeule: A l'oppoſite, l'œil retrouve la grande cour, la galerie, la petite cour, encore une fois la galerie, & enfin l'entrée, d'où l'on voit des bois & des montagnes en éloignement. A la

gauche de cette ſalle à manger, eſt une grande chambre moins avancée vers la mer ; & de-là on entre dans une plus petite qui a deux fenêtres, dont l'une reçoit les premiers rayons du ſoleil, l'autre en retient les derniers : celle-cy voit auſſi la mer, dont la vûë eſt plus éloignée, & n'en eſt que plus douce : l'angle que l'avance de la ſalle à manger forme avec le mur de la chambre, ſemble fait pour recueillir, pour arrêter, pour réunir toute l'ardeur du ſoleil ; c'eſt l'azile de mes gens contre l'hyver ; c'eſt où ils font leurs exercices : là, on ne connoît d'autre vent, que ceux qui, par quelques nuages, troublent plus la ſérénité du Ciel, que la douceur de l'air qu'on reſpire en ce lieu. Tout auprès, il y a une chambre ronde, & percée de maniére que le ſoleil y donne à toutes

les heures du jour : on a ménagé dans le mur une armoire en façon de Bibliothéque, où j'ay ſoin d'avoir de ces livres qu'on ne peut trop lire & relire. De-là, vous paſſez dans des chambres à coucher par un petit coridor, qui, pour être ſuſpendu & n'avoir qu'un plancher d'ais, répand & diſtribuë de tous côtez la chaleur qu'il reçoit. Le reſte de cette aîle eſt occupé par des affranchis ou par des valets ; & cependant la plûpart des appartements en ſont tenus ſi proprement, qu'on y peut fort bien loger des maîtres. A l'autre aîle, eſt une chambre fort bien entenduë ; enſuite une grande chambre, ou une petite ſalle à manger, que le ſoleil & la mer à l'envi ſemblent égayer : vous paſſez après cela dans une chambre accompagnée de ſon antichambre, auſſi fraîche en été par ſon ex-

hauſſement, que chaude en hyver, par les abris qui la mettent à couvert de tous les vents : à côté, on trouve une autre chambre avec ſon antichambre : de-là, on entre dans la ſalle des bains, où eſt un réſervoir d'eau froide ; cette ſalle eſt grande & ſpatieuſe : des deux murs oppoſez, ſortent en rond deux baignoires ſi profondes & ſi larges, que l'on pourroit au beſoin y nager à ſon aiſe ; auprès de-là eſt une étuve pour ſe parfumer ; & enſuite le fourneau néceſſaire au ſervice du bain. De plein-pié, vous trouvez encore deux ſalles, dont les meubles ſont plus galants que magnifiques ; & un autre bain tempéré, d'où l'on voit la mer en ſe baignant. Aſſez près de-là, eſt un jeu de paume, percé de maniére que le Soleil, dans la ſaiſon où il eſt le plus chaud, n'y entre que ſur le déclin du jour, & lorſqu'il a perdu ſa force. D'un côté, s'éle-

ve une tour, au bas de laquelle ſont deux cabinets, deux autres au deſſus, & une terraſſe où l'on peut manger, & dont la vûë ſe promene au loin, & fort agréablement, tantôt ſur la mer ou ſur le rivage, tantôt ſur les maiſons de plaiſance des environs : de l'autre côté eſt une autre tour, on y trouve une chambre percée au levant & au couchant : derriere eſt un garde-meuble fort ſpacieux ; & puis un grenier : au deſſous de ce grenier, eſt une ſalle à manger, où le bruit de la mer agitée vient de ſi loin qu'on ne l'entend preſque plus quand il y arrive : cette ſalle donne ſur le jardin, & ſur l'allée qui regne tout autour : cette allée eſt bordée des deux côtez de buis, ou de romarin au défaut de buis ; car dans les lieux où le bâtiment couvre le buis, il conſerve toute ſa verdure ; mais au grand air & en plein

vent, l'eau de la mer le deſſeche; quoy qu'elle n'y rejailliſſe que de fort loin. Entre l'allée & le jardin, eſt une eſpece de paliſſade d'une vigne fort touffuë, & dont le bois eſt ſi tendre, que l'on pourroit marcher deſſus nuds pieds ſans ſe bleſſer. Le jardin eſt plein de figuiers & de meuriers, à qui le terrain eſt auſſi favorable, que contraire à tous les autres arbres. Une ſalle à manger près de-là jouït de cet aſpect, qui n'eſt guéres moins agréable que celuy de la mer dont elle eſt plus éloignée: derriere cette ſalle, il y a deux appartements, dont les fenêtres regardent l'entrée de la maiſon, & un potager fort fertile. De-là vous trouvez une galerie voûtée, qu'à ſa grandeur on pourroit prendre pour un ouvrage public. Elle a grand nombre de croiſées ſur la mer, & demy-croiſées ſur le jardin; & quelques ouvertures en petit

nombre dans le haut de la voûte : Quand le temps eſt calme & ſerein, on les ouvre toutes ; ſi le vent donne d'un côté, on ouvre les fenêtres de l'autre. Devant cette galerie, eſt un parterre parfumé de violettes. La réverbération du ſoleil que la galerie renvoye, échauffe le terrain, & en même temps le met à couvert du Nord : ainſi d'un côté, la chaleur ſe conſerve ; & de l'autre, le frais. Enfin, cette galerie vous défend auſſi du Sud ; de ſorte que de différents côtez, elle vous offre un abri contre les vents différents. L'agrément que l'on trouve l'hyver en cet endroit, augmente en été. Avant midy, vous pouvez vous promener à l'ombre de la galerie dans le parterre ; après midy, dans les allées, ou dans les autres lieux du jardin, qui ſont le plus à la portée de cette ombre. On la voit

croître ou décroître, ſelon que les jours deviennent plus longs ou plus courts. La galerie elle-même n'a point de ſoleil, lorſqu'il eſt le plus ardent, c'eſt-à-dire quand il donne à plomb ſur la voûte. L'on y trouve encore cette commodité, qu'elle eſt percée de maniere que les fenêtres, lors qu'on les veut ouvrir, laiſſent aux Zéphirs un paſſage aſſez libre, pour empêcher que l'air trop renfermé ne ſe corrompe. Au bout du parterre & de la galerie, eſt dans le jardin un appartement détaché, que j'appelle mes délices, je dis mes vrayes délices: je l'ay moy-même bâty. Là, j'ay un ſalon, qui eſt une eſpece de poëſle ſolaire, qui d'un côté regarde le parterre, de l'autre la mer, & de tous les deux reçoit le ſoleil: ſon entrée répond à une chambre voiſine, & une de ſes fenêtres donne ſur la galerie: J'ay pratiqué du côté

de la mer un enfoncement qui fait un effet fort agréable : on y peut placer un lit & deux chaiſes ; & par le moyen d'une cloiſon vîtrée que l'on approche ou que l'on recule, ou de rideaux que l'on ouvre ou que l'on ferme, on joint cet enfoncement à la chambre ; ou, ſi l'on veut, on l'en ſépare : les pieds du lit ſont tournez vers la mer, le chevet vers les maiſons. A côté, ſont des forêts. Trois différentes fenêtres vous préſentent ces trois différentes vûës, & tout à la fois les confondent. De-là, on entre dans une chambre à coucher, où la voix des valets, le bruit de la mer, le fracas des orages, les éclairs, ni le jour même ne peuvent pénétrer, à moins que l'on n'ouvre les fenêtres. La raiſon de cette tranquilité ſi profonde, c'eſt qu'entre le mur de la chambre & celuy du jardin, il y a un eſpace vuide qui rompt

le bruit. A cette chambre tient une petite étuve, dont la fenêtre fort étroite retient ou diſſipe la chaleur ſelon le beſoin. Plus loin, on trouve une antichambre & une chambre, où le ſoleil entre au moment qu'il ſe leve, & où il donne encore après midy, mais de côté. Quand je ſuis retiré dans cet appartement, je m'imagine être à cent lieuës de chez moy. Il me fait ſur tout un ſingulier plaiſir dans le temps des Saturnales. J'y joüis du ſilence & du calme, pendant que tout le reſte de la maiſon retentit de cris de joye, que la licence de ces fêtes excite parmy les Domeſtiques. Ainſi, mes études ne troublent point les plaiſirs de mes gens; ny leurs plaiſirs, mes études. Ce qui manque à tant de commoditez, à tant d'agréments, ce ſont des eaux courantes: à leur défaut, nous avons des puits, ou plûtôt des fon-

taines ; car ils ſont très-peu profonds. Le terrain eſt admirable. En quelqu'endroit que vous foüilliez, vous avez de l'eau ; mais de l'eau pure, claire, & fort douce, quoyque près de la mer. Les forêts d'alentour vous donnent plus de bois que vous n'en voulez. Oſtie vous fournit abondamment toutes les autres choſes néceſſaires à la vie. Le village même peut ſuffire aux beſoins d'un homme frugal. Il n'y a qu'une ſeule maiſon de campagne entre la mienne & le village : on y trouve juſqu'à trois bains publics. Imaginez-vous combien cela eſt commode, ſoit que vous arriviez lorſqu'on ne vous attend pas, ſoit que le peu de ſéjour que vous avez réſolu de faire dans votre maiſon, ne vous donne pas le temps de préparer vos propres bains. Tout le rivage eſt bordé de maiſons, les unes contiguës, les autres ſépa-

rées, qui, par leur beauté différente, forment le plus agréable aſpect du monde, & ſemblent offrir plus d'une ville à vos yeux. Vous pouvez également joüir de cette vûë, ſoit que vous vous promeniez ſur terre ou ſur mer. La mer y eſt quelquefois tranquille, le plus ſouvent fort agitée. On y pêche beaucoup de poiſſon, mais ce n'eſt pas du plus délicat. On y prend pourtant des Soles excellentes, & des Cancres aſſez bons. La terre ne vous eſt pas moins libérale de ſes biens. Sur tout nous avons du lait en abondance au Laurentin ; car les troupeaux aiment à s'y retirer, quand la chaleur les chaſſe du paturage, & les oblige de chercher de l'ombrage ou de l'eau. N'ay-je pas raiſon de tant chérir cette retraite, d'en faire mes délices, d'y demeurer ſi long-temps ? En vérité vous aimez trop la ville, ſi vous n'a-

vez envie de paſſer avec moy quelques jours en un lieu ſi agréable. Puiſſiez-vous y venir, pour ajoûter à tous les charmes de ma maiſon, ceux qu'elle emprunteroit de votre préſence ! Adieu.

LETTRE XVIII.

A Mauricus.

QUELLE commiſſion plus agréable pouviez-vous me donner, que celle de chercher un Précepteur pour vos neveux? Je vous ſuis redevable du plaiſir de revoir des lieux, où l'on a pris ſoin de former ma jeuneſſe, & où il me ſemble que je reprends en quelque ſorte mes plus belles années. Je recommence à m'aſſeoir, comme j'avois coûtume de faire, entre les jeunes gens; & je m'apperçois de la conſidération que

mon inclination pour les Belles-lettres me donne auprès d'eux. Le dernier jour j'arrivay, pendant qu'ils diſputoient enſemble dans une aſſemblée nombreuſe, & en préſence de pluſieurs Sénateurs. J'entray : ils ſe tûrent. Je ne vous rapporterois pas ce détail, s'il ne leur faiſoit plus d'honneur qu'à moy, & s'il ne vous promettoit une heureuſe éducation pour vos neveux. Ce qui me reſte, c'eſt d'entendre tous les Profeſſeurs, & de vous mander mon ſentiment. Je feray ſi bien, autant qu'une Lettre le pourra permettre, que vous ſerez en état d'en juger, comme ſi vous les aviez entendus vous-même. Je vous dois ce ſoin ; je le dois à la mémoire de votre frere, & ſur tout dans une occaſion de cette importance. Car que pouvez-vous avoir plus à cœur, que de rendre ſes enfants (je dirois les vôtres, ſi ce n'eſt

que vous aimez ceux-cy davantage); de rendre, dis-je, ſes enfans dignes d'un tel pere & d'un tel oncle? J'aurois de mon propre mouvement rempli ce devoir, quand même vous ne l'euſſiez pas exigé. Je ſçais que la préférence donnée à un Précepteur, ne manquera pas de me broüiller avec tous les autres. Mais pour l'intérêt de vos neveux, il n'eſt point d'inimitiez ſi fortes que je ne doive affronter, avec autant de courage qu'un pere le feroit pour ſes propres enfants. Adieu.

LETTRE XIX.

A Cerealis.

VOUS me preſſez de lire mon plaidoyé dans une aſſemblée d'amis : je ne m'y ſens pas trop diſpoſé ; mais vous le voulez, je le feray. Je ſçais que dans la lecture, les harangues perdent leur feu, leur force ; en un mot, qu'elles ceſſent preſque d'être harangues. Rien ne les fait ordinairement tant valoir, rien ne les anime tant, que la préſence des Juges, le concours des Avocats, l'attente du ſuccès, la réputation des Acteurs, & l'inclination ſecrette qui diviſe les Auditeurs & les attache à différents partis. Le geſte même de l'Orateur, ſa démarche, ſa prononciation ; enfin un air vif

répandu dans toute ſa perſonne, & qui exprime les mouvements de ſon ame, tout frappe, tout impoſe. On s'en apperçoit dans ceux qui déclament aſſis. Quoyqu'ils conſervent d'ailleurs tous les autres avantages, cette ſeule poſture ſemble rendre leur action plus foible & plus languiſſante. Ceux qui liſent ont bien plus à perdre. Comme ils ne peuvent preſque ſe ſervir, ni de l'œil, ni de la main, ſi propres à ſoûtenir le déclamateur; il ne faut pas s'étonner que l'attention languiſſe, lorſqu'aucun agrément extérieur ne la pique, ne la réveille. Outre ces déſavantages, j'avois celuy de traiter un ſujet rempli de ſubtilitez & de chicanes. Il eſt naturel à l'Orateur de croire que le ſujet qui luy a donné du dégoût & de la peine, en doit donner auſſi à ſes Auditeurs. Où en trouver d'aſſez équitables, pour préférer un diſcours

grave & ſerré, à un diſcours coulant & harmonieux ? C'eſt une diſcorde honteuſe, mais très-réelle pourtant, que celle des Juges & des Auditeurs, qui demandent des choſes toutes différentes. Un Auditeur raiſonnable devroit ſe mettre à la place du Juge, & n'être touché que de ce qui le toucheroit luy-même s'il avoit à prononcer. Cependant malgré tant d'obſtacles, la nouveauté pourra peut-être faire paſſer ma piéce. J'entends nouveauté par rapport à nous : car les Grecs avoient un genre d'éloquence, qui, bien qu'oppoſé à celuy dont je vous parle, revient en quelque ſorte au même. Quand ils réfutoient une Loy comme contraire à une plus ancienne, qui n'étoit point révoquée, ils déterminoient ordinairement le ſens conteſté, en comparant ces loix avec d'autres qui pouvoient y avoir du rapport.

Moy au contraire, ayant à défendre la diſpoſition que je prétendois trouver dans la Loy du Péculat, je l'ay ſoûtenuë par d'autres Loix, qui l'expliquoient plus clairement. Le vulgaire aura peine à goûter un ouvrage de cette nature ; mais il n'en doit avoir que plus de grace pour les ſçavants. Si vous perſiſtez toûjours à vouloir que je liſe ma piéce, je la liray indiſtinctement devant toutes les perſonnes habiles. Mais encore une fois, examinez bien ſérieuſement ſi je dois m'engager à cette lecture ; comptez, peſez tout ce que je viens de vous dire * ; & n'écoutez pour vous déterminer, que la raiſon. Vous ſeul aurez beſoin d'apologie. Je trouveray la mienne dans ma complaiſance. Adieu.

* Le texte dit *novi*. . . . je croirois qu'il faudroit ſubſtituer *movi*, pour dire, Raiſons que je viens de toucher.

LETTRE XX.

A Calviſius.

QUE me donnerez-vous ? & je vous conteray une hiſtoire, qui vaut ſon peſant d'or. Je vous en diray même plus d'une ; car la derniére m'en rappelle d'autres : il n'importe par où commencer. Veranie, veuve de Piſon (celuy qui fut adopté par Galba), étoit à l'extrémité. Regulus la vient voir. Quelle effronterie à un homme qui avoit toûjours été l'ennemi déclaré du mari, & l'horreur de la femme ! Encore paſſe pour la viſite : mais il prend la place la plus proche d'elle, oſe s'aſſeoir près de ſon lit, luy demande le jour, l'heure de ſa naiſſance. Elle luy dit l'un & l'autre. Auſſi-

tôt

tôt il compoſe ſon viſage, fixe ſes yeux, remuë les lévres, compte par ſes doigts ſans rien compter ; & tout ce vain myſtere ne va qu'à tenir l'eſprit de cette pauvre malade ſuſpendu par une longue attente. *Vous êtes*, dit-il, *dans votre année climactérique ; mais vous guérirez. Pour plus grande certitude, je vais conſulter un Sacrificateur, dont je me ſuis ſouvent fort bien trouvé.* Il part ; il fait un ſacrifice, revient, jure que les entrailles des victimes ſont d'accord avec ce qu'il a promis de la part des Aſtres. Cette femme crédule, comme on l'eſt d'ordinaire dans le péril, fait un codicile, & laiſſe un legs à Regulus. Peu après, le mal redouble ; & dans les derniers ſoupirs, elle s'écrie : *Le ſcélérat ! le perfide ! qui renchérit même ſur le parjure, & affirme des impoſtures par les jours*

de ſon fils ! Ce crime eſt familier à Regulus. Il expoſe ſans ſcrupule à la colere des Dieux, qu'il trompe tous les jours, la tête de ſon malheureux fils, & le donne pour garant d'un ſi grand nombre de faux ſerments. Velleïus Bléſus, ce riche Conſulaire, vouloit pendant ſa derniére maladie changer quelque choſe à ſon teſtament. Regulus, qui ſe promettoit quelque avantage de ce changement, parce qu'il avoit pris des meſures pour s'inſinuer dans l'eſprit du malade, s'adreſſe aux Médecins, les prie, les conjure de prolonger à quelque prix que ce ſoit la vie de ſon ami. Le teſtament eſt à peine ſcellé, que Regulus change de perſonnage & de ton. *Eh! Meſſieurs*, dit-il aux Médecins, *combien de temps voulez-vous encore tourmenter un malheureux ? Pour-*

quoy envier une douce mort à qui vous ne pouvez conſerver la vie ? Bléſus meurt ; & comme s'il eût tout entendu, il ne laiſſe rien à Regulus. C'eſt bien aſſez de deux contes : m'en demandez-vous un troiſiéme, ſelon la coûtume des Ecoliers ? Il eſt tout prêt. Aurelie, femme d'un rare mérite, ſe pare de ſes plus riches habits, ſur le point de ſigner ſon teſtament. Regulus invité à la ſignature *, arrive ; & auſſi-tôt, ſans autre detour, *Je vous prie*, luy dit-il, *de me léguer ces habits.* Aurelie de croire qu'il plaiſante ; luy de la preſſer fort ſérieuſement : enfin il fait ſi bien, qu'il la contraint d'ouvrir ſon teſtament, & de luy faire un legs de l'habit qu'elle portoit. Il ne ſe contenta pas de

* C'étoit une action de cérémonie chez les Romains.

la voir écrire, il voulut encore lire ce qu'elle avoit écrit. Il eſt vray qu'Aurelie eſt réchappée; mais ce n'eſt pas la faute de Regulus : il avoit bien compté qu'elle mourroit. Un homme de ce caractere ne laiſſe pas de recüeillir des ſucceſſions, & de recevoir des legs, comme s'il le méritoit. Cela doit-il ſurprendre dans une ville, où le crime & l'impudence ſont en poſſeſſion de diſputer, ou même de ravir à l'honneur & à la vertu leurs récompenſes? Voyez Regulus. C'étoit un gueux : il eſt devenu ſi riche, à force de lâchetez & de crimes, qu'il m'a dit : *Je ſacrifiois un jour aux Dieux, pour ſçavoir ſi je parviendrois jamais à joüir de ſoixante millions de ſeſterces*; doubles entrailles trouvées dans*

* Environ ſix millions de notre monnoye.

la victime m'en promirent ſix vingt millions. * Il les aura, n'en doutez point, s'il continuë à dicter ainſi des teſtaments; eſpéce de fauſſeté, de toutes les fauſſetez, à mon avis, la plus puniſſable. Adieu.

* Environ douze millions de notre monnoye.

LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE TROISIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Calviſius.

JE NE CROIS PAS avoir jamais mieux paſſé le tems, que j'ay fait dernierement auprès de Spurinna. J'en ſuis ſi charmé, que ſi

j'ay à vieillir, je ne ſçache perſonne à qui je voulûſſe davantage reſſembler dans ma vieilleſſe. Rien n'eſt mieux entendu que ſon genre de vie. Le cours reglé des aſtres ne me fait pas plus de plaiſir que l'arrangement dans la vie des hommes, & ſur tout dans celle des vieillards. Comme il y a une eſpéce d'agitation, & je ne ſçay quel déſordre, qui ne ſied pas mal aux jeunes gens; rien auſſi ne convient mieux, que l'ordre & la tranquillité, aux gens avancez en âge. Pour eux, l'ambition eſt honteuſe, & le travail hors de ſaiſon. Spurinna ſuit religieuſement cette regle. Il renferme même comme dans un cercle les petits devoirs qu'il s'impoſe; petits, ſi la régularité qui les rappelle chaque jour, ne leur donnoit du prix. Le matin, il ſe recüeille quelque temps dans ſon lit; à huit heures, il s'habille, il fait une lieuë

à pied ; & pendant cette promenade, il n'exerce pas moins ſon eſprit que ſon corps. S'il eſt en compagnie, on s'entretient des meilleures choſes ; s'il eſt ſeul, on lit : on lit même quand il y a compagnie, & qu'elle aime la lecture. Enſuite il ſe repoſe, & reprend un livre, ou une converſation qui vaut mieux qu'un livre. Peu après, il monte dans une chaiſe avec ſa femme, qui eſt d'un rare mérite, ou avec quelqu'un de ſes amis, comme par exemple, ces derniers jours avec moy. Quels charmes ne trouve-t-on point, lors qu'un ſi grand homme épanche ſon cœur ? Quelle profonde connoiſſance de l'antiquité ! Vous ne pouvez vous imaginer combien d'actions héroïques vous repaſſent ſous les yeux ; combien de Héros vous entretiennent ; combien de ſages maximes il débite, ſans effaroucher, par des airs dogmatiques, que

ſa modeſtie a grand ſoin d'éviter. Quand on a fait plus de deux lieuës, il met pied à terre, & marche environ un quart de lieuë. Après cela, il prend quelque repos, ou retourne travailler dans ſon cabinet; car il fait très-bien des Vers Lyriques, en Grec & en Latin. Ses Poëſies ont une douceur, une grace, une gayeté qui ſurprennent; & la probité de l'auteur en rehauſſe le prix. Dès qu'un eſclave annonce l'heure du bain (c'eſt ordinairement à deux heures en hyver, à trois en été), il ſe dèshabille & ſe promene au ſoleil, s'il ne fait point de vent. De-là, il va joüer à la paume, long-temps & violemment; car il oppoſe encore ce genre d'exercice à la peſanteur de la vieilleſſe. Après le bain, il ſe met dans ſon lit, & différe un peu le repas. Il s'amuſe par une lecture divertiſſante. Pendant ce temps-là, ſes amis

ont ſelon leur goût la liberté de ſe divertir, ou aux mêmes choſes, ou à des choſes différentes. On ſert avec autant de propreté que de frugalité, dans de la vaiſſelle d'argent propre & antique. Il a même un buffet d'airain de Corinthe, qui le réjoüit ſans l'attacher. Souvent le repas eſt entremêlé de Comédie, pour ajoûter à la bonne chere les aſſaiſonnements de l'étude. La nuit, même en été, le trouve encore à table; & perſonne ne s'apperçoit d'y avoir trop demeuré, tant le repas ſe paſſe agréablement. Par-là, il s'eſt conſervé à ſoixante & dix-ſept ans paſſez, la vûë & l'oüie ſaines & entiéres, le corps dans toute ſa force, & ſans avoir rien de la vieilleſſe, que la ſeule prudence. J'ambitionne cette vie, je la goûte déja par avance, bien réſolu de l'embraſſer, dès que l'âge m'aura permis de ſonner la retraite. Cependant mille

travaux m'accablent; mais l'exemple de Spurinna me guide tout-à-la-fois & me ſoûtient. Tant que la bienſéance l'a voulu, il a rempli tous les devoirs publics. Il a paſſé par les charges, il a gouverné les Provinces, & il a mérité par les fatigues qu'il a ſoûtenuës, le repos dont il joüit. Je me propoſe donc, & la même courſe & le même but. C'eſt la parole que je vous donne aujourd'huy. Si vous voyez que jamais je m'emporte plus loin, citez-moy devant les Juges, en vertu de cette Lettre; & faites-moy condamner au repos, quand je n'auray plus à craindre le reproche d'oiſiveté. Adieu.

LETTRE II.

A Maxime.

JE crois être en droit de vous demander, pour mes amis, ce que je vous offrirois pour les vôtres, ſi j'étois à votre place. Arianus Maturius, tient le premier rang parmi les Altinates. Quand je parle de rangs, je ne les regle pas ſur les biens de la fortune, dont il eſt comblé; mais ſur la pureté des mœurs, ſur la juſtice, ſur l'intégrité, ſur la prudence. Ses conſeils dirigent mes affaires, & ſon goût mes études. Il a toute la droiture, toute la ſincérité, toute l'intelligence qui ſe peut déſirer. Il m'aime (je ne puis dire rien de plus) autant que vous m'aimez vous-même. Comme il ne connoît point

l'ambition, il s'eſt tenu dans l'ordre des Chevaliers, quoyqu'aiſément il eût pû monter aux plus grandes dignitez. Je voudrois pourtant luy donner un plus grand relief. J'ay une forte paſſion de l'élever à quelque grade ſans qu'il y penſe, ſans qu'il le ſçache, & peut-être même ſans qu'il y conſente; mais j'en veux un qui luy faſſe beaucoup d'honneur & peu d'embarras. C'eſt une faveur que je vous demande pour luy, à la premiére occaſion qui s'en préſentera. Luy & moy en aurons une parfaite reconnoiſſance. Car quoyqu'il ne ſouhaite point ces ſortes de graces, il les reçoit, comme s'il les avoit fort ſouhaitez. Adieu.

LETTRE III.

A Corellia.

JE ne pourrois pas dire ſi j'ay eû ou plus de tendreſſe, ou plus de vénération pour votre pere, homme d'un mérite & d'une probité rare. Ce que je ſens, c'eſt que par rapport à ſa mémoire, & par rapport à vous-même, je vous chéris uniquement. Jugez de-là, ſi je puis manquer de contribuer, non-ſeulement par des vœux, mais par tous mes efforts, à faire que votre fils reſſemble à ſon ayeul. J'aime mieux qu'il ſe forme ſur le maternel : quoyque d'ailleurs je n'ignore pas que l'ayeul paternel s'étoit acquis beaucoup de conſidération ; & que votre mari & ſon frere ſe ſont fait un grand nom. Le ſecret

pour mettre votre fils en état de marcher dignement ſur leurs traces, c'eſt de luy donner un bon guide, qui ſçache luy montrer les routes de la ſcience & de l'honneur; mais il importe de bien choiſir ce guide. Juſqu'icy l'enfance de votre fils, l'a tenu auprès de vous & ſous la conduite de ſes précepteurs. Là, rien de ce qu'il a appris n'a pû donner d'atteintes à ſon innocence; ou n'a pû luy en donner que de légéres. Aujourd'huy, qu'il faut l'envoyer aux Ecoles publiques, on doit prendre un Profeſſeur en éloquence qui ſoit diſtingué par ſa régularité, & ſur tout par ſa modeſtie & par ſa vertu. Car entre les autres avantages que cet enfant a reçu de la nature & de la fortune, il eſt d'une beauté ſinguliére; & c'eſt ce qui engage encore plus dans un âge ſi tendre, à ne luy pas donner un Précepteur ſeule-

ment, mais un gouverneur en quelque ſorte & un défenſeur. Je ne vois perſonne plus propre à cet employ que Julius Genitor. Je l'aime; & l'amitié que je luy porte ne ſéduit point mon jugement, à qui elle doit ſa naiſſance. C'eſt un homme grave & irréprochable : peut-être un peu trop ſévére & trop dur, ſi l'on s'en rapporte à la licence de ces derniers temps. Comme tout le monde le peut entendre, & que l'éloquence ſe manifeſte d'elle-même, vous pouvez vous informer à tout le monde de ſon éloquence. Il n'en eſt pas de même des qualitez de l'ame : elle a des abîmes, où il n'eſt preſque pas poſſible de pénétrer ; & de ce côté-là, je vous ſuis caution de Genitor. Votre fils ne luy entendra rien dire, dont il ne puiſſe faire ſon profit ; il n'apprendra rien de lui, qu'il eût été plus à propos d'ignorer. Il n'aura

pas moins de ſoin que vous & moy, de luy remettre ſans ceſſe devant les yeux les portraits de ſes Ancêtres, & de luy faire ſentir tout le poids du fardeau que leurs grands noms luy impoſent. N'héſitez donc pas à le mettre entre les mains d'un Précepteur, qui le formera d'abord aux bonnes mœurs, & enſuite à l'éloquence, où l'on ne fait jamais de grand progrès, ſans les bonnes mœurs. Adieu.

LETTRE IV.

A Macrinus.

QUOYQUE ceux de mes amis qui ſe ſont trouvez icy, & le Public même, ſemblent avoir approuvé ma conduite, dans la conjoncture dont je vais vous parler; je ſeray pourtant fort aiſe de ſça-

voir encore ce que vous en penſez. Comme j'euſſe ſouhaité de regler par votre avis les démarches que j'avois à faire, je ne déſire pas avec moins de paſſion, d'apprendre votre jugement, ſur les démarches que j'ay faites. J'étois allé en Toſcane, après avoir obtenu mon congé, ſans lequel ma charge d'Intendant des Finances ne me permettoit pas de quitter Rome. Je me diſpoſois à faire commencer dans cette Province quelque ouvrage public à mes dépens, lorſque des Députez d'Andalouſie vinrent ſupplier le Sénat de vouloir bien m'ordonner d'être leur Avocat dans l'accuſation qu'ils venoient intenter contre Cecilius Claſſicus, leur dernier Gouverneur. Mes Collegues, par un excès de bonté & d'amitié pour moy, repréſentérent les engagements de nos charges, & n'oublierent rien pour me

faire diſpenſer. Sur leurs remontrances le Sénat fit un décret, qui m'eſt infiniment honorable, *que l'on me donneroit pour Avocat à ces peuples, s'ils pouvoient m'obtenir de moy-même.* Après mon retour, les députez, de nouveau introduits dans le Sénat, lui réïtérerent en ma préſence leurs ſupplications; & me conjurerent par cette généroſité dont ils avoient reſſenti les effets contre Bébius Maſſa, de ne pas leur refuſer la protection qu'ils avoient droit d'attendre de moy comme mes anciens Clients. Auſſitôt cette eſpéce d'applaudiſſement, qui précéde ordinairement les décrets, s'excite dans le Sénat. Alors je me leve. *Meſſieurs* (dis-je), *je ceſſe de croire que mes excuſes fûſſent juſtes.* Le motif & la ſimplicité de cette réponſe, la firent bien recevoir. Ce qui m'y détermina, ce

ne fut pas ſeulement l'intention viſible du Sénat (ce qui pourtant eſt la plus forte de toutes les conſidérations) ; mais encore pluſieurs autres raiſons, qui, quoyque moins importantes, n'étoient pas à négliger.* Quand je repaſſois dans mon eſprit la généroſité qui avoit porté nos Ancêtres à pourſuivre volontairement la réparation des injures particuliéres faites à ceux avec qui ils vivoient dans cette liaiſon que nous appellons d'hoſpitalité, j'avois honte de manquer aux droits d'une alliance publique. D'ailleurs, lors que je penſois à quels périls m'avoit expoſé la défenſe des peuples d'Andalouſie, dans la cauſe que je plaiday pour eux; je ne pouvois me réſoudre à perdre, par le refus d'un ſecond

* J'ay préféré la leçon qui dit ... *Sed tamen numeri* ... comme la plus convenable, au lieu de ... *innumeri.*

ſervice, le mérite du premier, qui m'avoit tant coûté. Car enfin telle eſt la diſpoſition du cœur humain. Vous détruiſez vos premiers bienfaits, ſi vous ne prenez ſoin de les ſoûtenir par de ſeconds. Obligez cent fois, refuſez une; on ne ſe ſouviendra que du refus. La mort de Claſſicus m'invitoit encore à me charger de cette cauſe, & en éloignoit ce qui la rendoit plus déſagréable, le danger où l'on expoſe un Sénateur. Je trouvois donc que cette accuſation m'aſſuroit autant de reconnoiſſance, que ſi Claſſicus eût vécu, & ne me laiſſoit nul reſſentiment à craindre. Enfin je comptois qu'après avoir plaidé deux fois pour cette Province, il me ſeroit plus aiſé de m'excuſer, ſi elle me vouloit charger dans la ſuite une troiſiéme fois, contre quelqu'un qu'il ne me convînt pas

d'accuſer ; car tout devoir a ſes bornes. Notre complaiſance, dans une occaſion, prépare une excuſe à la liberté de nos refus dans un autre. Je vous ay informé des plus ſecrets motifs de ma conduite ; c'eſt à vous d'en juger. Si vous la condamnez, votre ſincérité ne me fera guéres moins de plaiſir que votre approbation, ſi vous me la donnez. Adieu.

LETTRE V.

A Marcus.

VOUS me faites un grand plaiſir, de lire avec tant de paſſion les ouvrages de mon oncle, & de vouloir les connoître tous & les avoir tous. Je ne me contenteray pas de vous les indi-

quer : je vous marqueray encore dans quel ordre ils ont été faits. C'eſt une connoiſſance, qui n'eſt pas ſans agréments pour les gens de Lettres. Lorſqu'il commandoit une brigarde de Cavalerie, il a compoſé un livre de l'art de lancer le javelot à cheval ; & dans ce livre l'eſprit & l'exactitude ſe font également remarquer. Deux autres, de la vie de Pomponius Secundus. Il en avoit été ſinguliérement aimé, & il crut devoir cette marque de reconnoiſſance à la mémoire de ſon ami. Il nous en a laiſſé vingt autres des guerres d'Allemagne, où il a renfermé toutes celles que nous avons eu avec les peuples de ce pays. Un ſonge luy fit entreprendre cet ouvrage. Lors qu'il ſervoit dans cette Province, il crut voir en ſonge Druſus Neron, qui, après avoir fait de

grandes conquêtes, y étoit mort. Ce Prince le conjuroit de ne le pas laiſſer enſeveli dans l'oubli. Nous avons encore de luy trois Livres intitulez, *l'Homme de Lettres*, que leur groſſeur obligea mon oncle de partager en ſix volumes. Il prend l'Orateur au berceau, & ne le quitte point, qu'il ne l'ait conduit à la plus haute perfection. Huit livres, ſur les façons de parler douteuſes. Il fit cet ouvrage pendant les derniéres années de l'Empire de Neron, où la tyrannie rendoit dangereux tout genre d'étude plus libre & plus élevé. Trente & un, pour ſervir de ſuite à l'hiſtoire qu'Aufidius Baſſus a écrite. Trente-ſept, de l'hiſtoire naturelle. Cet ouvrage eſt d'une étenduë, d'une érudition infinie, & preſque auſſi varié que la nature elle-même. Vous êtes ſurpris, comme un homme,

homme, dont le temps étoit ſi rempli, a pû écrire tant de volumes, & y traiter tant de différents ſujets, la plûpart ſi épineux & ſi difficiles. Vous ſerez bien plus étonné, quand vous ſçaurez qu'il a plaidé pendant quelque temps, & qu'il n'avoit que cinquante-ſix ans quand il eſt mort. On ſçait qu'il en a paſſé la moitié dans les embarras que les plus importants emplois, & la bienveillance des Princes luy ont attiré. Mais c'étoit une pénétration, une application, une vigilance incroyable. Il commençoit ſes veilles aux fêtes de * Vulcain, non pas pour chercher dans le Ciel des préſages, mais pour étudier. Il ſe mettoit à l'étude en été dès que la nuit étoit tout-à-fait venuë; en hyver, à une heure du matin, au plûtard à deux,

* Elles ſe célébroient ordinairement au mois d'Août.

ſouvent à minuit. Il n'étoit pas poſſible de moins donner au ſommeil, qui quelquefois le prenoit & le quittoit ſur les livres. Avant le jour, il ſe rendoit chez l'Empereur Veſpaſien, qui faiſoit auſſi un bon uſage des nuits. De-là, il alloit s'acquitter de ce qui lui avoit été ordonné. Ses affaires faites, il retournoit chez luy; & ce qui luy reſtoit de temps, c'étoit encore pour l'étude. Après le dîner (toûjours très-ſimple & très-léger, ſuivant la coûtume de nos peres) s'il ſe trouvoit quelques moments de loiſir, en été, il ſe couchoit au ſoleil. On luy liſoit quelque livre, il en faiſoit ſes remarques & ſes extraits; car jamais il n'a rien lû ſans extraire. Auſſi avoit-il coûtume de dire, qu'il n'y a ſi mauvais livres, où l'on ne puiſſe apprendre quelque choſe. Après s'être retiré du ſoleil, il ſe mettoit le plus ſouvent dans le bain

d'eau froide. Il mangeoit un morceau, & dormoit très-peu de temps. Enſuite, & comme ſi un nouveau jour eût recommencé, il reprenoit l'étude juſqu'au temps de ſouper. Pendant qu'il ſoupoit, nouvelle lecture, nouveaux extraits, mais en courant. Je me ſouviens, qu'un jour le Lecteur ayant mal prononcé quelques mots, un de ceux qui étoient à table l'obligea de recommencer. *Quoy ! ne l'avez-vous pas entendu* (dit mon oncle) ? *Pardonnez-moy* (reprit ſon ami). *Et pourquoy donc* (reprit-il) *le faire répéter ? Votre interruption nous coûte plus de dix lignes.* Voyez ſi ce n'étoit pas être bon ménager du temps. L'été, il ſortoit de table avant que le jour nous eût quitté ; en hyver, entre ſept & huit : & tout cela, il le faiſoit au milieu du tumulte de Rome, malgré toutes les occupations que l'on y trouve ;

& le faiſoit comme ſi quelque Loy l'y eût forcé. A la campagne, le ſeul temps du bain étoit exempt d'étude : je veux dire le temps qu'il étoit dans l'eau ; car pendant qu'il en ſortoit, & qu'il ſe faiſoit eſſuyer, il ne manquoit point ou de lire ou de dicter. Dans ſes voyages, c'étoit ſa ſeule application. Comme ſi alors il eût été plus dégagé de tous les autres ſoins, il avoit toûjours à ſes côtez ſon livre, ſes tablettes & ſon copiſte. Il luy faiſoit prendre ſes gants en hyver, afin que la rigueur même de la ſaiſon ne pût dérober un moment à l'étude. C'étoit par cette raiſon, qu'à Rome il n'alloit jamais qu'en chaiſe. Je me ſouviens qu'un jour il me reprit de m'être promené. *Vous pouviez* (dit-il) *mettre ces heures à profit.* Car il comptoit pour perdu, tout le temps que l'on n'employoit

pas aux ſciences. C'eſt par cette prodigieuſe aſſiduité, qu'il a ſçû achever tant de volumes, & qu'il m'a laiſſé cent ſoixante tomes remplis de ſes remarques, écrites ſur la page & ſur le revers en très-petits caracteres ; ce qui les multiplie beaucoup. Il me contoit, qu'il n'avoit tenu qu'à luy, pendant qu'il étoit Procureur de Ceſar en Eſpagne, de les vendre à Larcius Licinius, quatre cent mille ſeſterces*; & alors ces mémoires n'étoient pas tout-à-fait en ſi grand nombre. Quand vous ſongez à cette immenſe lecture, à ces ouvrages infinis qu'il a compoſez ; ne croiriez-vous pas, qu'il n'a jamais été ni dans les charges, ni dans la faveur des Princes ? Mais quand on vous dit tout le temps qu'il a ménagé

* Environ quarante mille livres de notre monnoye.

pour les Belles-lettres ; ne commencez-vous pas à croire, qu'il n'a pas encore aſſez lû & aſſez écrit ? Car d'un côté, quels obſtacles les Charges & la Cour ne forment-elles point aux études ? & de l'autre, que ne peut point une ſi conſtante application ? C'eſt donc avec raiſon que je me mocque de ceux qui m'appellent ſtudieux, moy qui, en comparaiſon de luy, ſuis un franc fainéant. Cependant je donne à l'étude tout ce que les devoirs & publics & particuliers me laiſſent de temps. Eh ! qui, parmi ceux-même qui conſacrent toute leur vie aux Belles-lettres, pourra ſoûtenir cette comparaiſon ; & ne pas rougir, comme ſi le ſommeil & la molleſſe partageoient ſes jours ? Je m'apperçois, que mon ſujet m'a emporté plus loin que je ne m'étois propoſé. Je voulois ſeulement

vous apprendre, ce que vous déſiriez ſçavoir, quels ouvrages mon oncle a compoſez. Je m'aſſure pourtant, que ce que je vous ay mandé ne vous fera guéres moins de plaiſir, que leur lecture. Non-ſeulement cela peut piquer encore davantage votre curioſité : mais vous piquer vous-même, d'une noble envie de faire quelque choſe de ſemblable. Adieu.

LETTRE VI.

A Severe.

CEs jours paſſez, j'ay acheté des deniers d'une ſucceſſion qui m'eſt échûë, une figure d'airain de Corinthe, petite à la vérité, mais belle & bien travaillée, au moins ſuivant mes lumiéres,

qui ne vont pas loin en aucune choſe, moins encore dans celle-cy. Je crois pourtant en avoir aſſez, pour juger de l'excellence de cette ſtatuë. Comme elle eſt nuë, elle ne cache point ſes défauts, & nous étale toutes ſes beautez. C'eſt un vieillard debout. Les os, les muſcles, les nerfs, les veines, les rides même vous paroiſſent comme dans un homme vivant. Ses cheveux ſont clairs & plats; ſon front large, le viſage étroit, le cou maigre; les bras abbattus, les mammelles pendantes, le ventre enfoncé; le dos exprime parfaitement la vieilleſſe; & la couleur de l'airain ne permet pas de douter, que la figure ne ſoit fort ancienne. Enfin, tout y eſt aſſez achevé, pour arrêter les yeux des maîtres, & pour charmer ceux des ignorants. C'eſt ce qui m'a engagé à

l'acheter, tout médiocre connoiſſeur que je ſuis : Non dans le deſſein d'en parer ma maiſon ; car je ne me ſuis point encore aviſé de luy donner de ces ſortes d'embelliſſements : mais pour orner quelque lieu remarquable dans notre Patrie, comme le temple de Jupiter. Le préſent me paroît digne d'un Temple, digne d'une Divinité. Faites donc faire à ma Statuë un pied-d'eſtal, de tel marbre qu'il vous plaira, & prenez ſur vous ce ſoin avec la même vivacité que vous montrez dans les moindres choſes dont je vous charge. On y lira mon nom & mes qualitez, ſi vous croyez que mes qualitez y doivent auſſi avoir place. Moy, j'auray ſoin de vous envoyer mon vieillard, par la premiére commodité qui ſe préſentera ; ou (ce que vous aimerez beau-

coup mieux) je vous le porteray moy-même. Car je me propoſe, pour peu que les devoirs de ma charge me le permettent, de faire une courſe juſques chez vous. Je voy déja la joye ſe répandre ſur votre viſage à cette nouvelle; mais vous allez vous refrogner. Je n'y ſeray que très-peu de jours. Les mêmes raiſons qui retardent mon départ aujourd'huy, me défendent une longue abſence. Adieu.

LETTRE VII.

A Caninius.

LE bruit vient de ſe répandre icy, que Silius Italicus a fini ſes jours, par une abſtinence volontaire dans ſa terre près de Naples.

Un abcès incurable qui luy étoit ſurvenu, l'a dégoûté de la vie, & l'a fait courir à la mort avec une conſtance inébranlable. Jamais la moindre diſgrace ne troubla ſon bonheur, ſi ce n'eſt peut-être la perte de ſon ſecond fils; mais l'aîné, qui valoit beaucoup mieux, & qu'il a laiſſé Conſulaire & plein de ſanté, l'en a bien dédommagé. Sa réputation avoit reçû quelque atteinte, du temps de Neron. Il fut ſoupçonné de s'être rendu volontairement délateur; mais il avoit uſé ſagement & en honnête homme de la faveur de Vitellius. Il acquit beaucoup de gloire dans le gouvernement d'Aſie; & par une honorable retraite, il avoit effacé la tache de ſes premiéres intrigues. Il a ſçû tenir ſon rang parmi les plus grands de Rome, ſans ſe faire valoir, & ſans ſe faire envier. On le viſitoit, on le reſpectoit; & quoy-

qu'il gardât ſouvent le lit, & toûjours la chambre, où ſa fortune ne pouvoit attirer perſonne; la bonne compagnie ne le quittoit point. Quand il ne compoſoit pas, il paſſoit les jours dans de ſçavantes converſations. Il faiſoit des vers où il y avoit plus d'art que de génie; & il les liſoit quelquefois, pour ſonder le goût du Public. Enfin il prit conſeil de ſa vieilleſſe, & ſortit de Rome pour ſe retirer dans la Poüille, d'où rien n'a pû depuis l'arracher, non pas même l'avénement du nouveau Prince à l'Empire. Que cette liberté fait d'honneur à Trajan, qui l'a bien voulu donner; & à Silius, qui l'a oſé prendre! Tout ce qui paroiſſoit beau le tentoit; juſques-là que ſon empreſſement pour l'avoir luy attiroit des reproches. Il achetoit en un même pays pluſieurs maiſons; & la paſſion qu'il prenoit pour la derniére, le dé-

goûtoit des autres. Il ſe plaiſoit à raſſembler dans chacune grand nombre de livres, de ſtatuës, de portraits, qu'il n'aimoit pas ſeulement, mais dont il étoit enchanté. Le portrait de Virgile l'emportoit ſur tous les autres. Il fêtoit la naiſſance de ce Poëte, avec beaucoup plus de ſolemnité, que la ſienne propre; principalement à Naples, où il n'approchoit de ſon tombeau, qu'avec le même reſpect, qu'il eût approché d'un temple. Il a vécu dans cette tranquillité ſoixante & quinze ans, avec un corps délicat, plûtôt qu'infirme. Comme il fut le dernier Conſul que fit Neron, il mourut auſſi le dernier de tous ceux que ce Prince avoit honorez de cette dignité. Il paroît même remarquable, que cet homme, qui ſe trouva Conſul quand Neron fut tué, ait ſurvécu à tous les autres qui avoient été élevez au Conſu-

lat par cet Empereur. Je ne puis y penſer, ſans être vivement touché de la miſére humaine. Car que peut-on imaginer de ſi court & de ſi borné, qui ne le ſoit moins, que la vie même la plus longue? Ne vous ſemble-t-il pas qu'il n'y ait qu'un jour que Neron regnoit? Cependant, de tous ceux qui ont exercé le Conſulat ſous luy, il n'en reſte pas un ſeul. Mais pourquoy s'en étonner? Lucius Piſon, le pere de celuy que Valerius Feſtus aſſaſſina ſi cruellement en Afrique, avoit coûtume de nous dire, qu'il ne voyoit plus aucun de ceux dont il avoit pris l'avis dans le Sénat étant Conſul. Les jours comptez à cette multitude infinie d'hommes répandus ſur la terre, ſont en ſi petit nombre, que je n'excuſe pas ſeulement, mais que je louë même les larmes de ce Prince dont parle l'hiſtoire. Vous ſça-

vez ce que l'on dit de Xerxès. Après avoir attentivement regardé cette prodigieuſe armée qu'il commandoit, il ne pût s'empêcher de pleurer le ſort de tant de milliers d'hommes, qui devoit ſi-tôt finir. Combien cette réflexion doit-elle être puiſſante, pour nous engager à faire un bon uſage de ce peu de moments, qui nous échapent ſi vîte ! Si nous ne pouvons les employer à des actions d'éclat, que la fortune ne laiſſe pas toûjours à notre portée, donnons-les au moins entiérement à l'étude. S'il n'eſt pas en notre pouvoir de vivre long-temps, laiſſons au moins des ouvrages, qui ne permettent pas d'oublier jamais que nous avons vécu. Je ſçay bien que vous n'avez pas beſoin d'être excité : mon amitié pourtant m'avertit de vous animer dans votre courſe, comme vous m'animez vous-même dans la

mienne. O la noble ardeur, que celle de deux amis, qui, par de mutuelles exhortations, allument de plus en plus en eux l'amour de l'immortalité! Adieu.

LETTRE VIII.

*A Tranquille.**

VOTRE air de cérémonie avec moy ne ſe dément point, quand vous me priez avec tant de circonſpection, de vouloir bien faire paſſer à Céſennius Silvanus votre proche parent, la charge de Colonel que j'ay obtenuë pour vous de Neratius Marcellus. Je n'auray pas moins de plaiſir, à vous mettre en état de donner à quelqu'un cette place, qu'à vous la voir remplir vous-mê-

* C'eſt Suetone l'Hiſtorien.

me. Je ne crois point qu'il ſoit raiſonnable d'envier à ceux que l'on veut élever aux honneurs, le titre de bienfaicteur, qui ſeul vaut mieux que tous les honneurs enſemble. Je ſçay même qu'il eſt auſſi glorieux de répandre les graces, que de les mériter. Vous aurez à la fois cette double gloire, ſi vous honorez un autre, d'une dignité où votre mérite vous avoit appellé. Ne croyez pas que je m'oublie dans cette occaſion : je ſens que la conſidération qu'on a pour moi, va croître infiniment dans le monde. On y connoîtra, que mes amis peuvent non-ſeulement exercer la charge de Colonel ; mais même la donner. Je vous obéis donc avec plaiſir dans une choſe ſi juſte. Heureuſement votre nom n'a point encore été porté ſur le rolle public. Ainſi nous avons la liberté de mettre à la place celuy de Sil-

vanus. Puiſſe-t-il être auſſi ſenſible à cette grace qu'il reçoit de vous, que vous l'êtes à ce petit ſervice que je vous rends ! Adieu.

LETTRE IX.

A Minutianus.

JE puis enfin vous faire icy le détail de tous les travaux que m'a coûté la cauſe que j'ay plaidée pour la Province d'Andalouſie. * Cette cauſe a duré pluſieurs audiences, avec des ſuccès fort différents. Vous demandez d'où peut venir cette différence? De la même raiſon qui a obligé de partager la cauſe en pluſieurs audiences. Claſſicus, ame baſſe, & qui alloit au crime à découvert, avoit gouverné cette Province avec autant de cruauté que

* Le texte dit la Bétique, partie de l'Andalouſie.

d'avarice, la même année, que ſous Marius Priſcus, l'Afrique éprouvoit ſemblable ſort. Priſcus étoit orignaire d'Andalouſie, & Claſſicus d'Afrique. De-là ce bon mot des Andalouſiens (car il échape quelquefois de bons mots à la douleur) : *L'Afrique nous rend ce que nous luy avons prêté.* Il y eut pourtant cette différence entre ces deux hommes, qu'une ſeule ville pourſuivit criminellement Priſcus, & que pluſieurs particuliers ſe rendirent ſes parties ; au lieu que toute l'Andalouſie en corps fondit ſur Claſſicus. Il prévint les ſuites de ce procès, par une mort qu'il dût, ou à ſa bonne fortune, ou à ſon courage. Car la mort de cet infâme ne laiſſe pas d'être équivoque. Si d'un côté il paroît fort vray-ſemblable, qu'en perdant l'eſpérance de ſe juſtifier, il

ait voulu perdre la vie ; il n'eſt pas concevable de l'autre, qu'un ſcélérat, qui n'a pas eu honte de commettre les actions les plus condamnables, ait eu le cœur d'affronter la mort, pour ſe dérober à la honte de la condamnation. L'Andalouſie cependant demandoit, que tout mort qu'il étoit, ſon procès fût inſtruit. Les Loix le vouloient ainſi. L'uſage ſembloit s'y oppoſer. Enfin, après une longue interruption, les Loix ont dans cette occaſion repris leur premiére force. Les peuples de cette Province alloient encore plus loin. Ils prétendoient que Claſſicus n'étoit pas le ſeul coupable. Ils accuſoient nommément les Miniſtres, les complices de ſes crimes, & demandoient juſtice contre eux. Je parlois pour l'Andalouſie ; & j'étois ſecondé par Luceïus Albius.

C'eſt un homme qui n'étale pas moins de richeſſes que de fleurs dans ſes diſcours, & pour qui cette ſociété de miniſtere a redoublé mon ancienne amitié pour luy. Il ſemble que les rivaux de gloire, ſur tout parmi les gens de lettres, ſoient fort diſpoſez à la diſcorde. Nous n'avons pas eu pourtant la moindre diſpute. Chacun, ſans écouter l'amour-propre, marchoit d'un pas égal où l'appelloit le bien de la cauſe. Son étenduë, & l'utilité de nos clients, nous firent dès le commencement reconnoître qu'il ne falloit pas que chacun de nous renfermât tant d'actions différentes dans un ſeul diſcours. Nous craignions que le jour, que la voix, que les forces ne nous manquâſſent, ſi nous raſſemblions comme en un ſeul corps d'accuſation, tant de crimes & tant de criminels. Tous ces noms, tous ces faits dif-

férents pouvoient d'ailleurs, non-ſeulement épuiſer l'attention des Juges, mais même confondre leurs idées. Nous appréhendions encore, que le crédit particulier de chacun des accuſez, ſi on les réüniſſoit dans un même jugement, ne devînt commun à tous par ce mélange. Enfin nous voulions éviter, que dans la confuſion, le plus puiſſant ne ſe ſauvât aux dépens du plus foible; & qu'un indigne ſacrifice ne dérobât à la juſtice les plus nobles victimes. Car jamais la faveur & la brigue n'agiſſent plus ſûrement, que lors qu'elles peuvent ſe couvrir du maſque de la ſévérité. Nous voulions imiter Sertorius, qui commanda au plus fort de ſes ſoldats d'arracher tout-à-la fois la queuë d'un cheval, & au plus foible de ne l'arracher que poil à poil. Vous ſçavez le reſte. Nous jugions de même, qu'il ne

nous étoit pas poſſible de triompher d'un ſi gros eſcadron d'accuſez, ſi nous ne les détachions les uns des autres. La premiére choſe que nous crûmes devoir bien établir, c'eſt que Claſſicus étoit coupable. C'étoit une préparation naturelle & néceſſaire à l'accuſation de ſes Officiers & de ſes complices, qui ne pouvoient jamais être criminels, s'il étoit innocent. Nous en choisîmes deux entre eux pour luy joindre, Bébius Probus & Fabius Hiſpanus, l'un & l'autre conſidérables par leur crédit, Hiſpanus même par ſon éloquence. Claſſicus nous fit peu de peine. Il avoit laiſſé parmi ſes papiers un mémoire écrit de ſa main, où l'on trouvoit au juſte ce que luy avoit valu chacune de ſes concuſſions. Nous avions même une Lettre de luy fort vaine & fort impertinente, qu'il écrivit à une de ſes

maîtreſſes à Rome, en ces termes : *Réjoüiſſons-nous ; je parts pour me rendre auprès de vous ; & je parts grand Seigneur : J'ay amaſſé quatre millions de ſeſterces* du prix d'une partie des Domaines d'Andalouſie.* Probus & Hiſpanus nous embarraſſerent davantage. Avant que d'entrer dans la preuve de leurs crimes, je crus qu'il étoit néceſſaire de faire voir que l'exécution de l'ordre d'un Gouverneur en une choſe manifeſtement injuſte, étoit un crime. Autrement, c'étoit perdre ſon temps que de prouver, qu'ils avoient été les exécuteurs des ordres de Claſſicus. Car ils ne nioient pas les faits dont ils étoient chargés ; mais ils s'excuſoient ſur l'obéiſſance qui les y avoit forcez, & qui demandoit leur grace. Ils prétendoient la mériter d'autant

* Environ quatre cens mille livres de notre monnoye.

plus

plus juſtement, qu'ils étoient des gens de Province, accoûtumez à trembler au moindre commandement du Gouverneur. Claudius Reſtitutus, qui me répliqua, publie hautement, que malgré le long exercice & cette vivacité naturelle qui luy tient la repartie toûjours prête, il ne fut jamais plus troublé, jamais plus déconcerté, que lorſqu'il ſe vit arracher les ſeules armes où il avoit mis toute ſa confiance. Voici quel fut l'événement. Le Sénat ordonna, que les biens dont Claſſicus joüiſſoit avant qu'il prît poſſeſſion de ſon Gouvernement, ſeroient ſéparez de ceux qu'il avoit acquis depuis. Les premiers furent adjugez à ſa fille; les autres furent abandonnez aux peuples d'Andalouſie. On alla plus loin: On ordonna, que les créanciers qu'il avoit payez, rendroient ce qu'ils avoient reçû; &

l'on exila pour cinq ans Hiſpanus & Probus : tant ce qui d'abord ne paroiſſoit preſque pas criminel, parut atroce dans la ſuite. Peu de jours après, nous plaidâmes contre Claudius Fuſcus, gendre de Claſſicus, & contre Stillonius Priſcus, qui avoit commandé une cohorte ſous luy. Le ſuccès fut différent. Priſcus fut banni de l'Italie pour deux ans ; Fuſcus fut renvoyé abſous. Dans la troiſiéme audience, il nous ſembla plus convenable, de raſſembler grand nombre de complices. Il étoit dangereux qu'en faiſant traîner plus long-temps cette affaire, le dégoût & l'ennuy ne refroidîſſent l'attention des Juges, & ne laſſâſſent leur ſévérité. Il ne nous reſtoit d'ailleurs que des criminels d'une moindre importance, & que nous avions tout exprès réſervez pour les derniers. J'en excepte pourtant la femme de Claſſicus,

L'on avoit contre elle aſſez d'indices pour la ſoupçonner ; mais non aſſez de preuves pour la convaincre. A l'égard de ſa fille auſſi accuſée, les ſoupçons même manquoient. Lors donc qu'à la fin de cette audience, j'eus à parler d'elle, n'ayant plus à craindre, comme je l'aurois eu au commencement, d'ôter à l'accuſation quelque choſe de ſon poids, je crus qu'il étoit de la juſtice, de ne point opprimer l'innocence. Je ne me contentay pas de le penſer, je le dis librement, & de plus d'une maniére. Tantôt je demandois aux députez, s'ils m'avoient inſtruit de quelque fait, qu'ils ſe pûſſent promettre de prouver contre elle. Tantôt je m'adreſſois au Sénat, & le ſuppliois de me dire, s'il croyoit qu'au cas que j'eûſſe quelque ſorte d'éloquence, il me fût permis d'en abuſer, pour perdre une perſonne qui étoit in-

nocente, & pour luy plonger le poignard dans le ſein. Enfin je conclus par ces paroles : *Quelqu'un dira : Vous vous érigez donc en Juge ? Non ; mais je n'oublie pas, que je ſuis un Avocat, tiré du nombre des Juges.* Telle a été la fin de cette grande cauſe. Les uns ont été abſous ; la plûpart condamnez, & bannis, ou à temps, ou à perpétuité. Le décret du Sénat louë en termes fort honorables notre fidélité, notre application, notre fermeté ; & cela ſeul pouvoit dignement récompenſer de ſi grands travaux. Vous comprenez aiſément à quel point m'ont fatigué tant de plaidoiries différentes, tant d'opiniâtres diſputes, tant de témoins à interroger, à raffermir, à réfuter. Repréſentez-vous quel embarras, quel chagrin, de ſe montrer toûjours inexorable aux ſollicitations ſecrettes, & de réſiſter en face aux

protecteurs déclarez d'un ſi grand nombre de coupables. En voici un exemple. Quelques-uns des Juges même, au gré de qui je preſſois trop un accuſé des plus accréditez, ne purent s'empêcher de s'écrier hautement, & de m'interrompre. *Eh! laiſſez-moy continuer*, leur dis-je; *cet homme n'en ſera pas moins innocent, quand j'auray tout dit.* Imaginez-vous par-là quelles contradictions il m'a fallu eſſuyer, quelles inimitiez je me ſuis attirées. Il eſt vray qu'elles ne dureront pas; car l'intégrité, qui dans le moment bleſſe ceux à qui elle réſiſte, devient bien-tôt l'objet de leur admiration & de leurs loüanges. Je ne pouvois pas vous expoſer plus clairement toute cette affaire. Vous allez me dire: Elle n'en valoit pas la peine; je me ſerois bien paſſé d'une ſi longue Lettre. Ceſſez donc de me demander de temps en

temps, ce que l'on fait à Rome ; & ſouvenez-vous qu'une Lettre ne peut être longue, lors qu'elle comprend l'inſtruction & le détail d'un grand procès, les chefs d'accuſation, le nombre & la qualité des accuſez, la diverſité des condamnations. Il me ſemble qu'il n'étoit pas poſſible de vous le mander, ni en moins de mots, ni plus exactement. Je me vante à tort d'exactitude : il me revient un peu tard une circonſtance qui m'étoit échapée. Je vais la mettre icy, quoyque hors de ſa place. Homere, & tant d'habiles gens après luy, n'en uſent-ils pas de même ? & après tout, cela n'a-t-il pas ſon agrément ? Moy, je n'y entends pas fineſſe. L'un des témoins, ou chagrin de ſe voir cité malgré luy, ou corrompu par quelqu'un des complices qui vouloit déconcerter les accuſateurs, accuſa Norbanus Licinianus, l'un des députez

& des Commiſſaires, de prévariquer en ce qui regardoit Caſta femme de Claſſicus. Les Loix veulent, que l'on juge l'accuſation principale, avant que d'entrer en connoiſſance de la prévarication; parce que rien n'eſt plus propre à faire bien juger de la prévarication, que la maniére dont l'accuſation paroît avoir été inſtruite. Cependant, ni la diſpoſition des Loix, ni la qualité de Député, ni la fonction de Commiſſaire, ne purent garantir Norbanus, tant on avoit de haine & d'indignation contre cet homme. C'étoit un ſcélérat, qui, du temps de Domitien, avoit uſé de ſa faveur, comme la plûpart des autres, & que la Province avoit choiſi pour Commiſſaire; en vûë, non de ſa droiture & de ſon intégrité, mais de ſon inimitié déclarée contre Claſſicus, par qui il avoit été banni. Norbanus demanda un jour

au moins pour préparer ſa défenſe. On n'eut pas plus d'égard à cette ſeconde remontrance, qu'à la premiére. Il fallut répondre dans le moment. Il le fit. Son caractere fourbe & méchant ne me permet pas de décider, ſi ce fut avec audace ou avec fermeté : mais il eſt certain, que ce fut avec toute la préſence d'eſprit imaginable. On le chargea de beaucoup de faits particuliers, qui luy firent plus de tort que la prévarication. Pomponius Rufus & Libo Frugi, tous deux Conſulaires, dépoſerent contre luy, que du temps de Domitien, il avoit plaidé pour les accuſateurs de Salvius Liberalis. Norbanus fut condamné & relégué. Ainſi lors que j'accuſay Caſta, j'appuyay principalement ſur le jugement de prévarication prononcé contre ſon accuſateur. Mais j'appuyay inutilement : car il arriva une choſe toute

nouvelle, & qui paroît renfermer contradiction. Les mêmes Juges qui avoient déclaré l'accuſateur convaincu de prévarication, prononcerent l'abſolution de l'accuſée. Vous êtes curieux de ſçavoir, quel parti nous prîmes dans cette conjoncture. Ce fut de remontrer au Sénat, que nous tenions de Norbanus ſeul toutes nos inſtructions ; & de ſoûtenir, que s'il étoit jugé prévaricateur, il falloit nous donner le temps de chercher & de raſſembler de nouveaux mémoires. Après cela, pendant toute l'inſtruction de ſon procès, nous demeurâmes ſpectateurs. Pour luy, il continua d'être préſent à tout ; & montra juſqu'à la fin, ou la même fermeté, ou la même audace. J'examine ſi je n'omets rien encore. Oüy : j'allois oublier, que le dernier jour Salvius Liberalis parla fortement contre tous les autres

Députez, comme s'ils avoient trahi la Province, & qu'ils eûſſent épargné pluſieurs perſonnes qu'ils avoient ordre d'accuſer. Son eſprit, ſon feu, ſon éloquence, firent grand' peur aux pauvres gens. Perſuadé de leur vertu & de leur reconnoiſſance, je les défendis. Ils publient que je les ay ſauvez d'une terrible tempête. Ce ſera icy la fin de ma Lettre. Je n'y ajoûteray pas une ſyllabe, quand même je m'appercevrois que j'ay oublié quelque choſe. Adieu.

LETTRE X.

A Spurinna & à Coccia.

SI les derniers jours que je paſſay chez vous, je ne vous dis point que j'avois compoſé un Ouvrage à la loüange de votre fils, deux raiſons m'en ont empêché. L'une, que je ne l'avois pas compoſé pour vous le dire; mais pour ſatisfaire à ma tendreſſe, & pour ſoulager ma douleur. L'autre, que les mêmes perſonnes qui vous avoient parlé de mon Ouvrage, & qui en avoient oüy la lecture (comme vous-même, Spurinna, me l'avez dit), avoient dû, ce me ſemble, vous en apprendre le ſujet. Je craignois d'ailleurs de prendre mal mon temps, ſi dans des jours deſtinez à la joye, j'euſſe rappellé de

ſi triſtes idées. J'ay même encore un peu héſité aujourd'huy, ſi je me contenterois de vous envoyer la piéce que j'ay prononcée, & que vous exigez de moy; ou ſi je n'y ajoûterois point d'autres écrits, que je réſerve pour un recüeil ſéparé. Car il ne ſuffit pas à un cœur auſſi touché que le mien, de renfermer dans un petit livre la mémoire d'une perſonne ſi chére & ſi précieuſe. Il faut donner plus d'étenduë à ſa gloire. Elle l'aura, ſi divers ouvrages la répandent & la publient. Mais dans le doute ſi je vous envoyerois tout ce que j'ay compoſé ſur ce ſujet, ou ſi j'en retiendrois une partie; j'ay trouvé qu'il convenoit mieux à ma franchiſe, & à notre amitié, de vous envoyer tout, principalement après la promeſſe que vous me faites, d'en garder le ſecret entre nous deux, juſqu'à ce que l'envie me

prenne de publier ces ouvrages. Il ne me reſte plus qu'à vous demander une grace : c'eſt de vouloir bien me dire avec la même franchiſe, ce que je dois ajoûter, changer, ſupprimer. Je ſçay bien que dans la douleur il eſt difficile de conſerver un eſprit aſſez libre pour cela : mais, tout difficile qu'il eſt, uſez-en avec moy, comme avec un Sculpteur, avec un Peintre, qui travailleroit à la ſtatuë, au portrait de votre fils. Vous l'avertiriez, qu'il n'a pas bien exprimé un trait ; qu'il doit retoucher l'autre. Ayez pour moy la même attention. Soûtenez, conduiſez ma plume. Elle travaille, ſi l'on vous en croit, à une image que le temps ne doit jamais effacer. Plus cette image ſera naturelle, reſſemblante, parfaite, plus elle ſera durable. Adieu.

LETTRE XI.

A Genitor.

C'EST le caractere de notre ami Artemidore, d'exagérer toûjours les ſervices qu'on luy rend. Il eſt vray qu'il a reçû de moy celuy dont il vous a parlé: mais il eſt encore plus vray, qu'il l'eſtime beaucoup plus qu'il ne vaut. Les Philoſophes avoient été chaſſez de Rome. J'allay le trouver dans une maiſon qu'il avoit aux portes de la Ville; & j'y allay dans une conjoncture, où ma viſite étoit plus remarquable & plus dangereuſe. J'étois Préteur. Il ne pouvoit qu'avec une groſſe ſomme acquitter les dettes qu'il avoit contractées pour des ſujets très-loüables. Quelques-uns de ſes amis les

plus puiſſants & les plus riches, ne voulurent pas s'appercevoir de ſon embarras. Moy, j'empruntay la ſomme, & je luy en fis don. J'avois lieu pourtant de trembler alors pour moy-même. On venoit de faire mourir, ou d'envoyer en exil ſept de mes amis. Les morts étoient Senecion, Ruſticus, Helvidius. Les exilez, Mauricus, Gratilla, Arria, Fannia. La foudre tombée autour de moy tant de fois, qu'elle m'avoit comme brûlé, ſembloit me préſager évidemment un ſemblable ſort. Mais il s'en faut bien, que je croye avoir pour cela mérité toute la gloire qu'il me donne. Je n'ay fait qu'éviter l'infamie. J'ay eu, autant que la différence de nos âges le pouvoit permettre, une amitié pleine de tendreſſe & d'admiration pour Caïus Muſonius ſon beau-pere. Artemidore luy-même étoit de mes plus intimes amis, dès

le temps que j'étois Tribun dans l'armée de Syrie. C'eſt la premiére marque que j'aye donné d'un naturel heureux, de montrer du goût pour un Sage, ou du moins pour un homme qui reſſemble ſi fort à ceux que l'on honore de ce nom. Car en vérité, entre tous ceux que l'on appelle Philoſophes, vous en trouverez difficilement un ou deux auſſi ſinceres, auſſi vrais que luy. Je ne vous parle point de ſon courage à ſupporter la rigueur des ſaiſons. Je ne vous dis point qu'il eſt infatigable dans les plus rudes travaux; que les plaiſirs de la table luy ſont inconnus; & qu'il donne auſſi peu de licence à ſes déſirs, qu'à ſes yeux. Ces qualitez pourroient briller dans un autre. Chez luy, elles ſont obſcurcies par ſes autres vertus. Il leur doit la préférence que Muſonius luy donna ſur des rivaux de tous états, lors qu'il le

choiſit pour gendre. Je ne puis faire ces réflexions, ſans être ſenſible au plaiſir d'apprendre, qu'il me vante ſi fort, & principalement auprès de vous. Je finis cependant par où j'ay commencé. J'appréhende bien qu'il ne ſorte des bornes, où ſon inclination bienfaiſante ne luy permet guéres de ſe contenir. C'eſt ſon défaut, beau à la vérité; mais défaut important, & le ſeul que je connoiſſe à cet homme ſi ſage d'ailleurs. Il voit toûjours dans ſes amis plus de mérite qu'ils n'en ont. Adieu.

LETTRE XII.

A Catilius.

J'IRAY ſouper chez vous, mais je veux faire mon marché. Je prétends que le repas ſoit court &

frugal. Seulement beaucoup de morale enjoüée; & de cela même, point d'excès. Demain avant le jour, différents devoirs éveilleront des gens, que Caton même ne rencontra pas impunément. Ceſar à ce propos le blâme d'une maniére qui le louë. Il dépeint dans un ſi grand embarras, ceux qui rencontrerent Caton yvre, qu'ils rougirent auſſi-tôt qu'ils luy eurent découvert le viſage. *On eut dit* (ajoûte-t-il) *que Caton venoit de les prendre ſur le fait; & non pas qu'ils venoient d'y prendre Caton.* Quelle plus haute idée peut-on donner de l'autorité que Caton avoit acquiſe, que de le repréſenter ſi reſpectable, tout enſéveli qu'il étoit dans le vin? Ce n'eſt donc pas aſſez de régler l'ordre & la dépenſe de notre repas, ſi nous n'en fixons la durée. Car après tout, nous ne ſommes pas arrivez à ce degré de ré-

putation, où la médiſance dans la bouche même de nos ennemis, ſoit notre éloge. Adieu.

LETTRE XIII.

A Romanus.

JE vous ay envoyé, comme vous le déſirez, le remerciment que j'ay fait à l'Empereur au commencement de mon Conſulat : vous l'auriez reçû, quand même vous ne me l'euſſiez pas demandé. Ne faites pas moins d'attention, je vous prie, ſur la difficulté, que ſur la beauté du ſujet. Dans la plûpart des ouvrages, la ſeule nouveauté ſuffit pour réveiller le Lecteur : icy, le ſujet, tant de fois rebattu, ſemble épuiſé. Il arrive de-là, que chacun, indifférent ſur tout le reſte, ne s'attache qu'aux tours & à

l'expreſſion, qui, dans un examen ainſi détaché, ſe ſoutiennent difficilement. Et plût à Dieu, que l'on s'arrêtât du moins au plan, aux liaiſons, aux figures du diſcours! Car enfin, les plus groſſiers peuvent quelquefois inventer heureuſement, & s'exprimer en termes pompeux: mais ordonner avec art, répandre une agréable variété, placer à propos les figures; c'eſt ce qui n'appartient qu'aux plus délicats. Il ne faut pas même affecter toûjours des penſées ſublimes & brillantes. Comme dans un Tableau, rien ne fait tant paroître la lumiére, que le mêlange des ombres; auſſi, dans une harangue, rien ne fait tant valoir le merveilleux, que le contraſte du ſimple. Mais j'oublie que je parle à un Maître. Je ne dois l'avertir, que de ne me pas épargner. C'eſt par la ſévérité de votre critique ſur les

endroits foibles, que je jugeray de la ſincérité de votre approbation pour tout le reſte. Adieu.

LETTRE XIV.

A Acilius.

LEs Eſclaves de Largius Macedo, qui a été Préteur, viennent d'exercer ſur luy les derniéres cruautez. L'avanture eſt des plus tragiques, & telle qu'une ſimple Lettre ne ſuffit pas, pour en faire ſentir toute l'horreur. Il étoit maître dur, inhumain; & qui ſe ſouvenoit peu, ou plûtôt ne ſe ſouvenoit point que ſon pere avoit été luy-même dans l'eſclavage. Il prenoit le bain dans ſa maiſon de Formies, lors que tout à coup ſes Eſclaves l'environnent. L'un le prend à la gorge, l'autre le

frappe au viſage ; celuy-cy luy donne mille coups dans le ventre & dans l'eſtomac ; celuy-là dans des endroits que la pudeur ne permet pas de nommer ; & lors qu'ils crurent l'avoir tué, ils le jetterent ſur un plancher fort chaud, pour voir s'il ne vivroit point encore. Luy, ſoit qu'en effet il eût perdu le ſentiment, ſoit qu'il feignît de ne rien ſentir, demeure étendu & immobile, & les confirme dans la penſée qu'il étoit mort. Auſſi-tôt ils l'emporterent, comme ſi la chaleur du bain l'eût fait évanoüir. Ceux de ſes Eſclaves qui n'étoient point complices, & ſes concubines, accourent avec de grands cris & avec de grands gémiſſements. Largius, réveillé par le bruit & ranimé par la fraîcheur du lieu, entre-ouvre les yeux ; & par un petit mouvement, donne quelques ſignes de vie : il le pouvoit alors

ſans danger. Les Eſclaves prennent la fuite. On arrête les uns, on court après les autres. Le maître, avec beaucoup de peine, n'a ſurvécu que peu de jours. Avant que de mourir, il a eu la conſolation de ſe voir vengé, comme l'on vange les morts. Voyez, je vous prie, à quel danger, à quelle inſolence & à quel outrage nous ſommes expoſez. Il ne faut pas que perſonne ſe croye en ſûreté, parce qu'il eſt doux & humain; car les Eſclaves n'égorgent point leurs Maîtres, par raiſon, mais par fureur. C'en eſt aſſez ſur ce ſujet. N'y a-t-il plus rien de nouveau? Rien. Je ne manquerois pas de vous l'écrire. J'ay du papier de reſte; j'ay du loiſir; il eſt fête. J'ajouteray pourtant ce qui me revient fort à propos du même Macedo. Un jour qu'il ſe baignoit à Rome dans un bain public, il luy

arriva une avanture remarquable, & de très-mauvais augure, comme la ſuite l'a fait voir. Un Chevalier Romain, pouſſé doucement par un Eſclave de Macedo, & averti de faire place, ſe tourna bruſquement, & porta un ſi rude coup, non à l'eſclave, mais au Maître, qu'il penſa le renverſer. Ainſi le bain a été funeſte à Macedo, comme par dégrez. La premiére fois, il y reçut un affront. La ſeconde fois, il y perdit la vie. Adieu.

LETTRE XV.

A Proculus.

VOus me priez de lire vos ouvrages dans ma retraite, & de vous dire s'ils ſont dignes d'être publiez. Vous m'en preſſez; vous autoriſez vos prieres par des exemples; vous me conjurez même de prendre ſur mes études une partie du loiſir que je leur deſtine, & de la donner aux vôtres. Enfin, vous me citez Ciceron, qui ſe faiſoit un plaiſir de favoriſer & d'animer les Poëtes. Vous me faites tort. Il ne faut ni me prier, ni me preſſer. Je ſuis adorateur de la Poëſie; & j'ay pour vous une tendreſſe que rien n'égale. Ne doutez donc pas, que je ne faſſe avec autant d'exactitude que de joye, ce

que vous déſirez. Je pourrois déj
vous mander que rien n'eſt plu
beau, & ne mérite mieux de pa-
roître ; du moins autant que
j'en puis juger, par les endroit
que vous m'avez fait voir : ſi pour-
tant votre prononciation ne m'
point impoſé ; car vous liſez d'u
ton fort impoſteur. Mais j'ay aſſe
bonne opinion de moy, pour croir
que le charme de l'harmonie n
va point juſqu'à m'ôter le juge-
ment. Elle peut bien le ſurpren-
dre, mais non pas le corrompre, n
l'altérer. Je crois donc déja pou-
voir hazarder mon avis, ſur l
corps de l'ouvrage. La lectur
m'apprendra ce que je dois penſe
de chaque partie. Adieu.

LETTRE XVI.

A Nepos.

J'AVOIS toûjours crû, qu'entre les actions & les paroles des hommes & des femmes illuſtres, quelques-unes avoient plus d'éclat, d'autres plus de grandeur. L'entretien que j'eus hier avec Fannia, m'a confirmé dans cette opinion. C'eſt la petite fille de cette célébre Arria, qui, par ſon exemple, apprit à ſon mari à mourir ſans regret. Fannia me contoit pluſieurs autres traits d'Arria, non moins héroïques, quoyque moins connus. Vous aurez, je m'imagine, autant de plaiſir à les lire, que j'en ay eu à les entendre. Son mari, & ſon fils, étoient en même-temps attaquez d'une maladie, qui pa-

roiſſoit mortelle. Le fils mourut. C'étoit un jeune homme d'une beauté, d'une modeſtie, qui charmoient; & plus cher encore à ſon pere & à ſa mere par de rares vertus, que par le nom de Fils. Arria donna de ſi bons ordres pour les obſéques, que le pere n'en ſçût rien. Toutes les fois même qu'elle entroit dans la chambre de ſon mari, elle luy faiſoit entendre, que leur fils ſe portoit mieux. Souvent preſſée de dire comment il étoit, elle répondoit, qu'il n'avoit pas mal dormi; qu'il avoit mangé avec aſſez d'appétit. Enfin, lors qu'elle ſentoit qu'elle ne pouvoit plus retenir ſes larmes, elle ſortoit; elle s'abandonnoit à ſa douleur; & après l'avoir ſoulagée, elle rentroit les yeux ſecs, le viſage ſerein, comme ſi elle eût laiſſé ſon deüil à la porte. Rien n'eſt plus beau, je l'avouë, que ce

qu'elle fit en mourant. Quoy de plus glorieux, que de prendre un poignard, que de l'enfoncer dans ſon ſein, que de l'en tirer tout ſanglant; & de la même main le préſenter à ſon mari, avec ces paroles immortelles & preſque divines : *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal !* Mais après tout, la gloire & l'immortalité préſentes dans ce moment à ſes yeux, la ſoûtenoient. Combien faut-il plus de force & de courage, lors que dénuée d'un ſi puiſſant ſecours, elle fait rentrer ſes pleurs, diſparoître ſon déſeſpoir, & qu'elle montre un viſage de mere contente, quand elle n'a plus de fils ? Scribonien avoit ſoulevé l'Illyrie contre l'Empereur Claude. Scribonien eſt défait & tué. Pétus, qui s'étoit attaché à luy, eſt pris & mené à Rome. On l'embarque. Arria conjure les Soldats qui l'eſcortent de la rece-

voir dans leur bord. *Vous ne pouvez*, leur diſoit-elle, *refuſer à un homme Conſulaire quelques eſclaves, qui luy ſervent à manger, qui l'habillent, qui le chauſſent. Seule, je luy rendray tous ces ſervices.* Les Soldats furent inéxorables : Arria louë une barque de Pêcheurs ; & dans un ſi petit bâtiment, ſe met à la ſuite d'un gros Vaiſſeau. Arrivée à Rome, elle rencontre dans le Palais de l'Empereur, la femme de Scribonien, qui révéloit les complices, & qui voulut luy parler. *Que je t'écoute* (dit-elle), *toy qui as vû tuer ton mari entre tes bras, & qui vis encore ?* Vous pouvez juger de-là, que ce ne fut pas ſans réflexion, & par une aveugle impétuoſité, qu'elle choiſit une ſi glorieuſe mort. Un jour, Thraſeas ſon gendre, qui la conjuroit de quitter la réſolution où elle étoit de mourir, luy dit : Vous voulez donc ſi

l'on me force à quitter la vie, que votre fille la quitte avec moy ? Elle luy répondit, ſans s'émouvoir: *Oüy, je le veux, quand elle aura vécu avec vous auſſi long-temps, & dans une auſſi parfaite union que j'ay vécu avec Pétus.* Ce diſcours avoit redoublé l'inquiétude & l'attention de toute ſa famille. On l'obſervoit de beaucoup plus près. Elle s'en apperçut. *Vous perdrez votre temps,* dit-elle. *Vous pouvez bien faire que je meure d'une mort plus douloureuſe : mais il n'eſt pas en votre pouvoir, de m'empêcher de mourir.* A peine a-t-elle achevé ces paroles, qu'elle ſe leve précipitamment de ſa chaiſe, va ſe heurter la tête avec violence contre le mur, & tombe comme morte. Revenuë à elle-même, *Je vous avois bien promis,* dit-elle, *que je ſçaurois m'ouvrir les paſſages les plus difficiles à la mort, ſi vous me fermiez ceux qui ſont aiſez.* Ces

traits ne vous paroiſſent-ils point plus héroïques encore, que celuy-cy naturellement préparé par les autres : *Mon cher Pétus, cela ne fait point de mal?* Cependant toute la terre parle de cette action. Celles qui l'ont préparée ſont inconnuës. Concluez donc avec moy, qu'entre les actions des hommes illuſtres, les unes ont plus d'éclat, les autres plus de grandeur. Adieu.

LETTRE XVII.

A Severien.

A QUOY tient-il donc, que je ne reçoive de vos nouvelles? Tout va-t-il bien? ou quelque choſe iroit-il mal? Etes-vous accablé d'affaires? ou joüiſſez-vous d'un doux loiſir? Les commoditez pour écrire ſont-elles rares? ou

vous manquent-elles ? Tirez-moy de cette inquiétude que je ne puis plus ſupporter ; & n'épargnez pas un courrier exprès. J'offre d'en faire la dépenſe. Je le payeray bien, s'il m'apprend ce que je déſire. Pour moy, je me porte bien, ſi c'eſt ſe bien porter, que de vivre dans une cruelle incertitude ; que d'attendre de moment à autre des nouvelles qui ne viennent point ; que de craindre pour ce que j'ay de plus cher, tous les malheurs attachez à la condition humaine. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Severe.

LEs devoirs du Conſulat m'ont engagé à remercier le Prince au nom de la République. Après

m'en être acquitté dans le Sénat, d'une maniére convenable au lieu, au temps, à la coûtume; j'ay crû qu'en bon citoyen, je devois jetter ſur le papier, les choſes que j'avois dites, & leur y donner plus d'étenduë. Ma premiére vûë a été de faire aimer encore davantage à l'Empereur ſes vertus, par les charmes d'une loüange naïve. J'ay voulu en même-temps tracer à ſes ſucceſſeurs, par ſon exemple mieux que par aucun précepte, la route de la ſolide gloire. S'il y a beaucoup d'honneur à former les Princes par de nobles leçons, il y a bien autant d'embarras dans cette entrepriſe, & peut-être encore plus de préſomption. Mais laiſſer à la poſtérité l'éloge d'un Prince accompli, montrer comme d'un phare aux Empereurs qui viendront après luy une lumiére qui les guide; c'eſt

tout-à-la-fois être auſſi utile & plus modeſte. Ce qui m'a fait le plus de plaiſir, c'eſt que dans le deſſein de lire cet ouvrage à mes amis, je ne les invitay point par des billets de cérémonie, ſelon l'uſage. Je les fis ſeulement avertir, que je leur lirois ma piéce un certain jour, s'ils avoient du loiſir de reſte pour venir l'entendre. Vous ſçavez qu'à Rome jamais on ne trouve de loiſir pour ces ſortes de choſes. Cependant ils y ſont tous accourus deux jours de ſuite, & par le plus mauvais temps du monde. Non contents de cela, lors que par diſcrétion je voulus ceſſer, ils exigerent abſolument de moy, que le lendemain je leur donnâſſe la lecture du reſte. A qui dois-je croire que cet honneur a été rendu? Eſt-ce à ma perſonne? eſt-ce à l'amour des Lettres? J'incline bien plus à penſer que c'eſt au deſſein

de rallumer l'amour des Lettres preſque éteint. Mais ſongez, je vous prie, quel eſt le ſujet qui ſemble avoir ſi fort piqué leur curioſité. Comment ſe peut-il, que ce qui, ſous d'autres Empereurs, nous ennuyoit dans le Sénat même, lors que la politique ne nous y demandoit qu'un moment d'attention, ſe faſſe lire, ſe faſſe écouter avec empreſſement pendant trois jours? Ce n'eſt point qu'il entre aujourd'huy plus d'éloquence; c'eſt qu'il entre plus de liberté dans ces diſcours. Rien ne ſera donc plus glorieux pour notre auguſte Empereur, que lors qu'on verra ces ſortes de harangues, auſſi odieuſes que fauſſes ſous d'autres regnes, devenuës ſous le ſien, auſſi aimables que ſincéres. Moy, je n'ay pas été moins charmé du goût de mes Auditeurs, que de leur empreſſement. Je me ſuis apperçû, que les

endroits les moins fleuris, plaiſoient du moins autant que les autres. Il eſt vray que je n'ay lû qu'à peu de perſonnes cet ouvrage fait pour tout le monde. Je ne puis m'empêcher cependant d'être flatté de ces ſuffrages particuliers. Il me ſemble qu'ils me répondent de ceux du Public. Je veux eſpérer, que comme la flatterie qui regnoit juſques ſur les Théâtres, avoit fait de très-mauvais Muſiciens il n'y a pas long-tems, la liberté qui regne aujourd'huy par tout, en peut faire d'excellents.* Tous ceux qui n'écrivent que pour plaire, ſe régleront toûjours ſur le goût général. J'ay crû, qu'il m'étoit permis de traiter mon ſujet, avec un peu d'étenduë & de liberté.

* C'eſt une alluſion au regne de Neron, qui ſe piquoit de chanter, & qui chantoit mal. Il falloit former ſon chant ſur le ſien, & l'approuver.

J'oſe dire même, que ce qu'il y a de ſérieux & de ſerré dans mon ouvrage, paroîtra recherché & amené avec art, plûtôt que ce qu'il y a de vif & d'égayé. Je ne ſouhaite pas cependant avec moins d'ardeur que ce jour vienne, & fût-il déja venu ! où le ſtile mâle & nerveux bannira pour jamais le ſtile mou & efféminé, qui s'eſt établi parmi nous. Voilà ce que j'ay dit & ce que j'ay fait pendant trois jours. Je ne veux pas que votre abſence vous dérobe rien des plaiſirs que votre amitié pour moy & votre inclination pour les Belles-lettres vous euſſent donné, ſi vous aviez été préſent. Adieu.

LETTRE XIX.

A Calviſius.

J'AY, ſelon ma coûtume, recours à vous, comme au chef de mon conſeil. Une terre voiſine des miennes, & qui s'y trouve en quelque ſorte enclavée, eſt à vendre. Plus d'une raiſon m'invite à l'acheter; plus d'une raiſon m'en dégoûte. L'agrément d'unir cette terre à celle que je poſſede; premiére amorce. Seconde tentation, le plaiſir, & tout-à-la-fois la commodité d'aller de l'une à l'autre tout d'une traite, & ſans être obligé à double dépenſe; de les régir par un même Intendant, & preſque par les mêmes Fermiers; d'embellir l'une, & de me contenter d'entretenir l'autre. Je compte

encore que je m'épargne de nouveaux meubles, des portiers, des jardiniers, d'autres ſemblables gens, & des équipages de chaſſe. Il n'eſt pas indifférent d'avoir à faire cette dépenſe en deux lieux ou en un ſeul. D'un autre côté, voicy ce qui me tient en balance. Je crains qu'il n'y ait quelque imprudence à mettre tant de biens ſous un même climat, à les expoſer aux mêmes accidents. Il me paroît plus ſûr de ſe précautionner contre les caprices de la fortune, par la différente ſituation de nos terres. Ne vous ſemble-t-il pas même, qu'il eſt agréable de changer quelquefois de terrein & d'air; & que le voyage d'une maiſon à l'autre a ſes charmes? Mais venons au principal ſujet de nos délibérations. Le terroir eſt gras, fertile, arroſé: on y trouve des terres labourables, des vignes & des bois dont la coupe eſt d'un revenu mo-

dique à la vérité, mais certain. Malgré tous ces avantages, cette terre eſt en déſordre par l'indigence de ceux qui la devoient cultiver. Son dernier maître a vendu plus d'une fois tout ce qui ſervoit à la faire valoir; & pendant que par cette vente il diminuë dans le temps préſent les arrérages dont les Fermiers étoient redevables, il leur ôte tous les moyens de ſe rétablir à l'avenir, & les ſurcharge de nouvelles dettes. * Il faut donc faire proviſion de pluſieurs bons Fermiers. Parmi mes eſclaves, je n'en ay point de propres à cela; & il n'en reſte aucun dans la maiſon dont il s'agit. Pour vous inſtruire du prix, il eſt de trois millions de ſeſterces. ** Il a été autrefois juſ-

* Le texte me paroît icy corrompu; & j'ay crû le rétablir, en changeant le mot de *rubus* en celuy de *rursùs*, comme il eſt dans l'édition d'Elzevir de 1659.

** Environ trois cent mille livres de notre monnoye.

qu'à cinq. * Mais la diminution du revenu cauſée, ſoit faute de bons Fermiers, ſoit par la miſere des temps, a produit par une ſuite naturelle la diminution du fonds. Vous me demandez ſi j'ay trois millions de ſeſterces bien comptez. Il eſt vray que la plus grande partie de mon bien eſt en terres. J'ay pourtant quelque argent qui roule dans le commerce ; & d'ailleurs je ne me feray pas une peine d'emprunter. J'ay toûjours une reſſource prête dans la bourſe de ma belle-mere, où je prends auſſi librement que dans la mienne. Ainſi que cela ne vous arrête point, ſi le reſte vous plaît. Apportez-y, je vous en ſupplie, toute votre attention. Car vous êtes le premier homme du monde en toutes choſes, mais ſur tout en œconomie. Adieu.

*Environ cinq cent mille liv. de notre monnoye.

LETTRE XX.

A Maxime.

VOUS vous ſouvenez, ſans doute, d'avoir lû ſouvent quels troubles excita la Loy qui regle l'élection des Magiſtrats par ſcrutin ; quels applaudiſſements, quels reproches elle attira d'abord à ſon auteur. Cependant elle vient de paſſer tout d'une voix dans le Sénat. Le jour de l'élection, chacun a demandé le ſcrutin. En vérité, la coûtume de donner tout haut ſon ſuffrage avoit banni de nos aſſemblées toute bienſéance. On ne ſçavoit plus ni parler à ſon rang, ni ſe taire à propos, ni ſe tenir en place. On n'entendoit de tous côtez, que de grandes clameurs. Chacun cou-

roit de toute part avec ceux dont il portoit les intérêts. Différentes troupes tumultuairement répanduës au milieu du Sénat, n'y laiſſoient plus voir qu'une confuſion indécente ; tant nous nous étions éloignez des mœurs de nos peres, chez qui l'ordre, la modeſtie, la tranquillité répondoient ſi bien à la majeſté du lieu, & au reſpect qu'il exige. Nous avons des vieillards qui m'ont ſouvent raconté, que les Magiſtrats étoient élûs de cette maniére. Celuy qui ſe préſentoit pour une charge, étoit appellé à haute voix. Il ſe faiſoit un profond ſilence. Le Candidat prenoit la parole. Il rendoit compte de ſa conduite, & citoit pour témoins & pour garants, ou celuy ſous les ordres de qui il avoit porté les armes, ou celuy dont il avoit été Queſteur, ou, s'il le pouvoit, l'un & l'autre enſemble. Il nom-

noit quelqu'un de ſes Protecteurs. Ceux-cy parloient en ſa faveur avec autorité & en peu de mots ; & cela valoit mille fois davantage que toutes les ſollicitations imaginables. Les concurrents avoient la liberté de relever les défauts de la naiſſance, de l'âge, des mœurs de ſon compétiteur. Le Sénat donnoit audience avec une gravité auſtere. Et de la ſorte, le mérite preſque toûjours l'emportoit ſur le crédit. Ces loüables coûtumes, corrompuës par la chaleur des brigues, nous ont forcé de chercher un reméde dans les ſuffrages ſecrets ; & certainement il a eu ſon effet, parce qu'il étoit nouveau & imprévû. Mais je crains que dans la ſuite le reméde même ne nous attire d'autres maux ; & qu'à la faveur du ſcrutin, l'injuſtice & l'inſolence, ne faſſent leur coup plus ſûrement. Combien ſe trou-

ve-t-il de perſonnes, ſur qui la probité garde autant d'empire en ſecret qu'en public ? Bien des gens craignent le dèshonneur, très-peu leur conſcience. Mais je m'allarme trop tôt ſur l'avenir. Cependant, graces au Scrutin, nous avons pour Magiſtrats les plus dignes de l'être. Il eſt arrivé dans cette élection, comme dans cette eſpéce de procès, où la nomination des Juges ne précéde le jugement, que du temps qu'il faut pour entendre les Parties. Nous avons été pris au dépourvû, & nous avons été juſtes. Quand je vous mande tout ce détail, c'eſt premiérement pour vous apprendre des nouvelles, & encore pour mêler la République dans nos entretiens. Nous devons d'autant plus profiter des occaſions qui s'offrent d'en parler, qu'elles ſont beaucoup plus rares pour nous,

u'elles ne l'étoient pour les an-
iens. Franchement je ſuis dégoû-
é de ces ennuyeuſes phraſes, qui
eviennent ſans ceſſe. *A quoy paſ-*
ez-vous le temps ? Vous portez-
ous bien ? Donnons à notre tour
n peu plus de liberté à nos Let-
res : tirons-les de cette indigne
aſſeſſe, & ne les renfermons pas
outes dans nos affaires domeſti-
ques. Il eſt vray que l'Empire ſe
conduit aujourd'huy par les mou-
vements d'un ſeul homme, qui
prend ſur luy tous les ſoins, tous
les travaux dont il ſoulage les au-
tres. Il veut bien cependant quel-
quefois, par un ſalutaire tempéra-
ment, nous y aſſocier. Il découle
juſques à nous des ruiſſeaux de
cette ſource de toute-puiſſance :
& non-ſeulement nous pouvons
puiſer dans ces ruiſſeaux, mais
en faire paſſer quelque partie à
nos amis par nos Lettres. Adieu.

LETTRE XXI.

A Priſcus.

J'APPRENDS que Martial eſt mort ; & j'en ay beaucoup de chagrin. C'étoit un eſprit agréable, délié, piquant ; & qui ſçavoit parfaitement mêler le ſel & l'amertume dans ſes écrits, ſans qu'il en coûtât rien à la probité. A ſon départ de Rome, je luy donnay de quoy l'aider à faire ſon voyage. Je devois ce petit ſecours à notre amitié ; je le devois aux vers qu'il a faits pour moy. L'ancien uſage étoit d'accorder des récompenſes utiles, ou honorables, à ceux qui avoient écrit à la gloire des Villes, ou de quelques Particuliers. Aujourd'huy, la mode en eſt paſſée, avec tant d'autres, qui n'avoient

voient guéres moins de grandeur & de nobleſſe. Depuis que nous ceſſons de faire des actions loüables, nous mépriſons la loüange. Vous êtes curieux de ſçavoir, quels étoient donc les Vers que je crus dignes de ma reconnoiſance. Je vous renvoyerois au livre même, ſi je ne me ſouvenois de quelques-uns. S'ils vous plaiſent, vous chercherez les autres, dans le recuëil. Le Poëte adreſſe la parole à ſa Muſe. Il luy recommande d'aller à ma maiſon des Eſquilies, & de m'aborder avec reſpect. Voicy comment:

Gardes-toy bien dans ton yvreſſe,
Muſe, d'aller à contre-temps
Troubler les Emplois importants,
Où du ſoir au matin l'occupe ſa ſageſſe.
Reſpecte les moments qu'il donne à des diſcours
Qui ſont les charmes de nos jours;

Et que tout l'avenir, admirant notre Pline,
Oſera comparer aux Oracles d'Arpine.
Prends l'heure que les doux propos,
Enfants des verres & des pots,
Ouvrent tout l'eſprit à la joye;
Qu'il ſe détend, qu'il ſe déploye;
Qu'on traite les Sages de ſots;
Et qu'alors, en humeur de rire,
Les plus Catons te puiſſent lire.

Ne croyez-vous pas, que celuy qui a écrit de moy dans ces termes, ait bien mérité de recevoir des marques de mon affection à ſon départ, & de ma douleur à ſa mort ? Tout ce qu'il avoit de meilleur, il me l'a donné ; prêt à me donner davantage, s'il avoit pû : quoyqu'à juger ſainement, le don le plus précieux qu'on puiſſe faire, c'eſt le don de la gloire & de l'immortalité. Mais

peut-être que les Poëſies de Martial ne ſeront pas immortelles. Peut-être ; mais au moins les a-t-il travaillées dans la penſée qu'elles le ſeroient. Adieu.

LES LETTRES DE PLINE LE JEUNE.

LIVRE QUATRIE'ME.

LETTRE PREMIERE.

A Fabatius.

VOUS ſouhaitez depuis long-temps, de nous voir enſemble, votre petite fille & moy. Rien ne peut nous faire plus de plaiſir à l'un & à l'au-

tre. Nous ne le déſirons pas avec moins de paſſion que vous ; & nous préparons tout pour notre départ. Nous hâterons notre marche, autant que les chemins le permettront : nous ne nous détournerons qu'une fois ; mais le détour ne ſera pas long. Nous paſſerons par la Toſcane, non pour voir l'état de nos biens en ce pays (car cela ſe peut remettre à notre retour), mais pour nous acquitter d'un devoir indiſpenſable. Près de mes Terres eſt un Bourg, que l'on appelle Tiferne *, ſur le Tibre. Je ſortois à peine de l'enfance, que ſes habitans me choiſirent pour leur Avocat. Plus leur affection eſt aveugle, plus elle eſt vive. Ils fêtent mon arrivée ; ils s'affligent de mon départ ; ils font des réjoüiſſances publiques toutes les fois que l'on m'éleve à quelque nouvel

* Aujourd'huy *Citta di Caſtello.*

honneur. Pour leur marquer ma reconnoiſſance (car il eſt honteux de ſe laiſſer vaincre en amitié), j'ay fait bâtir en ce lieu un Temple à mes dépens. Comme il eſt achevé, il ſemble que l'on ne puiſſe, ſans irréligion, en différer la Dédicace. Nous y ſéjournerons donc le jour deſtiné à cette cérémonie, que j'ay réſolu d'accompagner d'un grand repas. Peut-être demeurerons-nous encore le jour ſuivant; mais cela-même redoublera notre diligence ſur la route. Je ſouhaite ſeulement de vous trouver, auſſi-bien que votre chere fille, pleins de ſanté. Je ne dis pas pleins de joye; car cela ne vous peut manquer, ſi nous arrivons heureuſement. Adieu.

LETTRE II.

A Clemens.

REGULUS vient de perdre ſon fils; c'eſt la ſeule diſgrace qu'il pouvoit n'avoir pas méritée, parce que je doute qu'il la ſente. C'étoit un enfant d'un eſprit pénétrant, mais équivoque, & qui pouvoit ſe promettre d'avancer dans le chemin de la vertu, s'il eût pris ſoin de ne pas ſuivre les traces de ſon pere. Regulus l'émancipa, pour luy faire recueillir la ſucceſſion de ſa mere. * Après l'avoir acheté par ce bienfait (au moins c'eſt ainſi que le caractere de l'homme en faiſoit parler), il briguoit les bonnes graces de ſon fils par une

* Elle avoit inſtitué héritier ſon fils, au cas qu'il fût émancipé par ſon pere.

affectation d'indulgence, auſſi rare que honteuſe dans un pere. Cela vous paroît incroyable : mais repréſentez-vous Regulus. Cependant il le pleure immodérément. Cet enfant avoit de petits chevaux de main, & pluſieurs attelages ; des chiens de toutes tailles, des roſſignols, des perroquets & des merles. Regulus a tout fait égorger ſur le bucher ; & ce n'étoit pas douleur, mais comédie. On court chez luy de tous les endroits de la Ville. Tout le monde le hait ; tout le monde le déteſte ; & chacun s'empreſſe de luy rendre viſite, comme s'il étoit l'admiration & les délices du genre humain : & pour vous dire en un mot tout ce que je penſe, chacun à l'envi, en faiſant ſa cour à Regulus, l'imite. Il s'eſt retiré dans ſes jardins au-de-là du Tibre. Là, il remplit de grandes galeries, une vaſte étenduë

de terrain, & borde tout le rivage de ſtatuës. Il eſt le premier homme du monde pour loger enſemble la magnificence & l'avarice, l'infamie & la vanité. Il incommode toute la Ville, qu'il met en grand mouvement dans une très-fâcheuſe ſaiſon; & c'eſt pour luy une conſolation, que d'incommoder. Il dit, qu'il veut ſe marier; & il le dit artificieuſement, comme mille autres choſes. Préparez-vous à apprendre au premier jour les noces d'un homme en deüil; les noces d'un vieillard; les unes trop tôt, les autres trop tard célébrées. Demandez-vous ce qui me le perſuade. Ce n'eſt point ſur ce qu'il l'aſſûre très-affirmativement que j'en juge; car perſonne ne ſçait mieux mentir: mais c'eſt parce qu'il eſt infaillible, que Regulus fera toûjours ce que l'on ne doit pas faire. Adieu.

LETTRE III.

A Antonin.

JE ne ſuis point ſurpris, ni que vous ayez pluſieurs fois rempli le Conſulat avec autant de gloire, que les Conſuls de l'ancienne Rome; ni que vous vous ſoyez conduit dans le Gouvernement d'Aſie, d'une maniére qui n'a guéres d'exemples; je dirois qui n'en a point, ſi votre modeſtie pouvoit me le pardonner: Je ne m'étonne point enfin, de ce que vous n'êtes pas moins le premier de Rome par votre intégrité, & par votre autorité, que par votre âge. Non que de ſi glorieux avantages ne méritent notre vénération. Mais je vous admire bien plus dans la vie privée. Car il eſt auſſi beau que

difficile d'aſſaiſonner tant de ſévérité avec tant d'agrément ; de mêler tant de politeſſe avec tant de gravité. C'eſt ce que vous faites admirablement, & dans vos entretiens & dans vos ouvrages. On ne peut vous entendre, ſans ſe repréſenter ce vieillard d'Homere, dont les diſcours *Avoient je ne ſçay quoy de plus doux que le miel ;* ni lire ce que vous écrivez, ſans s'imaginer que les abeilles y répandent le ſuc le plus pur des fleurs, & qu'elles en font le tiſſu. C'eſt ce qui m'eſt arrivé, quand j'ay lû vos Epigrammes Grecques & vos Vers ïambes. Quelle naïveté ! quelle élégance n'y ay-je pas trouvé ? Que ces Poëſies ſont tendres ! qu'elles ſont galantes ! Quel goût de l'antiquité ! quelle fineſſe ! quelle juſteſſe ! Je croyois lire Callimaque, Herode, ou d'autres Auteurs plus délicats

encore, s'il y en a : car certainement ces deux Poëtes n'ont pas excellé dans ces deux ſortes de Poëſies ; & l'un même n'a compoſé qu'en un de ces genres. Eſt-il poſſible qu'un homme né à Rome parle ſi bien Grec ? En vérité, je ne crois pas que l'on parle ſi bien la langue Attique dans Athénes. Vous diray-je tout ce que je penſe ? Je ne pardonne point aux Grecs le choix que vous avez fait de leur langue préférablement à la nôtre. Car il ne faut pas être devin, pour ſçavoir quelles beautez vos ouvrages euſſent eu dans votre langue naturelle, ſi vous avez ſçû leur en donner tant dans une langue étrangére. Adieu.

LETTRE IV.

A Soſſius

J'AY toute la tendreſſe imaginable pour Calviſius Nepos. Il a de l'habileté, de la droiture, de l'éloquence : qualitez principales, ſelon moy. Il eſt proche parent de C. Calviſius, qui demeure en même maiſon que moy, & qui eſt votre intime ami. C'eſt le fils de ſa ſœur. Donnez-luy, je vous ſupplie, une Charge de Tribun Semeſtre, qui le releve à ſes propres yeux & à ceux de ſon oncle. Vous obligerez notre ami Calviſius. Vous obligerez Nepos luy-même, qui certainement n'eſt pas un débiteur moins ſolvable, que nous pouvons vous le paroître. Vous avez ſouvent fait des graces : mais j'oſe

vous aſſûrer que vous n'en avez jamais mieux placé aucune, & à peine une ou deux auſſi bien. Adieu.

LETTRE V.

A Sparſus.

ON DIT, qu'un jour Eſchine lut ſa harangue & celle de Demoſthene aux Rhodiens, qui l'en prioient; & que l'une & l'autre excita de grandes acclamations. Les applaudiſſements que les piéces de ces excellents hommes ont reçû, ne m'étonnent plus; depuis que derniérement à la lecture d'une des miennes, dans une aſſemblée de Sçavans, j'ay trouvé la même attention, les mêmes empreſſements deux jours entiers. Cependant, pour réveiller leur curioſité,

je n'avois pas le charme ſecret, qui ſe rencontre dans la comparaiſon de deux piéces, & dans cette eſpéce de combat qu'elles forment entre-elles, & qui attache l'auditeur. Outre les beautez qu'avoient les deux diſcours, les Rhodiens étoient piquez par le plaiſir de les comparer. Le mien, quoyque deſtitué de ce dernier attrait, a ſçû plaire. Eſt-ce avec juſtice? Vous en jugerez, quand vous aurez lû cet ouvrage, dont la longueur ne ſouffre pas une plus longue Préface. Il faut au moins une courte Lettre, pour faire mieux recevoir mon excuſe d'avoir compoſé un ſi gros livre. Je ne crois pourtant pas avoir paſſé les bornes de mon ſujet. Adieu.

LETTRE VI.

A Naſon.

MEs terres de Toſcane ont été grêlées. Celles d'au-delà du Pô ont été plus heureuſes. Tout y abonde ; mais auſſi rien ne s'y vend. Je ne puis compter que ſur le revenu de ma terre de Laurentin. Il eſt vray que je n'y poſſéde qu'une maiſon & un jardin : le reſte n'eſt que ſable. Le terrain n'eſt pourtant pas ingrat pour moy. J'y compoſe ſans diſtraction ; & ſi je ne puis y cultiver des terres que je n'ay pas, j'y cultive au moins mon eſprit. Ailleurs, je vous feray voir des granges pleines : icy, des porte-feüilles bien remplis. Si donc un revenu ſolide & certain vous

tente, venez faire des acquiſitions ſur ce rivage. Adieu.

LETTRE VII.

A Lepidus.

JE le répéte ſouvent : Regulus a plus de conſtance que l'on ne s'imagine. C'eſt une choſe étonnante, que ſon ardeur pour tout ce qu'il entreprend. Il s'eſt mis en tête de pleurer ſon fils. Il le pleure mieux qu'homme du monde. Il luy a pris en gré d'en avoir des ſtatuës & des portraits : vous ne voyez plus les Scupteurs & les Peintres occupez d'autre choſe. Couleur, cire, cuivre, argent, or, yvoire, marbre ; on met tout en œuvre pour nous repréſenter le fils de Regulus. Ces jours paſſez dans une nombreuſe aſſemblée, il

lut la vie de ſon fils. Peut content d'en avoir répandu mille copies dans l'Italie, & dans toutes les Provinces de l'Empire; il a, par une eſpéce de Lettre circulaire, convié la plûpart des Villes, de choiſir entre leurs Décurions le meilleur déclamateur, pour la lire au peuple. On l'a lûë. Que ne pouvoit-on pas attendre de cet homme, s'il eût tourné vers de dignes objets cette conſtante ardeur, ou ſi vous voulez, cet attachement opiniâtre pour tout ce qu'il déſire? Ce n'eſt pas que les méchans n'ayent toûjours plus de fermeté que les bons. Comme l'ignorance inſpire de la hardieſſe, & que le ſçavoir donne de la timidité; la modeſtie ſemble amollir l'honnête-homme, pendant que l'audace affermit le ſcélérat. Regulus en eſt un exemple. Il a la poitrine foible, l'air embarraſſé, la langue épaiſſe, l'imagina-

tion pareſſeuſe ; il n'a point de mémoire ; enfin il n'a pour tous talens qu'un eſprit extravagant. Cependant, ſans autre ſecours que ſon extravagance & ſon effronterie, il s'eſt acquis auprès de bien des gens la réputation d'Orateur. C'eſt donc admirablement qu'Herennius Senecion, renverſant la définition faite par Caton au livre de l'Orateur, & l'appliquant à Regulus, dit que *l'Orateur eſt un méchant homme, qui ignore l'art de parler.* En vérité Caton n'a pas mieux défini ſon Orateur, que Senecion a caractériſé Regulus. Avez-vous de quoy payer cette lettre en même monnoye ? Votre payement eſt tout prêt, ſi vous me pouvez mander, que cet ouvrage lamentable a été lû dans votre Ville, par quelqu'un de mes amis, ou par vous-même, monté comme un charlatan ſur deux trétaux dans

la place publique ; que vous avez fait à haute voix cette lecture, & l'avez ſoûtenuë par un ton de confiance & d'autorité, pour parler le langage de Demoſthene. Cette piéce eſt d'une impertinence à vous faire plus rire que pleurer. Elle vous paroîtra plûtôt faite par un enfant, que pour un enfant. Adieu.

LETTRE VIII.

A Arrien.

VOUS vous réjoüiſſez avec moy de ma promotion à la dignité d'Augure ; & vous avez raiſon. Il eſt toûjours glorieux d'obtenir, même dans les plus petites occaſions, l'approbation d'un Prince auſſi ſage que le nôtre. D'ailleurs, ce ſacerdoce eſt non-

ſeulement vénérable par ſon antiquité ; mais il a cet avantage ſur les autres, qu'il ne ſe perd qu'avec la vie. Tous les ſacerdoces, à peu près égaux dans leurs prérogatives, ſe peuvent ôter comme ils ſe donnent ; mais l'empire de la fortune ſur celuy-cy ſe borne à le donner. Ce qui me le rend encore plus agréable, c'eſt d'avoir ſuccédé à Julius Frontinus, homme d'un rare mérite. Sa conſtance depuis pluſieurs années à m'honorer de ſon ſuffrage pour cette place, le jour que l'on déclaroit ceux qu'on en jugeoit les plus dignes, ſembloit me déſigner ſon ſucceſſeur. L'événement a été ſi bien d'accord avec ſes vœux, qu'il ne paroît pas que le hazard s'en ſoit mêlé. Mais ce qui vous plaît davantage, ſi j'en crois votre lettre, c'eſt que Ciceron fut Augure. Vous me voyez avec joye marcher dans la carrie-

re des honneurs, ſur les traces d'un homme que je voudrois ſuivre dans celle des Sciences. Et plût au ciel, qu'après être parvenu, beaucoup plus jeune que luy au Conſulat & au Sacerdoce, je pûſſe, au moins dans ma vieilleſſe, poſſéder une partie de ſes talens! Mais les graces dont les hommes diſpoſent, peuvent bien venir juſqu'à moy & juſqu'à d'autres; celles qui dépendent des Dieux, il y auroit trop de peine à les acquérir, & trop de préſomption à ſe les promettre. Adieu.

LETTRE IX.

A Urſus.

CEs jours paſſez, on a plaidé la cauſe de Junius Baſſus, homme illuſtre par les traverſes, & par les diſgraces qu'il a ſouffertes. Il fut accuſé par deux particuliers du temps de Veſpaſien. Renvoyé au Sénat pour ſe juſtifier, il y vit ſon ſort long-temps incertain : enfin il ſe juſtifia pleinement & fut abſous. Il craignit Titus, parce qu'il étoit amy de Domitien ; & Domitien luy-même le relegua. Rappellé par Nerva, il obtint le Gouvernement de Bithynie. A ſon retour, il fut accuſé de malverſation. Vivement preſſé, fidélement défendu, il n'eût pas tous les Juges favorables. Le plus grand nombre pourtant

fut de l'avis le plus doux. Rufus, qui parle aiſément & avec véhémence, l'accuſa le premier ; & il fut ſecondé par Théophanes, l'un des députez, le chef & l'auteur de l'accuſation. Je commençay la défenſe de Baſſus. Il m'avoit chargé de jetter les fondements de ſon Apologie ; de faire valoir toute la conſidération que luy donnoient ſa naiſſance & ſes malheurs ; d'exagérer la conſpiration des délateurs, qui vivoient de cet indigne métier ; de mettre au jour ce qui le rendoit un objet de haine aux factieux, & particuliérement à Théophanes. Mais il ne m'avoit rien tant recommandé, que de m'attacher à la réfutation du crime, dont il paroiſſoit que les accuſateurs faiſoient leur capital. Car ſur tous les autres chefs de l'accuſation, c'étoit peu d'abſoudre Baſſus ; il méritoit des éloges.

Ce

Ce qui le chargeoit donc davantage, c'eſt que cet homme, d'une franchiſe ennemie de toute précaution, avoit reçu, comme une marque d'amitié, ce qu'il avoit plû aux gens de la Province de luy envoyer. Il n'étoit pas extraordinaire qu'il y eût fait des amis. Il y avoit été Queſteur. Ses accuſateurs appelloient cela des vols & des concuſſions ; luy l'appelloit des préſens. Mais le point de la difficulté, c'eſt que la Loy défend de recevoir même des préſens. Que faire dans cet embarras ? Nier le fait ? C'étoit reconnoître tacitement pour vol, ce que l'on n'oſoit avoüer. Conteſter ce qui ſe trouvoit manifeſtement prouvé ? C'étoit aggraver le crime, loin de le détruire. D'ailleurs, Baſſus n'en avoit pas laiſſé la liberté aux Avocats. Il avoit dit à pluſieurs perſonnes, & même au Prince,

qu'il avoit reçû, & envoyé quelques bagatelles le jour de ſa naiſſance & aux Saturnales. Devois-je donc recourir à la clémence? Je mettois le poignard à la gorge de l'accuſé. On eſt criminel, dès que l'on a beſoin de grace. Falloit-il ſoûtenir que ſon action étoit innocente? Sans le juſtifier, je me dèshonorois. Je crus qu'il étoit néceſſaire de prendre je ne ſçay quel milieu; & je m'imagine l'avoir trouvé. La nuit, qui d'ordinaire finit les combats, finit auſſi mon diſcours. J'avois parlé pendant trois heures & demie. Il me reſtoit encore une heure & demie à remplir. Car, ſuivant la Loy, l'accuſateur avoit ſix heures, & l'accuſé neuf. Celuy-cy avoit partagé ſon temps de maniére, qu'il m'en avoit donné cinq heures, & quatre à celuy qui devoit me relever. Le ſuccès de mon diſcours m'invi-

toit au ſilence. Car il y a de la témérité à ne ſe pas contenter de ce qui nous a réüſſi. J'avois encore à craindre, que ſi je recommençois le jour ſuivant, les forces ne me manquâſſent. Il eſt plus difficile de ſe remettre au travail, que de le continuer pendant que l'on eſt en haleine. Je courrois même un autre riſque. L'interruption pouvoit rendre, ou languiſſant ce qui me reſtoit à dire, ou ennuyeux ce qu'il falloit répéter. Comme un flambeau conſerve tout ſon feu dans l'agitation continuelle, & ſe rallume difficilement quand une fois il eſt éteint ; l'action auſſi lors qu'elle eſt continuée, entretient à la fois & la vivacité de l'Orateur & l'attention des Auditeurs : mais ſi quelqu'intervale coupe le diſcours, celuy qui parle ſe refroidit, & refroidit ceux qui l'écoutent. Baſſus cependant s'ob-

ſtinoit à me preſſer avec inſtance; & preſque les larmes aux yeux, d'employer en ſa faveur ce qui me reſtoit de temps. J'obéis; & je préféray ſon intérêt au mien. Je fus agréablement trompé. Je trouvay dans les eſprits une attention ſi neuve & ſi vive, qu'ils paroiſſoient bien plûtôt mis en goût, que raſſaſiez par le diſcours précédent. Lucius Albinus prit la parole après moy; & entra ſi bien dans ce que j'avois dit, que nos plaidoyers eurent les agréments de deux piéces différentes, & ſemblerent n'en former qu'une. Herennius Pollio répliqua avec autant de force que de gravité; & après luy, Théophane pour la ſeconde fois. Car pour comble de préſomption, il voulut encore étaler ſon éloquence, après deux hommes Conſulaires très-éloquents, & conſumer la plus grande partie de l'audien-

ce. Il plaida non-ſeulement juſqu'à la nuit, mais bien avant dans la nuit. Le lendemain, Titius Homulus & Fronton parlerent pour Baſſus, & firent des prodiges. Le quatriéme jour, les témoins furent examinez ; & on opina. Bébius Macer Conſul déclara Baſſus convaincu de péculat. Cépion fut d'avis, que ſans toucher à l'honneur de Baſſus, on civiliſât l'affaire, & qu'on la renvoyât devant des Juges ordinaires. On ne peut douter qu'ils n'eûſſent tous deux raiſon. Comment cela ſe peut-il, dites-vous ? C'eſt que Macer s'en tenoit à la lettre de la Loy ; & que, ſuivant la rigueur de la Loy, qui défend de recevoir des préſens, on ne pouvoit ſe diſpenſer de condamner celuy qui en avoit reçû. Cépion, au contraire, perſuadé que le Sénat peut étendre ou modérer la ri-

gueur des Loix, comme effectivement il le peut, croyoit avoir droit de pardonner une prévarication autoriſée par l'uſage. L'avis de Cépion l'emporta. Il fut même prévenu dès qu'il ſe leva pour opiner, par ces acclamations qui ne ſe donnent qu'à ceux qui, après avoir opiné, reprennent leur place. Jugez des applaudiſſements qui ſuivirent ſon diſcours, par ceux qui le précédérent. Cependant ſur cette affaire, Rome n'eſt pas moins partagée que le Sénat. Les uns accuſent Macer d'une ſévérité mal entenduë; les autres reprochent à Cépion un relâchement, qui choque toutes les bienſéances. Comment comprendre, diſent-ils, que l'on renvoye un homme à des Juges ordinaires pour luy faire ſon procès, & qu'en même-temps on luy conſerve ſa place dans le Sénat? Valerius Pauli-

nus ouvrit un troiſiéme avis. Ce fut d'ajoûter à celuy de Cépion, que l'on informeroit contre Théophane, après qu'il auroit achevé ſa commiſſion. Paulinus ſoutenoit, que cet homme, dans le cours de l'accuſation, avoit luy-même en pluſieurs chefs contrevenu à la Loy, ſur laquelle il vouloit faire condamner Baſſus. Mais quoyque ce dernier avis plût fort à la plus grande partie du Sénat, les Conſuls le laiſſerent tomber. Il fit pourtant à Paulinus tout l'honneur qu'il pouvoit attendre de ſa juſtice & de ſa fermeté. Le Sénat s'étant ſéparé, Baſſus ſe vit de toutes parts abordé, environné avec de grands cris, & avec toutes les démonſtrations d'une joye extrême. Un nom fameux par ſes malheurs, le ſouvenir de ſes périls paſſez rappellé par le nouveau danger qu'il venoit de courir, une

vieilleſſe abbattuë & comme accablée, & en même-temps un air noble & grand, luy avoient attiré les vœux de tout le monde. Cette Lettre vous tiendra lieu de préface. Quant à la piéce entiére, vous attendrez, s'il vous plaît; & vous ne vous laſſerez pas d'attendre. Vous comprenez bien par l'importance du ſujet, qu'il ne ſuffit pas d'y retoucher légérement & de la repaſſer en courant. Adieu.

LETTRE X.

A Sabinus.

VOUS me marquez que Sabine, qui nous a fait ſes héritiers, ne paroît par aucune diſpoſition de ſon teſtament avoir affranchi Modeſtus ſon eſclave, & que cependant elle luy laiſſe un legs en ces termes: *Je legue à Modeſtus, à qui j'ay déja donné la liberté.* Vous me demandez mon avis. J'ay conſulté nos maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet eſclave, ni la liberté qui ne luy a point été donnée, ni le legs dont l'eſclave du teſtateur, & qui reſte ſon eſclave, eſt incapable. Mais moy, je ne doute pas que Sabine ne ſe ſoit trompée; & je ſuis perſuadé, que nous ne de-

vons pas héſiter à faire ce que nous ferions, ſi elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire. Je m'aſſure que vous ſerez de mon ſentiment, vous qui faites profeſſion d'être religieux obſervateur de la volonté des morts. Elle tient lieu de toutes les loix du monde à de dignes héritiers, dès qu'ils la peuvent entrevoir. La bienſéance n'a pas moins de pouvoir ſur des perſonnes comme nous, que la néceſſité ſur les autres. Laiſſons donc Modeſtus joüir de la liberté; laiſſons-le joüir de ſon legs, comme ſi la teſtatrice avoit pris les précautions que la Loy exige. C'eſt les prendre toutes, que de bien choiſir ſes héritiers. Adieu.

LETTRE XI.

A Minutien.

AVEZ-VOUS oüy dire, que Licinien enſeigne la Réthorique en Sicile ? J'ay peine à croire que vous le ſçachiez : car la nouvelle vient d'arriver. Il n'y a pas long-temps que cet homme, après avoir été Préteur, paroiſſoit dans le premier rang au Barreau. Quelle chûte ! Le voilà, de Sénateur, devenu Banni ! d'Orateur, devenu Rhéteur ! Luy-même, dans le diſcours qu'il fit à l'ouverture de ſon école, en prit occaſion de s'écrier, d'un ton auſſi grave que lamentable : *Fortune ! ce ſont-là de tes jeux ! Tu tire de l'école un Pédant, pour en faire un Sénateur ; & tu chaſſes du Sénat un Sénateur, pour en faire un*

Pédant ! Je trouve tant de bile, tant d'aigreur dans cette penſée, que j'ay bien du penchant à croire, qu'il n'a pris ce parti, que pour la débiter. Lors qu'il ſe mit en poſſeſſion de ſa chaire, il parut vêtu à la Grecque avec un manteau (car les Bannis perdent le droit de porter la robe). Après s'être compoſé, après avoir jetté les yeux ſur ſon habit : *Meſſieurs*, dit-il, *je vais parler Latin*; & mêla dans la ſuite de ſon diſcours, les réflexions du monde les plus triſtes & les plus touchantes. Doit-on croire qu'il ait dèshonoré tant d'érudition par un inceſte ? Il eſt vray qu'il a avoüé ce crime; mais on ne ſçait encore ſi c'eſt la crainte, ou la vérité, qui luy arracha cet aveu. Domitien au déſeſpoir, haï, déteſté de tout le monde, ne ſçavoit à qui recourir. Il s'étoit mis en tête de faire enterrer

vive Cornelie Maximille Veſtale; & cela, dans l'extravagante penſée d'illuſtrer ſon ſiécle par un tel exemple. Il joint toute la fureur d'un Tyran à l'autorité d'un Souverain Pontife, pour convoquer les autres Pontifes, non pas dans ſon Palais, mais dans ſa maiſon d'Albane.* Là, ſans aucune formalité, & par un crime plus grand que celuy qu'il vouloit punir, il déclare inceſtueuſe cette malheureuſe fille, ſans la citer, ſans l'entendre; luy qui, non content d'avoir débauché ſa niéce, avoit encore cauſé ſa mort. Elle étoit veuve. Leur commerce eut les ſuites ordinaires du mariage. Elle voulut les prévenir & les cacher : il luy en coûta la vie. Auſſi-tôt après ce barbare arrêt contre Cornelie, les Pontifes furent renvoyez pour le faire exécuter. Elle s'écrie,

* Aujourd'huy Albano.

leve les mains au ciel, invoque tantôt Veſta, tantôt les autres Dieux; & entre pluſieurs exclamations répete ſouvent celle-cy : *Quoy ! Ceſar me déclare inceſtueuſe, moy, dont les ſacrifices l'ont fait vaincre, l'ont fait triompher ?* On ne ſçait pas trop bien, ſi par ces paroles elle voulut flatter, ou inſulter le Prince; ſi le témoignage de ſa conſcience, ou ſon mépris pour l'Empereur, les luy ſuggéroient. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle ne ceſſa de les répéter juſqu'au lieu du ſupplice. Elle y arriva. Innocente ? je n'en ſçay rien : mais du moins conduite en criminelle. Comme il fallut l'enfermer dans le caveau, & qu'en y deſcendant, ſa robe ſe fût accrochée, elle ſe retourna, & la débarraſſa. Le bourreau voulut alors luy préſenter la main : elle en eut horreur, & rejetta l'offre, comme ſi elle n'eût pû l'accepter, ſans

ternir la pureté dont elle faiſoit profeſſion. Elle ſe ſouvint juſqu'à la fin, de ce qu'exigeoit d'elle la plus ſévére bienſéance. *Elle eut grand ſoin de faire une chûte modeſte.** D'ailleurs, lorſque Celer, Chevalier Romain, que l'on donnoit pour galant à Cornelie, fut battu de verges, dans la place publique où ſe font les Aſſemblées, on ne luy put jamais faire dire autre choſe, ſinon: *Qu'ay-je fait? Je n'ay rien fait.* L'on reprochoit donc hautement à Domitien l'injuſtice & la cruauté de ſon arrêt. Il ſe rabat ſur Licinien, & le fait pourſuivre, ſous prétexte que dans une de ſes terres, il avoit caché une affranchie de Cornelie. Des émiſſaires ſecrets prirent ſoin de l'avertir, qu'il n'y avoit qu'un aveu qui le pût garantir & luy obtenir ſa grace. Il le fit. Senecion

* Vers d'Euripide.

porta la parole en ſon abſence pour luy, à peu près dans ces termes d'Homere : *Patrocle eſt mort.* Car il ne dit autre choſe, ſinon : *D'Avocat, je ſuis devenu Courier. Licinien s'eſt retiré.* Cela cauſa tant de plaiſir à Domitien, que ſa joye le trahit, & luy fit dire dans ſes tranſports : *Licinien nous a pleinement abſous. Il ne faut pas*, ajoûta-t-il, *pouſſer à bout ſa diſcrétion.* Il luy permit d'emporter tout ce qu'il pourroit de ſes biens, avant qu'ils fûſſent vendus à l'encan, & luy aſſigna pour ſon exil un lieu des plus commodes, comme le prix de ſa complaiſance. La bonté de Nerva l'a depuis transféré en Sicile. Là, il tient école aujourd'huy, & ſe venge de la fortune dans les diſcours qui précédent ſes leçons. Vous voyez quelle eſt ma ſoûmiſſion à vos ordres. Je ne me contente pas de vous informer de ce qui

ſe paſſe à Rome, mais encore des nouvelles étrangéres, avec tant d'exactitude, que je les reprends dès leur origine. Comme vous étiez abſent dans le temps que cette affaire s'eſt paſſée, je me ſuis imaginé que vous auriez ſeulement appris, qu'on avoit banni Licinien pour inceſte. La renommée rapporte bien les faits en gros; rarement elle ſe charge du détail. Je mérite bien, ce me ſemble, qu'à votre tour vous preniez la peine de m'écrire ce qui ſe paſſe, ſoit dans votre ville, ſoit aux environs; car il ne laiſſe pas d'y arriver quelquefois des événements remarquables. Enfin écrivez tout ce qu'il vous plaira, pourvû que votre Lettre ſoit auſſi longue que la mienne. Je vous en avertis, je ne compteray pas ſeulement les pages, mais juſqu'aux ſyllabes. Adieu.

LETTRE XII.

A Arrien.

VOUS aimez Egnace Marcellin, & vous me le recommandez ſouvent : vous l'aimerez & vous me le recommanderez encore davantage, quand vous ſçaurez ce qu'il vient de faire. Il étoit allé exercer la charge de Queſteur dans une Province. Son commis mourut, avant que ſes appointements fûſſent échûs. Marcellin auſſi-tôt ſe réſolut à rendre ſes appointements, qui luy avoient été payez d'avance pour ce commis. A ſon retour, il ſupplie l'Empereur, & enſuite, par ordre de l'Empereur, le Sénat, de luy marquer l'uſage qu'il devoit faire de ce fonds. La queſtion étoit peu im-

portante, mais c'étoit toûjours une queſtion. Les héritiers d'un côté, de l'autre les tréſoriers publics, le réclamoient. La cauſe a été fort bien plaidée de part & d'autre. Strabon a opiné pour le Fiſc. Bébius Macer pour les héritiers. L'avis de Strabon a été ſuivi. Il ne vous reſte qu'à donner à Marcellin les loüanges qu'il mérite. Moy, je l'ay payé comptant. Quoyque l'approbation publique du Prince & du Sénat ne luy laiſſent rien à déſirer, je m'aſſure que la vôtre luy fera plaiſir. C'eſt le caractere de tous ceux que poſſéde l'amour de la véritable gloire : l'applaudiſſement, de quelque part qu'il vienne, a pour eux des charmes. Jugez de l'impreſſion que vos éloges feront ſur Marcellin, qui n'a pas moins de vénération pour votre perſonne, que de confiance en votre diſcernement. Il ne pour-

ra jamais apprendre, que le bruit de ſon action ait pénétré juſques dans le pays où vous êtes, ſans être ravi du chemin que ſa réputation aura faite. Car je ne ſçay pourquoy les hommes ſont plus touchez d'une gloire étenduë, que d'une grande gloire. Adieu.

LETTRE XIII.

A Corneille Tacite.

JE me réjoüis que vous ſoyez de retour à Rome en bonne ſanté. Vous ne pouviez jamais arriver pour moy plus à propos. Je ne reſteray que fort peu de jours dans ma maiſon de Tuſculum *, pour achever un petit ouvrage que j'y ay commencé. Je crains que ſi je l'interromps, je n'aye beaucoup de peine à le reprendre. Cependant, afin que mon impatience n'y perde rien, je vous demande d'avance par cette Lettre une grace, que je me promets de vous demander bien-tôt de vive voix. Mais avant que de vous expoſer

* Aujourd'huy Freſcati.

le ſujet de ma priere, il faut vous dire ce qui m'engage à vous prier. Ces jours paſſez, comme j'étois à Côme, lieu de ma naiſſance, un jeune enfant, fils d'un de mes compatriotes, vint me ſaluer. Vous étudiez, luy dis-je? Il me répond, qu'oüy. En quel lieu? A Milan. Pourquoy n'eſt-ce pas dans ce lieu-cy? Son pere, qui l'accompagnoit & qui me l'avoit préſenté, prend la parole. Nous n'avons point (dit-il) icy des maîtres. Et pourquoy n'en avez-vous point? Il vous étoit fort important à vous autres peres (cela venoit à propos; grand nombre de peres m'écoutoient) de faire inſtruire icy vos enfants. Où leur trouver un ſéjour plus agréable que la Patrie? Où former leurs mœurs plus ſûrement que ſous les yeux de leurs parents? Où les entretenir à moins de frais que chez vous? A combien croyez-

vous que vous reviendroit le fonds néceſſaire pour avoir icy des Profeſſeurs ? Combien pour établir ce fonds, vous faudroit-il ajoûter, à ce que vos enfants vous coûtent ailleurs, où il faut payer voyage, nourriture, logements, achetter toutes choſes, car tout s'achete lorſqu'on n'eſt pas chez ſoy ? Moy qui n'ay point encore d'enfans, je ſuis tout prêt en faveur de ma patrie, pour qui j'ay un cœur de fils & de pere, à donner le tiers de la ſomme que vous voudrez mettre à cet établiſſement. J'offrirois le tout : mais je craindrois, que cette dépenſe qui ne ſeroit à charge à perſonne, ne rendît tout le monde moins circonſpect dans le choix des maîtres ; que la brigue ſeule ne diſpoſât de ces places ; & que chacun de vous ne perdît tout le fruit de ma libéralité. C'eſt ce

que je vois en divers lieux où il y a des Chaires de Profeſſeurs fondées. Je ne ſçay qu'un moyen de prévenir ce deſordre. C'eſt de ne confier qu'aux peres le ſoin du choix ; & de les obliger à bien choiſir, par la néceſſité de la contribution, & par l'intérêt de placer utilement leur dépenſe. Car ceux qui peut-être ne ſeroient pas fort attentifs au bon uſage du bien d'autruy, le ſeront certainement à ne pas mal employer le leur ; & n'oublieront rien pour mettre en bonnes mains le fond que j'auray fait, ſi le leur l'accompagne. Prenez donc une ſage réſolution à l'envy l'un de l'autre, & reglez vos efforts ſur les miens. Je ſouhaite ſincérement que mon contingent ſoit conſidérable. Vous ne pouvez rien faire de plus avantageux à vos enfants, rien de plus agréable à votre patrie. Que vos

enfants

enfants reçoivent l'éducation dans le même lieu où ils ont reçû la naiſſance. Accoûtumez-les dès l'enfance à ſe plaire, à ſe fixer dans leur pays natal. Puiſſiez-vous choiſir de ſi excellents maîtres, que leur réputation peuple vos écoles; & que par une heureuſe viciſſitude, ceux qui voyent venir vos enfants étudier chez eux, envoyent à l'avenir les leurs étudier chez vous! Voilà ce que je leur dis; & j'ay crû que je ne pouvois mieux vous faire entendre combien je ſerois ſenſible au bon office que je vous demande, qu'en reprenant dès la ſource les raiſons que j'ay de le déſirer. Je vous ſupplie donc; dans cette foule de Sçavants, que la réputation de votre eſprit attire de toutes parts auprès de vous, jettez les yeux ſur ceux qui peuvent être les plus propres à l'employ que je vous propoſe: mais

ne m'engagez point. Mon intention eſt de laiſſer les peres maîtres abſolus du choix. Je leur abandonne l'examen & la déciſion; je ne me réſerve que la dépenſe & le ſoin de leur chercher des ſujets. S'il s'en trouve donc quelqu'un, qui ſe fie à ſes talents juſqu'au point de s'embarquer dans ce voyage ſans autre garentie, il peut l'entreprendre, & compter uniquement ſur ſon mérite. Adieu.

LETTRE XIV.

A Paternus.

VOUS avez bien l'air de me demander à votre ordinaire quelque plaidoyer, & de vous attendre à le recevoir ; mais moy je vous préſente mes amuſements, comme des curioſitez étrangeres. Vous recevrez dans ce pacquet de petits vers, que j'ay faits en chaiſe, dans le bain, à table. Ces enfants de mon loiſir me feront paroître tour à tour plaiſant, badin, amant, chagrin, plaintif, colere. Tantôt mes deſcriptions ſont plus ſimples, tantôt plus nobles. J'eſſaye de ſatisfaire, par cette variété, les différents goûts ; & même de répandre dans mon ouvrages quelques

beautez, qui puiſſent plaire à tout le monde. Si par hazard vous trouvez des endroits un peu libres ; il ſera du devoir de votre érudition, de vous rappeller, que non-ſeulement les grands hommes & les plus auſteres qui ont écrit dans ce genre, n'ont pas choiſi leurs ſujets au gré d'une Lucrece; mais qu'ils ont même, ſans ſcrupule, appellé chaque choſe par ſon nom. C'eſt une liberté que je ne me donne pas : non que je me picque d'être plus ſage (car de quel droit?), mais parce que je ſuis plus timide. Il me ſemble d'ailleurs, que la véritable régle pour cette eſpéce de poëſie eſt renfermée dans ces petits vers de Catulle :

Le Poëte doit être ſage :
Pour ſes vers, il importe peu :
Ils n'auroient ni grace, ni feu,
Sans un air de libertinage.

Le parti que je prends, d'ex-

poſer l'ouvrage entier à votre cenſure, plûtôt que de mendier vos loüanges par des endroits détachez & choiſis, doit vous apprendre l'opinion que j'ay de votre diſcernement. En effet, les morceaux d'une piéce, qui ſéparez peuvent plaire, perdent ſouvent cet avantage, quand on les trouve en compagnie de pluſieurs autres, qui leur reſſemblent trop. Le Lecteur, pour peu qu'il ſoit habile & délicat, ſçait qu'il ne doit pas comparer enſemble des Poëſies de différents genres; mais les examiner chacune, par rapport aux régles particuliéres à ſon eſpéce. Selon cette méthode, il ſe gardera bien de cenſurer comme plus mauvais, ce qui a le point de perfection qui luy convient. Mais pourquoy tant diſcourir? Prétendre, par une longue préface, juſtifier, ou faire valoir

des badineries, c'eſt, de toutes les badineries, la plus ridicule. Je crois ſeulement vous devoir avertir, que je me propoſe d'intituler ces bagatelles, *Hendecaſyllabes*, titre qui n'a de rapport qu'à la meſure des vers. Vous les pouvez donc appeller Epigrammes, Idylles, Eclogues; ou, comme pluſieurs ont fait, Poëſies : enfin, de tel autre nom qu'il vous plaira. Je ne m'engage, moy, qu'à vous donner des hendecaſyllabes. J'exige ſeulement de votre ſincérité, que vous me diſiez de mon livre, tout ce que vous en direz aux autres. Ce que je vous demande, ne vous doit rien coûter. Si ce petit ouvrage étoit le ſeul qui fût ſorti de mes mains, ou qu'il fût le plus conſidérable, il y auroit peut-être de la dureté à me dire : Cherchez d'autres occupations. Mais vous pouvez, ſans bleſſer la politeſſe, me

dire : Eh ! vous avez tant d'autres occupations ! Adieu.

LETTRE XV.

A Fundanus.

SI mon diſcernement paroît en quelque choſe, il ſe montre ſur tout dans mon amitié particuliére pour Aſinius Rufus. C'eſt un homme rare, qui aime paſſionnément les gens de bien comme nous. Eh ! pourquoy ne me mettrois-je pas du nombre ? Il eſt auſſi ami de Corneille Tacite. Quel homme ! vous le ſçavez. Si vous avez donc quelque eſtime pour luy & pour moy, vous ne pouvez en refuſer à Rufus ; puiſque rien n'eſt plus propre à faire naître l'amitié que la reſſemblance des mœurs. Il a pluſieurs enfants ; car il a com-

pté entre les autres obligations d'un bon citoyen, celle de donner des ſujets à l'Etat; & cela dans un ſiécle, où les ſoins que l'on rend à ceux qui n'ont point d'enfants, dégoûtent même d'un fils unique. Ces honteuſes amorces l'ont ſi peu tenté, qu'il n'a pas craint d'être ayeul. Il a des petits-fils de Saturius Firmus ſon gendre, homme que vous aimerez autant que je l'aime, quand vous le connoîtrez autant que je le connois. Voyez, je vous prie, quelle nombreuſe famille vous obligerez à la fois par une ſeule grace. Nous vous la demandons, parce que nos déſirs, & d'heureux préſages, nous perſuadent que vous ſerez bien-tôt en état de l'accorder. Nous vous ſouhaitons le Conſulat; & nous prévoyons, que l'année prochaine il ne vous peut manquer. Nos augures, nos garants ſont vos vertus,

& le diſcernement du Prince. Les mêmes raiſons vous donnent pour Queſteur Aſinius, Baſſus l'aîné des fils de Rufus. C'eſt un jeune homme ..... je ne ſçay ce que je dois dire. Le pere veut que je diſe & que je penſe que ſon fils vaut mieux que luy ; la modeſtie du fils me le défend. Vous qui n'héſitez jamais à me croire, luy croirez difficilement ſans le voir, l'habileté, la probité, l'érudition, l'eſprit, l'application, la mémoire que l'expérience vous fera découvrir en luy. Je voudrois que notre ſiécle fut aſſez fecond en bons ſujets pour vous en donner un, digne d'être préféré à Baſſus. Je ſerois le premier à vous avertir, à vous preſſer d'y regarder plus d'une fois, & de peſer long-temps avant que de faire pencher la balance. Par malheur aujourd'huy .... Mais je ne veux pas vous vanter

trop mon amy. Je vous diray ſeulement qu'il mériteroit, que, ſelon la coûtume de nos ancêtres, vous l'adoptaſſiez pour votre fils. Ceux qui comme vous ſe diſtinguent par une haute ſageſſe, devroient prendre dans le ſein de la République leurs enfants, tels qu'ils voudroient les avoir reçûs de la nature. Ne vous ſera-t-il pas honorable lorſque vous ſerez Conſul, d'avoir pour Queſteur le fils d'un homme qui a exercé la Préture, & le proche parent de pluſieurs Conſulaires, à qui, tout jeune qu'il eſt, il donne de leur propre aveu autant d'éclat qu'il en reçoit d'eux. Ayez donc quelque égard à mes prieres, ne négligez pas mes avis, & ſurtout pardonnez à une ſollicitation prématurée. L'amitié ne ſçait point attendre. Elle anticipe les temps par ſes deſirs. D'ailleurs, dans une ville où il ſemble que tout ſoit

fait pour celuy qui le premier s'en empare, on trouve que le temps d'agir eſt paſſé, ſi l'on attend qu'il ſoit venu. Enfin il eſt doux de goûter par avance le plaiſir des ſuccès que l'on deſire. Que déja Baſſus vous reſpecte comme ſon Conſul. Vous, aimez-le comme votre Queſteur. Pour moy qui vous aime également l'un & l'autre, je commence à ſentir une double joye. Car dans la tendre amitié qui m'attache à vous, & à Baſſus, je ſuis prêt à mettre tout en œuvre, ſoins, amis, crédit, pour élever aux charges, ou Baſſus, quel que ſoit le Conſul dont il ſera Queſteur; ou le Queſteur que vous aurez choiſi, quel qu'il puiſſe être. J'auray un ſenſible plaiſir ſi mon attachement aux intérêts de votre Conſulat, & mon amitié pour Baſſus, raſſemblent tous mes vœux en une même perſonne: ſi

enfin je vous ay pour ſecond dans mes ſollicitations ; vous dont les avis ſont d'une ſi grande autorité, & le témoignage d'un ſi grand poids dans le Sénat. Adieu.

LETTRE XVI.

A Valerius Paulinus.

REJOUISSEZ-vous pour vous, pour moy, pour notre ſiécle. On aime encore les ſciences. Ces jours paſſez je devois plaider devant les Centumvirs. Je me préſentay. Mais la foule étoit ſi grande, qu'il me fut impoſſible de me faire d'autre paſſage pour aller au Barreau, qu'au travers du Tribunal même où les Juges ſont aſſis. Il ſe trouva un jeune homme de qualité dont une partie des habits fut déchirée, comme il arrive ſouvent dans la preſſe ; il demeura pourtant couvert de ſa ſeule veſte ſept heures entieres : car je parlay pendant tout ce temps avec beaucoup de fatigue, & avec

plus de ſuccès encore. Courage donc ; appliquons-nous à l'étude : & n'excuſons plus notre pareſſe, ſur celle des Auditeurs ni des Lecteurs : L'on n'en manque point. Ayons ſoin ſeulement que l'on ne manque ni de bons diſcours, ni de bons livres. Adieu.

LETTRE XVII.

A Gallus.

VOUS m'avertiſſez que C. Cécilius, Conſul deſigné, pourſuit un jugement contre Corellie, qui n'eſt pas en cette Ville ; & vous me priez de la défendre. Je vous remercie de l'avis ; mais je me plains de la priere. Je dois être averty pour ſçavoir ce qui ſe paſſe ; mais on ne doit pas me prier de faire ce qu'il me ſeroit

très-honteux de ne faire pas. Balancerois-je à me déclarer pour la fille de Corellius? Il eſt vray que je ſuis dans des liaiſons, non pas d'intime confiance, mais d'amitié ordinaire, avec celuy contre qui vous voulez que je plaide. Il eſt vray qu'on a pour luy une grande conſidération; & que la place où il eſt deſtiné, me demande d'autant plus d'égard, que j'ay eu l'honneur de la remplir. Car il eſt naturel d'augmenter autant qu'on le peut, l'idée des dignitez que l'on a poſſédées. Mais toutes ces raiſons s'évanoüiſſent, dès que je fais reflexion, qu'il s'agit de la fille de Corellius. J'ay ſans ceſſe devant les yeux ce grand homme, qui n'a cédé à perſonne de ſon ſiécle en autorité, en droiture, & en eſprit. L'admiration que ſon mérite m'avoit inſpirée, fit naître mon attachement pour

luy ; & il arriva, contre l'ordinaire, que je ne l'admiray jamais tant, que lorſque je le connus plus à fonds ; & on ne pouvoit plus à fonds le connoître. Il n'avoit point de ſecret pour moy. Il partageoit avec moy ſes amuſements, ſes affaires, ſa joye, ſes peines. J'étois encore tout jeune, & non ſeulement il avoit pour moy de l'honnêteté, mais (j'oſe le dire) la même conſidération que pour un homme de ſon âge. Je n'ay point demandé de charge, qu'il n'ait été mon ſolliciteur, & ma caution. Je n'ay pris poſſeſſion d'aucune qu'il ne m'ait conduit, qu'il ne m'ait accompagné ; je n'en ay point exercé, que par ſes avis & avec ſon ſecours. En un mot, toutes les fois qu'il a été queſtion de mes intérêts, il a paru toûjours à la tête de mes amis, tout caſſé, tout infirme qu'il étoit.

Quel ſoin ne prenoit-il pas de me faire une réputation, ſoit en particulier, ſoit en public, ſoit à la Cour? Un jour, chez l'Empereur Nerva, la converſation tomba ſur les jeunes gens de grande eſpérance. La plûpart dirent mille biens de moy. Corellius, après avoir quelque temps gardé le ſilence, qui donnoit un nouveau poids à ſes paroles : *Pour moy*, dit-il de ce ton grave que vous luy connoiſſiez, *je ſuis obligé de loüer Pline plus ſobrement ; car il ne fait rien que par mes conſeils.* Par-là, il me donnoit plus de gloire, que je n'en oſois déſirer. Il faiſoit entendre que toutes mes démarches, ſous un auſſi bon guide, ne pouvoient manquer d'être ſûres. Enfin, mourant, il dit pour dernier adieu à ſa fille, qui le répéte ſouvent : *Je vous ay dans le cours d'une longue vie fait grand*

nombre d'amis ; mais ne comptez ſur aucun, tant que ſur Pline & ſur Cornutus. Je ne puis m'en ſouvenir, ſans comprendre l'obligation où je ſuis d'agir de maniére, qu'il ne paroiſſe pas que j'aye en rien trompé la confiance d'un homme, dont le jugement étoit ſi ſûr. Je ſuis donc prêt d'épouſer avec toute l'ardeur imaginable les intérêts de Corellie, & de m'expoſer pour ſon ſervice aux plus vifs reſſentiments. Lors même que, pour autoriſer ma conduite, ou pour me faire honneur, j'auray donné à tout ce que je viens de vous dire cette étenduë que demande un plaidoyer, & que ne permet pas une Lettre; peut-être Cecilius, qui, ſelon vous, ne hazarde ce procès, que dans l'eſpérance de n'avoir affaire qu'à une femme, ne pourra ſe défendre, non-ſeulement de me le par-

donner, mais encore de m'en loüer. Adieu.

LETTRE XVIII.

A Antonin.

J'AY eſſayé de traduire en Latin quelques-unes de vos Epigrammes Grecques. Puis-je mieux vous prouver à quel point j'en ſuis charmé? J'ay bien peur de les avoir gâtées, ſoit par la foibleſſe de mon génie, ſoit par la ſtérilité, ou, pour parler comme Lucrece, par la pauvreté de notre Langue. Que ſi vous croyez appercevoir quelque agrément dans la traduction qui eſt Latine & de ma façon; imaginez-vous les graces de l'original, qui eſt Grec & de votre main. Adieu.

LETTRE XIX.

A Hiſpulla.

COMME je ſuis perſuadé que vous êtes d'un très-bon naturel ; que vous aimiez autant votre frere qu'il vous aimoit ; que ſa fille * n'a pas ſeulement trouvé en vous une amitié de tante, mais toute la tendreſſe du pere qu'elle a perdu : je vais vous dire des choſes qui vous plairont infiniment. Votre niéce ne dégénere point. Chaque jour elle ſe montre digne de ſon pere, digne de ſon ayeul, digne de vous. Elle a beaucoup d'eſprit, beaucoup de retenuë, beaucoup de tendreſſe pour moy ; ce qui eſt un gage bien ſûr de ſa vertu. D'ailleurs, elle aime les

* C'étoit la femme de Pline.

Lettres ; & c'eſt l'envie de me plaire, qui a tourné ſes inclinations de ce côté-là. Elle a continuellement mes ouvrages entre les mains ; elle ne ceſſe de les lire ; elle les apprend par cœur. Vous ne pouvez vous imaginer, ni ſon inquiétude avant que je plaide, ni ſa joye après que j'ay plaidé. Elle charge toûjours quelqu'un, de venir en diligence luy apprendre quels applaudiſſements j'ay reçûs, quels ſuccès a eu la cauſe. S'il m'arrive de lire quelque piéce en public, elle ſçait ſe ménager une place, où, derriére un rideau, elle écoute avidement les loüanges que l'on me donne. Elle chante mes vers : & inſtruite par l'amour ſeul, le plus excellent de tous les maîtres, elle fait redire à ſa Lyre ce qu'exprime ſa voix. J'ay donc raiſon de me promettre que le temps ne fera que cimenter de plus en plus notre union. Car el-

le n'aime en moy ni la jeuneſſe, ni la figure, qui dépériſſent chaque jour; mais la gloire, qui ne périt jamais. Eh! que pouvois-je attendre autre choſe d'une perſonne élevée ſous vos yeux, formée par vos leçons, qui n'a rien pris que de vertueux & d'honnête dans votre commerce, & dont les éloges perpétuels qu'elle vous entendoit faire de moy ont fait naître l'amour? Vos ſentiments pour ma mere, que vous reſpectiez comme la vôtre, & la part que vous preniez à mon éducation, vous ont accoûtumée à me vanter dès ma plus tendre enfance, & dès-lors, à promettre de moy tout ce que ma femme s'en imagine aujourd'huy. Nous vous remercions à l'envi; moy, de ce qu'elle eſt ma femme; elle, de ce que je ſuis ſon mari: tous deux, de ce que vous avez uni deux perſonnes faites l'une pour l'autre. Adieu.

LETTRE XX.

A Maxime.

A MESURE que j'ay achevé de lire chaque partie de votre ouvrage, je vous en ay mandé mon ſentiment: Il faut vous dire aujourd'huy ce que je penſe de l'ouvrage entier. Il m'a paru beau, ſolide, varié, délicat, élégant, poli, ſublime, plein de figures agréables, & d'une étenduë qui ne fait que contribuer à la gloire de l'auteur. Votre eſprit & votre douleur ont enſemble déployé toute leur force, & ſe ſont réciproquement ſoûtenus. L'eſprit y donne de la magnificence & de la majeſté à la douleur; & la douleur donne de la vivacité & de la véhémence à l'eſprit. Adieu.

LETTRE XXI.

A Velius Cerealis.

QUE le ſort des Helvidies eſt triſte & funeſte ! Ces deux ſœurs ſont mortes en couche, toutes deux après avoir mis au monde une fille. Je ſuis pénétré de douleur ; & je ne puis l'être trop, tant il me paroît cruel de perdre par une malheureuſe fécondité ces deux aimables perſonnes dans la fleur de leur âge. Je plains de pauvres enfants, à qui le même moment donne le jour & ôte leur mere. Je plains les maris. Je me plains moy-même. J'aime le pere des Helvidies, tout mort qu'il eſt ; & je l'aime avec une conſtance, dont mes diſcours & mes livres

ſont

ſont de fidéles témoins. Je ne puis, ſans un extrême chagrin, voir qu'il ne luy reſte qu'un ſeul de ſes trois enfants; & que ſa maiſon, auparavant ſoûtenuë de tant d'appuis, n'en ait plus qu'un. Ce me ſera pourtant une douce conſolation, ſi la fortune nous conſerve au moins ce fils, pour nous rendre en ſa perſonne ſon ayeul & ſon pere. Sa vie & ſes mœurs me donnent d'autant plus d'inquiétude, qu'il eſt devenu unique. Vous qui connoiſſez ma foibleſſe & mes allarmes, vous ne ſerez pas ſurpris de me voir tant craindre, pour un jeune homme de qui l'on a tant à eſpérer. Adieu.

LETTRE XXII.

A Sempronius.

J'AY été appellé au Conſeil de l'Empereur, pour dire mon avis ſur une queſtion ſinguliére : On célébroit à Vienne des Jeux publics fondés par le teſtament d'un particulier. Trebonius Rufinus, homme d'un rare mérite, & mon ami, les abolit pendant qu'il étoit Duumvir. L'on ſoûtenoit qu'il n'avoit pû s'attribuer cette autorité. Il plaida luy-même, avec autant de ſuccès que d'éloquence. Ce qui donna plus d'éclat à ſon action, c'eſt que dans ſa propre cauſe il parla en Romain, en bon Citoyen, avec beaucoup de ſageſſe & de dignité. Lors qu'on prit les voix, Junius Mauricus, dont

la fermeté & la ſincérité n'ont rien d'égal, ne ſe contenta pas de dire, qu'il ne falloit pas rétablir ces ſpectacles à Vienne. Il ajoûta : *Je voudrois auſſi que l'on les ſupprimât à Rome.* C'eſt, dites-vous, montrer beaucoup de hardieſſe & de force ; mais cela n'eſt pas ſurprenant dans Mauricus. Ce qu'il dit à la table de Nerva n'eſt pas moins hardi. Cet Empereur ſoupoit avec un petit nombre de ſes amis. Vegenton, célébre Adulateur, étoit le plus près de luy, & penché ſur ſon ſein. C'eſt tout vous dire, que de vous nommer le perſonnage. La converſation tomba ſur Catullus Meſſalinus, qui, cruel naturellement, avoit en perdant la vûë, achevé de perdre tout ſentiment d'humanité. Il ne connoiſſoit ni l'honneur, ni la honte, ni la pitié. Il étoit entre les mains de Domitien, comme un trait toûjours prêt à être

emporté par une impétuoſité aveugle, & que cet Empereur barbare lançoit ſouvent contre les plus gens de bien. Chacun, pendant le ſouper, s'entretenoit de la ſcélérateſſe de Meſſalinus & de ſes avis ſanguinaires. Alors Nerva prenant la parole : *Que penſez-vous,* (dit-il) *qu'il lui arrivât, s'il vivoit encore? De ſouper avec nous*, répondit hardiment Mauricus. Je me ſuis trop écarté; mais non pas ſans deſſein. On prononça la ſuppreſſion de ces Jeux, qui n'avoient fait que corrompre les mœurs de Vienne, comme nos jeux corrompent les mœurs de l'univers. Car les vices des Viennois ſont renfermez dans leurs murailles : les nôtres ſe répandent par toute la terre. Et dans le corps politique, comme dans le corps humain, la plus dangereuſe de toutes les maladies, c'eſt celle qui vient de la tête. Adieu.

LETTRE XXIII.

A Pomponius Baſſus.

J'APPRENDS avec plaiſir par nos amis communs, que dans un ſéjour délicieux, vous uſez de votre loiſir en homme ſage ; que ſouvent vous vous promenez ſur terre & ſur mer ; que vous donnez beaucoup de temps aux diſſertations, aux conférences, à la lecture ; & qu'il n'eſt point de jour, que vous n'ajoûtiez quelque nouvelle connoiſſance, à cette grande érudition que vous avez déja. C'eſt ainſi que doit vieillir un homme, non moins diſtingué dans les fonctions de la Magiſtrature, que dans le commandement des armées, & qui s'eſt tout dévoüé au ſervice de la Républi-

que tant que l'honneur l'a voulu. Nous devons à la Patrie notre premier & notre ſecond âge ; mais nous nous devons le dernier à nous-même. Les Loix ſemblent nous le conſeiller, lors qu'à ſoixante ans elles nous rendent au repos. Quand auray-je la liberté d'en joüir? Quand l'âge me permettra-t-il d'imiter une retraite ſi honorable ? Quand la mienne ne pourra-t-elle plus être appellée pareſſe, mais une glorieuſe oiſiveté ? Adieu.

LETTRE XXIV.

A Valens.

CEs jours paſſez, comme je plaidois devant les Centumvirs, les quatre Chambres aſſemblées, je me ſouvins que la même choſe m'étoit arrivée dans ma jeuneſſe. Mes réflexions à l'ordinaire, m'emporterent plus loin. Je commençay à rappeller dans ma mémoire ceux qui, comme moy, ſuivoient le Barreau dans le temps de la premiére cauſe, & ceux qui le ſuivoient dans le temps de celle-cy. Je m'apperçûs, que j'étois le ſeul qui ſe fût trouvé à l'une & à l'autre, tant les loix de la nature, tant les caprices de la fortune, font de révolutions dans le monde. Les uns ſont morts, les autres bannis.

L'âge, ou les infirmités, ont condamné celuy-cy au ſilence : la ſageſſe ménage à celuy-là une heureuſe tranquillité. L'un commande une armée ; la faveur du Prince diſpenſe l'autre des emplois pénibles. Moy-même à quelles viciſſitudes n'ay-je point été ſujet ? Les Belles-lettres m'ont élevé d'abord, abaiſſé dans la ſuite, enfin relevé. Mes liaiſons avec les gens de bien m'ont été fort utiles, puis très-préjudiciables, à la fin très-avantageuſes. Si vous ſupputez les années, où ſont arrivées tant de révolutions, le temps vous paroîtra court ; ſi vous faites attention ſur les événements, vous croirez parcourir un ſiécle. Tant de changements ſi rapidement amenés, ſont bien propres à nous apprendre, qu'on ne doit déſeſpérer de rien, ne compter ſur rien. J'ay coûtume de vous communi-

quer toutes mes penſées ; de vous faire les mêmes leçons, de vous propoſer les mêmes exemples qu'à moy-même. C'eſt l'intention que j'ay dans cette Lettre. Adieu.

LETTRE XXV.

A Maxime.

JE vous avois bien dit, qu'il étoit à craindre que le ſcrutin n'amenât quelque déſordre. C'eſt ce qui vient d'arriver à la derniére élection des Magiſtrats. Dans pluſieurs billets, on a trouvé des plaiſanteries ; en quelques-uns, des impertinences groſſiéres ; dans un entr'autres, à la place du nom des Candidats, le nom des Protecteurs. Le Sénat plein d'indignation fit grand bruit, & ſouhaita que toute la colére de l'Empereur

pût tomber ſur l'auteur de cette inſolence. Mais il a échappé à tous ces reſſentimens, & s'eſt caché; peut-être étoit-il un de ceux qui crioient le plus haut. Quelle liberté, à votre avis, ne ſe donne pas chez luy cet homme, qui, dans une affaire ſérieuſe, en une occaſion de cette importance, oſe faire ainſi le farceur, & qui bouffonne & turlupine au milieu du Sénat? Un tel homme ſe dit à luy-même : *Eh! qui le ſçaura?* Cette penſée produit ſeule cette audace dans les ames baſſes. Demander du papier, prendre la plume, baiſſer la tête pour écrire, ne craindre point le témoignage des autres, mépriſer le ſien propre; voilà quelle eſt la ſource d'où coulent ces bons mots dignes du théâtre & des halles. De quel côté ſe tourner? Quelque remède que l'on employe, le mal ſur-

monte le reméde. Mais ce ſoin regarde quelqu'autre puiſſance, au zéle & aux travaux de qui notre molleſſe & notre licence préparent de jour en jour de nouveaux ſujets de réforme. Adieu.

LETTRE XXVI.

A Nepos.

VOUS voulez que je charge quelqu'un de relire & de corriger avec exactitude l'exemplaire de tous mes ouvrages, que vous avez acheté. Je le feray. Quel ſoin plus agréable pourrois-je prendre, principalement à votre priére? Lorſqu'un homme de votre importance, ſi ſçavant, ſi éloquent, par-deſſus tout cela ſi occupé, & qui va gouverner une grande Province, a ſi bonne opi-

nion de mes ouvrages, que de les vouloir emporter avec luy ; dans quelle obligation ne ſuis-je pas de mettre ordre que cette partie de ſon bagage ne l'embarraſſe pas comme inutile ? Je feray donc en ſorte, que cette compagnie ne vous ſoit pas à charge ; & je vous en prépareray une recruë à votre retour. Car rien ne peut tant m'engager à de nouvelles compoſitions, qu'un Lecteur tel que vous. Adieu.

LETTRE XXVII.

A Falcon.

IL y a trois jours que j'entendis avec beaucoup de plaiſir, & même avec admiration, la lecture des ouvrages de Sentius Augurinus. Il les appelle petites Poëſies. Il y en a de délicates, de ſimples, de nobles, de galantes, de tendres, de douces, de piquantes. Si l'amitié que je luy porte, ou les loüanges qu'il m'a données, ne m'ont point ébloüi, il ne s'eſt rien fait de plus achevé dans ce genre depuis quelques années. Le ſujet de la piéce qu'il a fait pour moy, roule ſur ce que je m'amuſe quelquefois à faire des vers badins. Vous allez vous-même juger de mon jugement, ſi le ſecond vers de

cette piéce me revient ; car je tiens les autres. Bon ! le voilà revenu.

Ma Muſe enjoüée & badine
Imite Catulle & Calvus ;
Mais je veux n'imiter que Pline :
Luy ſeul les vaut tous deux, s'il ne vaut encor plus.
Qui ſçait mieux dans un tendre ouvrage
Parler un amoureux langage ?
Quoi ! ce Pline ſi ſérieux
Et ſi grave. . . . Oüi, ce Pline, épris de deux beaux yeux,
Fait quelquefois des vers où regne la tendreſſe.
Il célébre l'amour. Caton en fit autant.
Vous qui vous piquez de ſageſſe,
Refuſez d'aimer maintenant.

Vous voyez quelle fineſſe, quelle juſteſſe, quelle vivacité. Le livre entier eſt écrit dans ce goût. Je vous en promets un exemplaire dès qu'il aura vû le jour. Aimez toûjours ce jeune homme par avance. Réjoüiſſez-vous pour notre ſiécle, illuſtré par un eſprit ſi

rare, & à qui les vertus qui l'accompagnent donnent un nouveau prix. Il paſſe ſa vie, tantôt auprès de Spurinna, tantôt auprès d'Antoine, allié de l'un, intime ami de tous les deux. Jugez par-là du mérite d'un jeune homme, que des vieillards ſi vénérables aiment tant. Car rien n'eſt plus vray que cette maxime :

D'ordinaire, on reſſemble à ceux que l'on fréquente. *

Adieu.

* Vers d'Euripide.

LETTRE XXVIII.

A Severe.

HERENNIUS SEVERUS, très-ſçavant homme, ſe fait un grand honneur de placer dans ſa Bibliothéque les portraits de deux de vos compatriotes; Cornelius Nepos, & Titus Caſſius. Il me prie de luy en faire faire des copies, s'ils ſe trouvent dans le lieu où vous êtes, comme il y a apparence qu'ils y ſont. Trois raiſons m'engagent à vous charger de ce ſoin. L'une, c'eſt que votre complaiſance & votre amitié ne laiſſent jamais languir mes moindres déſirs. L'autre, votre paſſion pour les Belles-lettres, & votre amour pour ceux qui les cultivent. Enfin votre dévouëment aux intérêts de

votre Patrie, & de toutes les perſonnes qui luy ont fait honneur, & pour qui vous n'avez guéres moins de reſpect & de tendreſſe que pour elle. Je vous ſupplie donc de choiſir le plus excellent Peintre. Car s'il eſt extrémement difficile d'attraper la reſſemblance dans un original, combien l'eſt-il d'avantage dans une copie? Faites, je vous prie, qu'elle ne s'en écarte en rien, pas même pour faire mieux. Adieu.

LETTRE XXIX.

A Romanus.

HOLA, pareſſeux; ne manquez pas de vous ranger à votre devoir, & de venir faire votre métier de Juge, à la premiére audience qui ſe tiendra. Ne comptez pas que vous puiſſiez vous en

repoſer ſur moy. On ne s'en diſpenſe pas impunément. Licinius Nepos, Préteur, homme ferme & ſévére, vient de condamner à l'amende un Sénateur même. Le Sénateur a plaidé ſa cauſe dans le Sénat; mais il a plaidé en homme qui demande grace. Il a été déchargé; mais il a prié; mais il en a eu la peur; mais il a eu beſoin de pardon. Tous les Préteurs, dites-vous, ne ſont pas ſi méchants. Vous vous trompez. Il faut de la ſévérité pour établir, ou pour ramener de tels exemples: mais quand ils ſont une fois établis ou ramenez, l'eſprit le plus doux peut aiſément les ſuivre. Adieu.

LETTRE XXX.

A Licinius.

JE vous ay rapporté de mon pays pour préſent, de quoy exercer cette vaſte érudition à qui rien n'échape. Une fontaine prend ſa ſource dans une montagne, coule entre des rochers, paſſe dans une petite ſale à manger faite auprès, s'arrête quelque temps, & enfin tombe dans le Lac de Coſme. Ce qui rend cette fontaine merveilleuſe, c'eſt qu'elle a un flux & un reflux; qu'elle hauſſe & baiſſe réglément trois fois le jour. Ce jeu de la nature eſt ſenſible aux yeux; & on ne le peut voir ſans un extrême plaiſir. Vous pouvez vous aſſeoir ſur les bords de cette fontaine, y manger, boire même de

ſon eau ; car elle eſt très-fraîche : & vous voyez cependant, ou qu'elle monte peu à peu, ou qu'inſenſiblement elle ſe retire. Vous mettez un anneau, ou ce qu'il vous plaît, en un endroit de ſon lit qui eſt à ſec : l'eau, qui revient peu à peu, gagne l'anneau, le moüille & le couvre tout-à-fait. Quelques moments après, l'eau, qui baiſſe peu à peu, découvre l'anneau, & à la fin l'abandonne. Si vous obſervez long-temps ces mouvements divers, vous verrez la même choſe arriver juſqu'à deux & trois fois par jour. Quelque vent renfermé dans le ſein de la terre, ouvriroit-il, ou fermeroit-il quelquefois la ſource de cette fontaine, ſelon que ce vent ou revient plûtôt, ou qu'il a été plus avant pouſſé ; à peu près comme il arrive dans une bouteille, dont l'ouverture eſt un peu étroite ? Quoyque vous la ren-

verſiez, l'eau qui en ſort ne coule pas également : mais, comme ſi l'air qui fait effort pour entrer la retenoit, elle ne tombe que par de fréquents élans, qui ne reſſemblent pas mal à des ſanglots. La même cauſe qui fait croître & décroître la mer ſi réguliérement, feroit-elle le mouvement réglé de cette fontaine ? Ne ſeroit-ce point auſſi, que comme les fleuves emportez par leur pente vers la mer, ſont forcez quelquefois de remonter, par des vents, ou par un reflux, qui s'oppoſent à leurs cours ; de même il ſe rencontre quelque obſtacle interne, qui ſucceſſivement arrête & renvoye l'eau de cette fontaine ? N'y auroit-il point plûtôt une certaine capacité dans les veines qui fourniſſent cette eau, & qui fait que lors qu'elles ſe ſont épuiſées, & qu'elles en raſſemblent de nouvelles, la fontaine

qui n'en reçoit plus, diminuë, & coule plus lentement ? qu'au contraire elle augmente, & coule plus vîte, dès que ces mêmes veines remplies renvoyent la nouvelle eau qu'elles ont ramaſſées ? Enfin ſe feroit-il quelque balancement ſecret dans le lieu qui renferme ces eaux, en ſorte que lors qu'il eſt moins rempli, il en faſſe un épanchement plus libre ; & qu'au contraire, lors qu'il eſt plus plein, il le faſſe plus difficilement, & par boüillons ? C'eſt à vous à découvrir, & à nous apprendre les véritables cauſes de ce prodige. Qui le pourroit mieux ? Pour moy, je ſuis content, ſi je vous ay bien expoſé le fait. Adieu.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES LETTRES
contenuës en ce premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LEttre I. *A Septitius Clarus*, page 1
Lettre II. *A Arrien*, 2
Lettre III. *A Caninius*, 5
Lettre IV. *A Pompeïa*, 8
Lettre V. *A Voconius*, 10
Lettre VI. *A Corneille Tacite*, 18
Lettre VII. *A Octavius Rufus*, 19

TABLE

Lettre VIII. *A Pompeïus Saturninus*, 22
Lettre IX. *A Minutius Fundanus*, 30
Lettre X. *A Atrius Clemens*, 32
Lettre XI. *A Fabius Juſtus*, 38
Lettre XII. *A Caleſtrius*, 39
Lettre XIII. *A Socius Senecion*, 45
Lettre XIV. *A Junius Mauricus*, 48
Lettre XV. *A Septitius Clarus*, 52
Lettre XVI. *A Euricius*, 54
Lettre XVII. *A Cornelius Titianus*, 58
Lettre XVIII. *A Suetone*, 59

Lettre

DES LETTRES.

Lettre XIX. *A Romanus*, 62
Lettre XX. *A Corneille Tacite*, 63
Lettre XXI. *A Plinius Paternus*, 76
Lettre XXII. *A Catilius Severus*, 77
Lettre XXIII. *A Pompée Falcon*, 82
Lettre XXIV. *A Bebius*, 85

LIVRE SECOND.

LEttre I. *A Voconius Romanus*, 87
Lettre II. *A Paulin*, 93
Lettre III. *A Nepos*, 94
Lettre IV. *A Calvine*, 100
Lettre V. *A Lupercus*, 102

TABLE

Lettre VI. *A Avitus*, 106
Lettre VII. *A Macrin*, 109
Lettre VIII. *A Caninius*, 113
Lettre IX. *A Apollinaire*, 115
Lettre X. *A Octave*, 118
Lettre XI. *A Arrien*, 121
Lettre XII. *A Arrien*, 132
Lettre XIII. *A Priſcus*, 134
Lettre XIV. *A Maxime*, 139
Lettre XV. *A Valerien*, 144
Lettre XVI. *A Annien*, 145
Lettre XVII. *A Gallus*, 147
Lettre XVIII. *A Mauricus*, 161
Lettre XIX. *A Cerealis*, 164
Lettre XX. *A Calviſius*, 168

DES LETTRES.

LIVRE TROISIÉME.

LEttre I. *A Calviſius*, 174
Lettre II. *A Maxime*, 180
Lettre III. *A Corellia*, 182
Lettre IV. *A Macrinus*, 185
Lettre V. *A Marcus*, 190
Lettre VI. *A Severe*, 199
Lettre VII. *A Caninius*, 202
Lettre VIII. *A Tranquille*, 208
Lettre IX. *A Munitianus*, 210
Lettre X. *A Spurinna*, *& à Coccia*, 227
Lettre XI. *A Genitor*, 230
Lettre XII. *A Catilius*, 233
Lettre XIII. *A Romanus*, 235
Lettre XIV. *A Acilius*, 237
Lettre XV. *A Proculus*, 241

TABLE

Lettre XVI. *A Nepos*, 243
Lettre XVII. *A Severien*, 248
Lettre XVIII. *A Severe*, 249
Lettre XIX. *A Calviſius*, 255
Lettre XX. *A Maxime*, 259
Lettre XXI. *A Priſcus*, 264

LIVRE QUATRIÉME.

Lettre I. *A Fabatius*, 268
Lettre II. *A Clemens*, 271
Lettre III. *A Antonin*, 274
Lettre IV. *A Soſſius*, 277
Lettre V. *A Sparſus*, 278
Lettre VI. *A Naſon*, 280
Lettre VII. *A Lepidus*, 281
Lettre VIII. *A Arrien*, 284
Lettre IX. *A Urſus*, 287
Lettre X. *A Sabinus*, 297

DES LETTRES.

Lettre XI. *A Minutien*, 299
Lettre XII. *A Arrien*, 306
Lettre XIII. *A Corneille Tacite*, 309
Lettre XIV. *A Paternus*, 315
Lettre XV. *A Fundanus*, 319
Lettre XVI. *A Valerius Paulinus*, 325
Lettre XVII. *A Gallus*, 326
Lettre XVIII. *A Antonin*, 331
Lettre XIX. *A Hiſpulla*, 332
Lettre XX. *A Maxime*, 335
Lettre XXI. *A Velius Cerealis*, 336
Lettre XXII. *A Sempronius*, 338
Lettre XXIII. *A Pomponius Baſſus*, 341
Lettre XXIV. *A Valens*, 343

TABLE DES LETTRES.

Lettre XXV. *A Maxime*, 345
Lettre XXVI. *A Nepos*, 347
Lettre XXVII. *A Falcon*, 349
Lettre XXVIII. *A Severe*, 352
Lettre XXIX. *A Romanus*, 353
Lettre XXX. *A Licinius*, 355

Fin de la Table du premier Volume.

De l'Imprimerie de MOREAU.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amez & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. Notre cher & bien amé LOUIS DE SACY, Ecuyer, Avocat en nos Conſeils, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, Nous a fait très-humblement remontrer, qu'il déſireroit faire imprimer un Livre intitulé, *Traité de la Gloire*, & réimprimer d'autres Livres ; ſçavoir, *Les Lettres de Pline le jeune*, & *Le Traité de l'Amitié* ; pour l'impreſſion deſquels il avoit déja obtenu nos Lettres de Priviléges, qui ſont expirées ; pourquoy il Nous ſupplioit très-humblement de luy accorder nos Lettres de Privilége ſur ce neceſſaires : A ces cauſes, voulant traiter favorablement l'Expoſant, Nous luy avons permis & accordé, permettons & accordons par ces Preſentes de faire imprimer ledit *Traité de la Gloire*, & réimprimer *Les Lettres de Pline le jeune & le Traité de l'Amitié*, en tels Volumes, marges, caracteres, & autant de fois que bon lui ſemblera ; & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années conſécutives, à compter du jour de la date des Preſentes. Faiſons défenſes à toutes ſortes de perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; & à tous Imprimeurs, Libraires & autres, d'imprimer & faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdits Livres, en tout ou en partie, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit de l'Expoſant, ou de ceux qui auront droit de luy, à peine de confiſcation des exemplaires contrefaits, & de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenants, applicable un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers à l'Expoſant ; & de tous dépens, dommages & interêts : à la charge que ces Preſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion deſdits Livres ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier

& beaux caracteres, conformément aux Reglements de la Librairie; & qu'avant que de les expoſer en vente, il en ſera mis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur Voyſin, Commandeur de nos Ordres: le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir & uſer l'Expoſant, & ſes ayans-cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour dûëment ſignifiée; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conſeillers & Sécretaires, foy ſoit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'execution des Préſentes tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles, le deuxiéme jour de Janvier, l'an de Grace mil ſept cent quinze, & de notre Regne le ſoixante & douze. Par le Roy en ſon Conſeil. *Signé*, NOBLET.

JE reconnois avoir cédé le droit du préſent Privilége, pour le débit & réimpreſſion des *Lettres de Pline* & du *Traité de l'Amitié*, dès-à-préſent & pour toûjours, à Meſſieurs Hilaire Foucault, Michel David, Michel Clouzier, Jean-Geoffroy Nyon, Michel-Eſtienne David, & Nicolas Goſſelin, tous Marchands Libraires à Paris; & conſens qu'à l'expiration du préſent Privilége, ils puiſſent obtenir tel autre Privilége pour les deux mêmes Livres qu'il leur plaira; le tout ſuivant l'accord fait entre leſdits Sieurs & moy ce même jour: à la réſerve du *Traité de la Gloire*, pour lequel je me ſuis réſervé le préſent Privilége, pour en diſpoſer ainſi que bon me ſemblera. Fait à Paris, ce vingtiéme jour de Janvier 1715.

Regiſtré, enſemble la Ceſſion, ſur le Regiſtre III. de la la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, pag. 903, n. 1139, conformément aux Reglements, & notamment à l'Arrêt du treiziéme Août 1703. A Paris, le 18 Janvier 1715. Signé, *ROBUSTEL, Syndic.*